

Jusque dans les années 30, les trois quarts de la bière vendue dans les pubs et les tavernes provenaient de barils.

L'HISTOIRE
BRASSICOLE
VUE DE LA RUE
ST-AMBROISE



Le Devoir, jeudi 31 décembre 1992

L'Art de l'enluminure



Présentation dans le Temple
Reproduction de la couverture du Livre d'Heures, Enluminé par Jean Bourdichon, France.
Collection Bernard H. Breslauer

PHOTO THE PIERPONT MORGAN LIBRARY

La collection Breslauer de manuscrits du Moyen Âge

Maurice Tourigny
Correspondant à New York

IL NOUS RESTE BIEN PEU de témoignages artistiques du Moyen Âge. Les peintures pariétales, la plupart des monuments et sculptures, les tapisseries, etc. ont été emportés par les guerres, les pillages ou seulement par le cours des siècles. Outre certaines églises bien préservées, les manuscrits enluminés demeurent peut-être les plus saisissants échantillons de l'art d'une époque encore bien méconnue.

Bernard H. Breslauer, un marchand de livres rares et anciens d'origine allemande mais vivant à New York depuis plusieurs années, possède une des plus belles collections d'enluminures en dehors des grands musées. Il a prêté les plus beaux spécimens, un peu plus de 100, de sa collection assemblée durant des années de travail à la Pierpont Morgan Library jusqu'au 4 avril prochain.

L'exposition est une incomparable leçon d'histoire et d'art. La qualité extraordinaire des œuvres présentées, leur état de conservation impeccable et la rareté d'une telle exposition font de la collection un des « must » de la saison new-yorkaise.

Jamais présentée au public avant aujourd'hui, la collection Breslauer contient des œuvres allemandes, françaises, anglaises, flamandes, espagnoles et italiennes du Moyen Âge et de la Renaissance. Pages de mis-

sel et d'antiphonaires, extraits de Livres des Heures et illustrations de toutes sortes captent l'attention tant par la beauté de leurs couleurs que par la précision du dessin et par les trésors d'imagination qui sont déployés sous nos yeux.

Né vers le IV^e siècle de notre ère, l'art de l'enluminure a été pratiqué jusqu'à la fin de la Renaissance par des illustrateurs et calligraphes, le plus souvent des moines et des religieux. Vers le XIII^e siècle, avec le développement des universités et l'intérêt nouveau pour les livres, les manuscrits enluminés ont intéressés la noblesse et les bien nantis désireux d'acquiescer un savoir maintenant à leur portée.

L'invention de l'imprimerie vers 1455 a porté un coup à la pratique méticuleuse de l'enluminure bien qu'elle ne l'ait pas enrayée; les livres écrits à la main sont alors devenus des objets de luxe qu'on gardait davantage pour la beauté de leur ornementation que pour leur contenu.

Peints sur véritable vélin, c'est-à-dire des peaux de bêtes blanchies, tannées, les manuscrits sont surtout d'inspiration religieuse. Les riches couleurs qu'ils contiennent proviennent de minéraux et de matières organiques: le vermillon est une combinaison de mercure et de soufre, le jaune est obtenu en écrasant des morceaux de crocus, le bleu en réduisant en poudre les lapis-lazuli. Les poudres colorées sont alors mélangées dans diverses proportions à de l'eau et du blanc d'oeuf ou

de la gomme d'acacia. On peut imaginer la fragilité des œuvres et par là le danger de les exposer.

La collection Breslauer nous donne à voir des images de formats variés. Le musée met à notre disposition des loupes pour examiner la finesse du rendu ou simplement pour déchiffrer des miniatures aux dimensions invraisemblables.

De nombreuses illustrations nous surprennent, soit par leur naïveté soit par la puissance de l'imagination de leurs auteurs. On ne peut s'empêcher de sourire à la vue de l'agneau vainqueur des rois, une image du XIII^e siècle espagnol montrant un corps d'homme à tête de mouton, épée et bouclier en mains, décapitant des monarques couronnés. Les têtes volent et les corps s'affaissent aux pieds de l'agneau qui semble sourire, dans cette allégorie de la vanité du pouvoir.

Des scènes de la vie de la Vierge, du Christ et des Saints présentées à la façon de la bande dessinée moderne, mais dans des compositions plus recherchées sont fascinantes. Dans des cartouches qui copient l'architecture religieuse de l'époque, on lit dans le sens des aiguilles de l'horloge, les faits saillants des personnages inventés ou admirés ou sacrés.

On réalise vite le côté terrible et le pouvoir d'effroi de la religion d'alors. Les brûlés vifs des enfers côtoient des dragons exhortants et des étripés sanguinolents. Pourtant, dans ce dictionnaire des souffrances corporelles, apparaissent parfois des ange-

lots qui dominent une crucifixion douloureuse, tenant dans leurs bras une lune et un soleil souriants.

La complexité de l'ornementation est remarquable. Feuilles et entrelacs se mêlent aux queues de serpents, aux fruits et aux épaisses torsades, dans les couleurs les plus vives.

Aucune prudence dans ces illustrations bibliques; une Bethsabée au bain par Jean Bourdichon, un illustrateur français de Tours, exhibe sa nudité de façon audacieuse. Son regard complice laisse voir au spectateur qu'elle est consciente du vieillard qui l'observe d'une tour. Et l'artiste rend l'anatomie de son sujet avec exactitude; il va même jusqu'à attirer l'attention sur le sexe de Bethsabée en appliquant de fines lignes d'argent sur le vélin pour représenter l'eau.

Il est aussi étonnant de constater l'uniformité de la sensibilité des artistes, la terreur, la sainteté, la solennité sont abordées de manières comparables par des artistes de pays pourtant fort différents. Les nations européennes d'alors paraissent toutes animées des mêmes peurs et des mêmes aspirations.

L'exposition de la Pierpont Morgan Library est une occasion unique de s'arrêter à un art presque oublié, issu d'une période trop négligée. La richesse des manuscrits enluminés surprendra les spectateurs et les aspects décoratifs et « cartoon » de ces œuvres magnifiques éveilleront des comparaisons fertiles avec l'art d'aujourd'hui.

Bilan culturel 1992

L'année de la politique culturelle

Paule des Rivières

L'ANNÉE QUI S'ACHEVE n'a pas été banale. Une politique culturelle a vu le jour et un Conseil des arts et lettres québécois a été annoncé pour le printemps prochain.

De plus, il est désormais acquis que le ministère des Affaires culturelles changera de nom pour devenir un vrai ministère de la Culture, encore qu'il est difficile de savoir si la culture prendra effectivement une plus grande place au sein du gouvernement ou si nous assisterons à une opération de maquillage qui se résumera à un changement de nom du ministère.

Ce qu'il faut également retenir de cette année c'est la participation du milieu culturel aux projets et études de la ministre des Affaires culturelles, Mme Liza Frulla-Hébert. Les artistes ont mis leur cynisme de côté et se sont montrés prêts à jouer le jeu une nouvelle fois, à répéter pour la nième fois ce qu'ils veulent et ce qu'ils ne veulent pas, ce dont ils ont besoin et ce dont ils n'ont cure. À la fin des consultations, lorsque la ministre a rendu sa politique publique, la plupart des représentants du milieu culturel se sont réjouis de leur contenu, convaincus d'avoir une interlocutrice parlant en leur nom à Québec.

L'attention dont la communauté culturelle québécoise a fait l'objet en 1992 a été d'autant plus appréciée que l'année a été mauvaise à Ottawa, se terminant sur des menaces de compressions à Téléfilm Canada et au Conseil des Arts du Canada, déjà dangereusement amincies par les compressions budgétaires des années précédentes.

Avec un Conseil des arts et des lettres à Québec, les artistes pourront frapper à une porte de plus. Il ne faut naturellement pas s'imaginer que le budget du futur organisme sera exclusivement constitué d'argent neuf. Une partie des millions qui iront en subventions aux créateurs sont déjà distribués à travers les mille et un programmes actuels du ministère. Mais il y aura plus d'argent. Et surtout le processus de demande de subvention sera simplifié.

La mise sur pied d'un Conseil des arts à Québec a donné lieu à un vif débat, qui n'est d'ailleurs pas terminé. Le Conseil doit-il être indépendant du gouvernement, comme c'est le cas à Ottawa, quitte à crever de faim, ou peut-il se rapprocher du gouvernement et se faire dicter, par exemple, les montants qu'il doit prévoir pour telle ou telle discipline? Les avis sont partagés mais la ministre, elle, a déjà fait son lit. Elle n'entend pas laisser les politiques du nouvel organisme lui échapper.

Mme Frulla-Hébert estime qu'il n'y a pas lieu de copier le modèle fédéral — lui-même calqué sur le principe anglais du « arm's length » — puisque d'autres formules ont depuis fait leurs preuves. D'ailleurs, tout au cours de l'année, sur cette question mais sur toutes les autres, la ministre est restée extrêmement critique à l'endroit d'Ottawa, réclamant plus de pouvoirs culturels, même lorsque son patron, M. Bourassa, mettait la pédale douce.

Elle a d'ailleurs fait une sainte colère lorsqu'elle a pris connaissance des textes constitutionnels de Charlottetown, qui ne reflétaient pas les ententes verbales préalablement agréées. Des ajustements furent finalement apportés à l'entente, afin d'établir les prérogatives du Québec sur son territoire. Le pire fut évité même si tout cela ne servit pas à grand-chose, l'entente étant tombée à l'eau à la suite du référendum du 26 octobre. Retour à la case départ.

Autant à Ottawa qu'à Québec, les ministres ont annoncé qu'ils ne parleraient plus de constitution. Mme Frulla-Hébert n'a pas échappé à la consigne et le mot est devenu tabou chez elle comme chez ses collègues.

Aux communications, le ministre Lawrence Cannon n'a pas montré la même ferocité que sa collègue à défendre ses dossiers. Cela est d'autant plus incompréhensible qu'il a complété sa politique de communications

il y a de longs mois, avec des positions claires sur l'autonomie accrue de Téléfilm Canada et de Radio-Canada, sans parler des projets qu'il nourrissait pour Radio-Québec. Le document a passé l'année sur le bureau du premier ministre, qui attendait d'abord le dénouement des négociations constitutionnelles avant de le rendre public, puis qui n'attendait plus rien mais n'avait pas envie de faire des vagues avec d'autres revendications constitutionnelles. M. Cannon a donc eu les ailes coupées et il n'a rien fait pour les faire repousser. Entre-temps, il est permis de se demander ce qu'il adviendra de Radio-Québec, qui semble faire les frais de perpétuelles compressions.



PHOTOS JACQUES NADEAU

Lisa Frulla-Hébert

S'il fut beaucoup question de culture en 1992, ce n'est certainement pas la faute au Parti québécois, complètement désemparé, n'arrivant pas à participer de façon intelligente aux débats.

L'année 1992 aura été également celle des célébrations du 350^e anniversaire de Montréal. Lancées dans la confusion, elles n'en furent pas moins un succès, tant par le nombre de spectacles présentés que par la quantité de gens qui participèrent aux événements, surtout ceux qui étaient gratuits. La Corporation des fêtes a récemment présenté un bilan équilibré. Elle n'a pas tout révélé cependant, gardant pour elle les salaires des employés et cadres. Mais il n'y a pas eu de déficit. Il faut dire que les trois gouvernements avaient mis 24 millions \$ dans ces fêtes.

CAHIER
SPÉCIAL

RENTREE CULTURELLE 1993

RÉSERVATIONS PUBLICITAIRES (514) 985-3399

Date de tombée: le 8 janvier 1993

PARUTION
le 23 janvier
DANS
LE DEVOIR

• THÉÂTRE • SPECTACLE • MUSIQUE • DANSE • TÉLÉVISION
• CINÉMA • RADIO • ARTS VISUELS • DISQUES • VIDÉO

Bilan culturel 1992

Télé: l'année des transformations à Radio-Canada

Paule des Rivières

L'ANNÉE 1992 aura été celle de Radio-Canada, pour le meilleur et pour le pire.

Il y a eu l'incroyable gaffe de *La bravoure* et le mépris mais il y a eu, également, un effort considérable du réseau public pour se rebrancher sur son mandat culturel original, surtout du côté français.



PHOTO PC

La mort de la plus célèbre journaliste de la CBC, Barbara Frum a peut-être précipité la disparition du *Journal*.

Il y a eu aussi les chambardements à l'information, pour rattraper une clientèle fuyante. Le célèbre *Journal* de CBC, qui a valu au réseau d'entendre sa réputation à travers l'ensemble du monde occidental, a fermé boutique, et a été remplacé à l'automne par un bloc d'information d'une heure, débutant non plus à 22 heures mais une heure plus tôt. Il est prématuré d'établir des verdicts permanents mais jusqu'à présent la nouvelle formule n'a pas encore levé.

Le réseau français n'a pas voulu être en reste. À l'aube de sa dixième année, le *Point* a changé d'animateur et de décor. Des centaines de milliers de dollars ont été dépensés pour moderniser les équipements. Malgré tout, les débuts furent difficiles. L'animateur Jean-François Lépine s'est toutefois ajusté et le nouveau *Point* se défend bien. En revanche, le tandem Lépine-Bernard Derome, le dimanche soir, n'a pas livré ses promesses et disparaîtra en 1993. Simon Durivage, pour sa part s'est bien tiré d'affaires aux informations de 18 heures.

En 1992, la télévision d'État a également voulu renouer avec ses racines en remettant à l'horaire *Tous pour un* et en présentant des

télé-théâtres le dimanche soir, comme elle avait coutume de le faire. La Société d'État n'a pas pour autant abandonné la vache à lait de l'humour. L'on a continué de rire en 1992, même que les *Bleu Poudre* sont venus grossir les rangs des comiques de la Société d'État. *L'enfer c'est nous autres* a allié culture et frivolité. Et tant qu'à y être, l'on a fait venir les grosses têtes de l'information à ces émissions humoristiques et légères. Et vive le mélange des genres.

Pendant ce temps, Télé-Métropole a conservé l'essentiel de sa programmation... et de son public. Habile comme une anguille, le patron de la boîte, Mario Bertrand, a réussi à minimiser les dégâts des enquêtes sur les sociétés en commandite, qui auraient pu faire beaucoup de mal. M. Bertrand a assuré que Télé-Métropole ne s'était pas fait volé un seul cent, les journalistes n'ont pas trop poussé l'affaire et l'on n'en a plus reparlé.

À Télé-Métropole, 1992 a débuté avec le téléroman de Lise Payette, *Montréal Ville ouverte*, qui n'a pas ému les téléspectateurs outre mesure. Ultérieurement, Mme Payette s'en est sortie en accusant les producteurs d'avoir saccagé son texte. Sept mois plus tard, Victor-Lévy Beaulieu est revenu à la charge avec son *Montréal P.Q.*, mieux finolé. Pour la première fois de son histoire, Télé-Métropole a obtenu les droits de présentation des Jeux olympiques d'été et ne s'en est pas trop mal tirée sauf lorsqu'elle a voulu faire trop «local» en ne parlant que de «nos» athlètes pendant que d'autres, pas de chez-nous, battaient les records.

À Radio-Canada, la série *Scoop*, qu'une bonne partie du Québec a suivie, a été boudée par le jury des Gémeaux, qui a préféré distribuer ses récompenses à *Bombardier*, pré-

sentée à Radio-Québec.

Contrairement à ce qui s'était passé au cours des deux années précédentes, les deux gros réseaux ont cessé de s'invectiver en public, ayant enfin réalisé que cette guerre n'aboutissait à rien, surtout pas à attirer les annonceurs. Un début de collaboration entre les réseaux a vu le jour cette année, et l'on a même vu des émissions présentées à la fois à Radio-Québec et à Radio-Canada.

L'année 1992 a confirmé la fragmentation des auditoires, déjà entamée depuis plusieurs années. Télévision Quatre Saisons s'est secouée et occupe maintenant sa petite place. Même chose pour le Réseau des sports et pour Super Écran, Musique Plus qui se taillent tous leur place au soleil. Même PBS recrute de plus en plus d'amis au Québec.

Pour Radio-Canada, l'année 1992 restera celle de *La bravoure* et le mépris, documentaire levant le voile sur le rôle des Canadiens durant la Seconde Guerre mondiale. Des vétérans de guerre n'ont pas aimé et un comité du Sénat sur les affaires des vétérans a organisé des audiences pour faire la lumière sur les émissions. Le comité a en effet jeté une certaine lumière sur la série, après avoir entendu les témoins de son choix. Il a ensuite condamné la série, ce qui n'a étonné personne.

La dénonciation de l'ombudsman de Radio-Canada surprit davantage. Mais la stupeur fut à son comble lorsque le président du réseau, Gérard Veilleux, a dénoncé à son tour la série, pourtant approuvée par tous les patrons de la boîte lors de sa réalisation. Récemment, CBC annonçait que la série repasserait au réseau, ce qui revient à dire «excusez-nous, nous nous sommes trompés».



PHOTO PC

Gérard Veilleux, le président de la Société Radio-Canada, a connu une année difficile. Plusieurs dossiers financiers impliquant des coupures de budget ont attiré l'attention sur lui. Mais les médias, se sont surtout élevés contre ses positions face à la télé-série *La bravoure* et le mépris.

TÉLÉVISION/ chronique

Les journalistes-vedettes

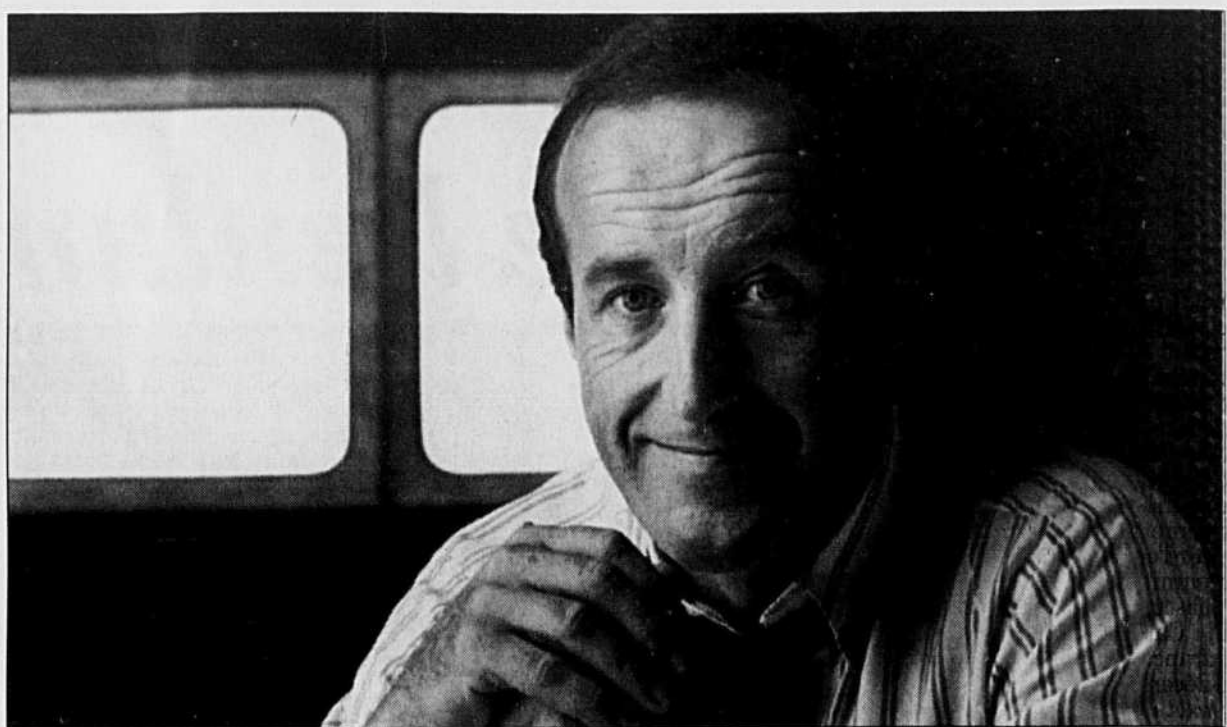


PHOTO RADIO-CANADA

Même le très sérieux Bernard Derome semble souscrire à la nouvelle tendance qui fait des journalistes des vedettes. On l'a vu par exemple, avec Julie Snyder de *L'enfer c'est nous autres* et à *Vazimolo*, une émission-jeunesse de la télévision de Radio-Canada.

Julie Vaillancourt

LUNDI DERNIER, Radio-Canada présentait les meilleurs moments de la saison de *Taquinons la planète*. Qui retrouvait-on dans cette demi-heure composée de valeurs sûres? Serge Laprade? Michèle Richard, tête de turc par excellence des ex-100 Limites? Pas du tout. Parmi les François Pérusse, Mitsou, Rrrrraymond Beaudoin et compagnie figuraient deux vedettes du monde de l'information, Simon Durivage et Robert-Guy Scully. Surprenant? Pas tant que cela puisqu'on a assisté à un déferlement de journalistes sur les ondes des différentes émissions humoristiques cet automne, au point où on se demande si toute bonne programmation ou tout gala qui se respecte ne devront pas dorénavant présenter des reporters pour satisfaire les téléspectateurs.

La palme des apparitions du genre revient à Robert-Guy Scully, le sérieux animateur de *Scully rencontre*, qu'on imaginait plus à l'aise avec les grands de ce monde qu'avec les artisans de Musique Plus ou les Bleu Poudre. M. Scully a, par deux fois, accepté l'invitation de l'équipe de *Taquinons la planète* en plus d'avoir participé au Vidéogala M+ en décembre. Tout cela en quatre mois. Mais il n'est pas seul. Qu'on pense à Bernard Derome, invité à *L'enfer c'est nous autres* et *Vazimolo* cette saison-ci, Normand Lester se parodiant au gala des Gémeaux, Simon Durivage qui a fait un malheur en incarnant le père de Bob Binette au petit écran. Que s'est-il passé pour que les journalistes aient soudainement la cote auprès d'émissions n'ayant rien à voir avec l'information?

Michèle Labarre, directrice des relations publiques chez Musique Plus, croit que ce sont les goûts des

téléspectateurs qui ont évolué. «L'information est de plus en plus populaire auprès du public» souligne-t-elle pour expliquer le phénomène. De là, par exemple, l'idée d'inviter Robert-Guy Scully à dévoiler la liste de ses cinq vidéoclips préférés lors du Vidéogala Musique Plus du 19 décembre, une liste qui en a étonné plusieurs: Creedence Clearwater Revival, Willie Nelson, Hank Williams, Van Morrison et Bob Dylan. «Nous avons pensé à lui car il est assez jeune et fait partie de la génération des Beatles. A ce titre nous croyions qu'il avait des choses à dire et nous ne nous sommes pas trompés car M. Scully a été un des invités les plus enthousiastes, il est même arrivé avec une idée de la façon dont l'interview devait être menée, a apporté ses pochettes de disques, etc.»

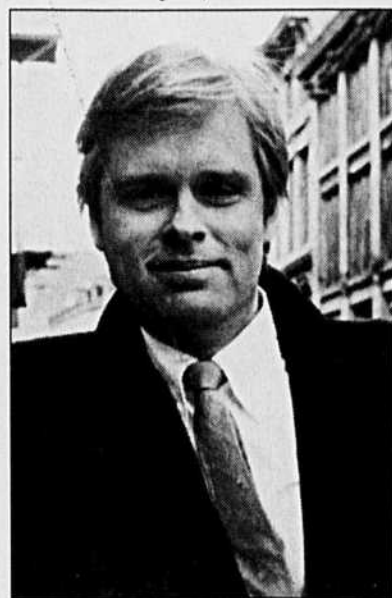


PHOTO JACQUES GRENIER

Robert-Guy Scully «au naturel» avant de se faire chanteur-western pour les besoins de la cause...

Le principal intéressé, rejoint à Rome où il séjourne pour la période des Fêtes, croit qu'il faut humaniser les vedettes du sacro-saint monde de l'information. «Il y a une solennité dans l'information qui est propre à l'Amérique du Nord et qui n'est peut-être pas la plus belle qualité. C'est une bonne chose que les gens soient conscients du fait qu'une image ne corresponde pas toujours avec la réalité.» Rompre avec la sacralisation... C'est en tout cas chose faite pour Robert-Guy Scully depuis qu'on l'a aperçu déguisé en chanteur western à *Taquinons la planète* alors que «Bobby-Guy Scully» lançait son album du Temps des Fêtes...

Loin de s'adonner à de tels exercices, Bernard Derome, le grand manitou du *Téléjournal*, dit scruter les sollicitations du genre à la loupe afin de sauvegarder sa réputation. «Je me dis qu'on prend toujours un risque en faisant de telles choses» explique-t-il sans vouloir élaborer sur la nature des risques encourus. Il a d'ailleurs été approché par Musique Plus qui voulait l'inviter à son Vidéogala mais a préféré décliner l'invitation. Pourquoi, alors, avoir accepté de personifier un lecteur de nouvelles façon rap en début de saison à *L'enfer c'est nous autres*? «Je trouve que Julie Snyder est d'une belle audace et qu'elle est intelligente» répond-il simplement avant de préciser qu'il ne faut pas se retrouver dans des piteuses qui n'ont pas de bon sens.

Mode passagère que celle de mettre en scène les journalistes émérites? Loin de posséder la réponse, je sais toutefois que la saison d'hiver débute avec un autre gros plan sur un journaliste, de La Presse cette fois, qui sera suivi à la trace une soirée durant par l'équipe de *L'enfer c'est nous autres* à la faveur de la diffusion de *Scoop II*. Quant la fiction et la réalité s'entremêlent...

Pour le bien de l'amère patrie

Australie 1788

de TIMBERLAKE WERTENBAKER
TRADUCTION de HUBERT FIELDEN

MISE EN SCÈNE de HENRI CHASSE
ASSISTÉ de JOSÉE LA BOSSIERE

ECLAIRAGE de REJEAN PAQUIN
REGIE CLAUDE PARADIS



UNE PRODUCTION THEATRE AMERE PATRIE

AVEC SYLVIO ARCHAMBAULT
MANON ARSENAULT
MICHEL CHARENT
CORINNE CHEVARIER
MARTIN D'AMOURS
JEAN LACHANCE
BRIGITTE LEBLANC
MARCELLA PIZZARRO
JEAN-GUY POULIN
CHARLES PREFONTAINE

LA LICORNE
RESTAURANT
THEATRE
4550 RUE PAPINEAU
523-2246

DU 6 AU 30
JANVIER 1993
DU MARDI AU SAMEDI
20:30H
DIMANCHE
15:00H

LE GROUPE MULTIMÉDIAS

UN MONDE NOUVEAU

EXPERIENCE SIGNÉE ELIZABETH BOURGET et JEAN-LUC DENIS

avec SUZY MARINER, LUC MORISSETTE, JEAN-STEPHANE ROY, SOPHIE YAJDA, et DENOT VERMEULEN

les concepteurs LINDA BRUNELLE, CAROLE CACQUETTE, DIANE FORTIN, ERIC MARTEL et JEAN MORIN

en collaboration avec ABC sonorisations

du 6 JANVIER au 4 FÉVRIER 1993 - 20H30

2 pour 1 du 6 au 16 JANVIER

Les billets de la NCT sont aussi disponibles aux guichets du THEATRE D'AUJOURD'HUI et de la LICORNE

la nouvelle compagnie théâtrale

1035, St-Catharines
Montréal
514-253-8914

salle Fred-Barry

Pour les Fêtes, offrez à un enfant ou à un adulte la Terre promise / Terra promessa

Coproduction des Deux mondes (Théâtre de la Marmaille) (Montréal) et du Teatro dell'Angelo (Turin)

Avec Mark Bromilow, France Mercille, Monique Rioux et Yves Simard
Musique et environnement sonore de Michel Robidoux

C'est un grand spectacle, d'une intensité et d'un bonheur indicibles, avec de purs moments de grâce. *La Stampa* (Turin)
Rarement a-t-on atteint l'essentiel avec autant de génie. *La Presse* (Montréal)
Une fable poétique et tragique d'une rare maîtrise. *Le Devoir* (Montréal)
Le travail sur le cadrage des images est superbe. *Le Monde*, (Paris)
On ressent d'une part toute la force conceptuelle qu'un tel canevas permet et, d'autre part, toute la maîtrise corporelle que ce spectacle exige pour supporter cet entrelacement d'images dénuée de la moindre lourdeur.
Westdeutsche Allgemeine Zeitung (Essen)
Terra promessa est un chant à la vie, un chant à la nature, à l'être humain, en tant que créateur et destructeur de sa propre existence (...) Avec *Terra promessa*, le théâtre fait un acte de foi en la vie. *El Universal Grafico* (Mexico)

UN BON SPECTACLE EN RAPPELLE UN AUTRE!

AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI, DU 7 AU 23 JANVIER 1993

Pour information ou réservation (514) 282-3900 ou 593-4417

Bilan culturel 1992

Cinéma étranger: plus c'est gros, moins c'est bon

Odile Tremblay

DANS UN face à face de l'ancien et du moderne, il y eut cette année deux catégories de produits français: les petits films intimistes dont la patrie de Renoir a encore le secret et la recette, et les grosses machines avec lesquelles elle compte désormais concurrencer l'envahisseur hollywoodien omniprésent dans ses salles obscures.

Catégorie superproductions françaises à l'américaine avec décors, figurants et costumes exotiques, on a eu droit à *Indochine* de Régis Wargnier, oeuvre presque se déroulant dans la Cochinchine d'avant-guerre, où Catherine Deneuve rappelle la Vivien Leigh d'*Autant en emporte le vent*. Le tout très cher, très gros, très couru, et, dans le genre, bien meilleur que le sirupeux *L'Amant* de Jean-Jacques Annaud, lequel, ne reculant devant aucune profanation, a réussi le tour de force de faire (en anglais) du David Hamilton avec une autobiographie de Marguerite Duras.

Amants pour amants, ceux du *Pont-neuf* de Léos Carax créèrent l'événement, bien plus il est vrai à l'heure du tournage (qui dura trois ans, fut coupé, repris, coûta une fortune) qu'au moment de la sortie du film. Les Amants du Pont-neuf avec ses amours de sans-abris squattant leur pont parisien reconstruit dans un champ de Montpellier, sur des images choc mais un scénario assez mal ficelé, ne livra pas vraiment la marchandise, et prouva que le jeune loup Carax réussissait mieux dans le registre intimiste que dans l'infiniment grand.

Glissons vite sur l'impossible *IP5 l'île aux pachydermes* de Jean-Jacques Beineix à la vacuité abyssale qui ne passera à l'histoire que pour avoir vu mourir — les mauvaises langues disent — pour avoir assassiné — Yves Montand dans la scène du bain fatal. Glissons aussi sur *La belle histoire* de Claude Lelouch, trop «lélouchienne», et «shabadabada» pour être cinématographique. Les grosses productions françaises ne furent pas les meilleures réussites de l'Hexagone. Il a fallu aller du côté des oeuvres qui se voulaient au départ plus timides pour trouver les vraies perles.

Car des perles, il y en eut bel et bien. C'est en 92 que nos écrans québécois ont projeté le sublime *Tous les matins du monde* d'Alain Corneau, chef-d'oeuvre de poésie austère portée par la musique, par une spiritualité mystérieuse, par l'interprétation intense toute en retenue de Jean-Pierre Marielle, (le film a d'ailleurs rasé une pleine brochette de prix Césars). Comment passer sous silence le très beau *Un coeur en hiver* de Claude Sautet, film peuplé de non dits et d'ellipses dans lequel Emmanuelle Béart campait une musicienne déchirée entre deux amours?

La musique fut la muse de plusieurs réalisateurs français, tel Claude Miller avec *L'accompagnatrice*, film exigeant de facture très classique où Romane Bohringer partageait la vedette avec son père Richard. La jeune Romane fut aussi l'interprète féminine de *Nuits fauves* de Xavier Collard (d'après sa propre autobiographie), oeuvre en manque d'unité mais extrêmement percutante quant au fond, puisqu'elle mettait en scène la dérive sexuelle d'un séro-positif. À travers les documentaires et la fiction, au cinéma, le sida est forcément un des thèmes de l'heure.

Au chapitre des réussites françaises, s'inscrit sur le sujet difficile



Une des belles réussites de l'année: *Tous les matins du monde*, d'Alain Corneau.

de la mort d'un enfant, l'infiniment touchant et courageux *Le petit prince* à dit de Christine Pascal. Et *Docteur Petiot* de Christian de Chalonge, aux images chargées de symboles qui revenaient sur les années d'Occupation à travers l'histoire d'un des monstres que cette période noire a enfantés.

Parmi les meilleurs films européens projetés cette année dans nos salles, citons le superbe *Urga* du Russe Nikita Mikhalkov (qui avait auparavant réalisé *Les Yeux Noirs*, dont les interprètes bouleversants de vérité étaient des nomades de la steppe. Mentionnons aussi *Europa* du Danois Lars Von Trier, film de fin du monde sur la grande déroute de l'Allemagne hitlérienne avec une imagerie expressionniste rappelant celle du *Métropolis* de Fritz Lang. Sans oublier *Les meilleures intentions* du Suédois Billie August, sur un scénario d'Ingmar Bergman, qui, avec un formidable duo d'acteurs, remporta la palme d'or cannoise; ni *Le Chêne* du Roumain Pintilie, premier long métrage (apocalyptique) de l'après Ceausescu.

92 fut marquée par la série apologe (par l'absurde) du meurtre. Le film culte de Cannes 92 a été réalisé avec trois sous et en noir et blanc par une jeune trio de réalisateurs belges Belvaux-Bonzel-Poelvoorde. C'est arrivé près de chez vous, faux documentaire et bijou d'humour noir, suivait un assassinat dans l'exercice de ses fonctions.

Aux États-Unis, mises à part les guimauves habituelles et les oeuvres de violence pure, il y eut quelques superproductions chocs, tel *Le retour de Batman* de Tom Burton aux décors flamboyants, à la galerie de portraits de cauchemars avec une Michèle Pfeiffer féline et fellinienne et l'inévitable scénario faible. Autres grosses machines: *Le Dracula* de Coppola mêlant l'érotisme vampirique à l'épouvante, le *Malcolm X* de Spike Lee, exercice quelque peu long et didactique sur la vie du leader noir.

On me permettra de préférer à tous ces incontournables le *Maris et femmes* de Woody Allen, suave portrait de moeurs réunissant de toute évidence pour la dernière fois le couple Woody Allen-Mia Farrow avant qu'il ne se mette à s'entretenir dans la vraie vie. Ou *Des souris et des hommes* de Gary Sinise, adaptation si sensible de la pièce de Steinbeck. Ou encore *Gas food lodging*, le tout premier long métrage infiniement attachant d'une jeune réalisatrice américaine Allison Anders qui brossait aux portes du désert avec un doigt d'artiste un triple portrait de femmes, et prouvait qu'à l'envers de l'école d'Hollywood, l'Amérique possède encore de vraies voix d'auteurs.

Cinéma québécois: une bonne cuvée

Odile Tremblay

LES ANNÉES cinéma sont comme les cuvées de vins, où le degré d'ensoleillement, le nombre de jours de pluie, le climat marquent la qualité du cru, frappent les millésimes. Elles se suivent mais ne se ressemblent pas. En cinéma québécois, on attendait beaucoup de la production 92. D'abord parce que l'année précédente avait été fort maigre et décevante, ensuite parce que plusieurs témoins du septième art qui n'avaient pas tourné de fictions depuis des lunes nous livraient des films cette année. Et Dieu sait que les attentes étaient grandes, surtout pour le dernier Gilles Carle *La Postière* et le Jean-Claude Lauzon *Léolo* qui entretenaient la machine à rumeurs bien avant leur sortie.

Sur *Léolo*, on a beaucoup glosé. Aux antipodes de son *Un zoo la nuit*, Jean-Claude Lauzon arrivait avec une oeuvre aux images léchées et à la symbolique fellinienne, mais au scénario exsangue, aux personnages inconsistants, film riche et imparfait, qui nous laisse sans doute l'imagerie la plus spectaculaire de notre cinéma, ce qui est déjà beaucoup, mais qui manquait de charpente. Quant à *La Postière*, où s'exposait sans voiles une Michèle Richard panachée et où Chloé Sainte Marie se révélait moins piètre comédienne que dans *La Guêpe* de sinistre mémoire, si le film ne rappelait en rien le Carle de la grande époque, il ne fut pas le flop que prédisait la rumeur publique, mais une truculente comédie de moeurs ayant su déchainer quelques rires, d'ailleurs vite oubliés.

L'année 92 nous montra aussi un David Cronenberg à son meilleur avec *Naked Lunch* qui porta à l'écran le roman halluciné de William Burroughs dans un délire onirique plein de monstres bavants et tressautants, métaphores de la drogue régnant sur ses adeptes comme une déesse de la nuit.

Being at Home with Claude de Jean Beaudin, cette adaptation de la pièce brûlante de René-Daniel Dubois sur fond de meurtre, d'homosexualité et d'amour, nous a donné une oeuvre double et bancale, dont la partie reconstitution des circonstances du crime (en noir et blanc) constituait un morceau d'anthologie, tandis que la section du commissaire-criminel (en couleurs) s'enlisait.

Catégorie découvertes, on retiendra pour l'audace de sa facture éclatée *Requiem pour un beau sans-cœur*, premier film du vidéaste Robert Morin (primé aux Génies), sorte de miroir fractionné, image cubiste à la Picasso, des divers profils d'un tueur. À travers tout le cinéma international, le thème de l'assassin est à la mode. Criminels en série dont les cinéastes se plaisent à décortiquer les motivations les plus secrètes, sans lui donner le traitement du fait divers. L'heure est à la fascination du crime (certains diront à son absorption). Même un documentaire comme celui de Guy Si-



Le film de Jean-Claude Lauzon, *Léolo*, a fait beaucoup parler. Une oeuvre riche, imparfaite, mais qui laisse sans doute l'imagerie la plus spectaculaire de notre cinéma.

moneau *Est-ce ainsi que les hommes vivent?*, qui interrogeait la condition masculine, donnait la parole entre autre à deux violeurs. Cette année, on essaie de comprendre la violence plutôt que de la condamner en bloc. En témoigne aussi, en son versant sportif, *Le Steak* de Pierre Falardeau sur la vie du boxeur Gaétan Hart, film trop déconstruit, mais qui constituait un témoignage touchant sur les coulisses de la boxe, ses leures, ses générosités et sa misère.

Le roi du drum, le documentaire de Serge Giguère sur le batteur (de «drum», non de femmes) Guy Nadon prouvait une fois encore avec éclat à quel point au Québec, le «cinéma direct» est devenu un genre multiforme, éclaté, et désormais aussi achevé esthétiquement que la fiction.

La vie fantôme de Jacques Leduc, en se penchant sur le triangle épouse-mari-maitresse, vit éclater le talent de la jeune Pascale Bussières (la maitresse), laquelle nous a donné une performance d'actrice qui relèguait à l'ombre son partenaire masculin — et lui valut le prix d'interprétation féminine au FFM. La plupart des critiques ont fait grand cas de *La Sarrazine* de Paul

Tana, film se déroulant dans le Québec du siècle dernier, sur fond d'intolérance ethnique, dont l'interprétation m'a personnellement laissée froide. Au chapitre des grands écrasements, il y eut *Le Pianiste* de Claude Gagnon, (tourné en anglais) *La Fenêtre* de Mo-

nique Champagne et les quelques coups d'essai de Mitsou au cinéma.

Mais tout compte fait, sans qu'elle nous ait apporté l'oeuvre qui passera à l'histoire, l'année 92 fut un cuvée bien plus riche et intéressante que celle de l'année dernière.

MATINÉES
A 5.00\$*
*du lundi au vendredi à l'exception des mardis à 4.25\$ et des jours fériés.

TARIF JEUNESSE
AUX 14-20\$
6.00\$*
*Partout, en tout temps à l'exception des mardis à 4.25\$ et des matinées à 5.00\$

POUR INFORMATION, APPELEZ 849-FILM de 11h00 à 22h00

DU 25 DEC. 1992 AU 7 JAN. 1993

BERRI 849-FILM
1280, rue St-Denis
MAMAN J'AI ENCORE RATE L'AVION (G)
26 déc. au 7 jan.: 1:30 - 4:00 - 7:00 - 9:25
DOLBY STEREO

DRACULA (16 ans) Dolby Stereo (v. française)
26 déc. au 7 jan.: 1:30 - 4:15 - 7:00 - 9:30

UNE SECONDE CHANCE (G) Dolby Stereo
26 déc. au 7 jan.: 1:30 - 3:30 - 5:30 - 7:30 - 9:30

LE GARDE DU CORPS (13 ans) Dolby Stereo
26 déc. au 7 jan.: 1:40 - 4:10 - 7:10 - 9:40

LES PILLEURS (18 ans)
26 déc. au 7 jan.: 1:45 - 3:45 - 5:45 - 7:45 - 9:45

BROSSARD 849-FILM
Mail Champlain - 6600, boul. Taschereau
ALADDIN (G) Dolby Stereo (v. anglaise)
26 déc. au 7 jan.: 2:30 - 4:15 - 6:00 - 7:45
5 au 7 jan.: 6:00 - 7:45

L'AMANT (16 ans) Dolby Stereo
26 déc. au 4 jan.: 12:30 - 7:00 - 9:30
5 au 7 jan.: 7:00 - 9:30

LE GARDE DU CORPS (13 ans)
26 déc. au 4 jan.: 1:35 - 4:15 - 9:20
5 au 7 jan.: 9:20

DES HOMMES D'HONNEUR (G) Dolby Stereo
26 déc. au 4 jan.: 1:30 - 4:05 - 7:00 - 9:40
5 au 7 jan.: 9:40

CARREFOUR LAVAL 849-FILM
2330, boul. Le Carrefour
LE GARDE DU CORPS (13 ans)
26 déc. au 5 jan.: 1:35 - 3:10 - 7:00
6 et 7 jan.: 7:00

Couche tard: Tous les soirs: 12:00. Sauf 31 déc.

DRACULA (16 ans) (v. française)
26 déc. au 5 jan.: 1:35 - 4:05 - 9:30
6 et 7 jan.: 9:30

Couche tard: Tous les soirs: 12:00. Sauf 31 déc.

HOFFA (13 ans) Dolby Stereo
26 déc. au 5 jan.: 1:15 - 4:00 - 7:00 - 9:45
4 au 7 jan.: 7:00 - 9:45

CENTRE-VILLE 849-FILM
2001, Université, Metro McGill
A RIVER RUNS THROUGH IT (G)
26 déc. au 5 jan.: 1:05 - 7:00
4 au 7 jan.: 7:00

TOUTES PEINES CONFONDES (G)
25 déc. au 7 jan.: 3:40 - 9:30

LA BELLE HISTOIRE (G)
26 déc. au 3 jan.: 1:00 - 4:35 - 8:10
4 au 7 jan.: 4:35 - 8:10

THE BEST INTENTIONS (G)
(v.o. avec sous-titres anglais)
26 déc. au 3 jan.: 1:00 - 4:30 - 8:00
4 au 7 jan.: 4:30 - 8:00

GAS FOOD LODGING (13 ans)
26 déc. au 3 jan.: 1:10 - 3:15 - 5:20 - 7:25 - 9:35
4 au 7 jan.: 3:15 - 5:20 - 7:25 - 9:35

JOHNNY STECCHINO (G)
(version italienne avec sous-titres anglais)
26 déc. au 3 jan.: 1:10 - 7:05
4 au 7 jan.: 7:05

DRACULA (16 ans) (v. anglaise)
26 déc. au 7 jan.: 3:35 - 9:25

C'EST ARRIVÉ PRÈS DE CHEZ VOUS (18 ans)
26 déc. au 3 jan.: 1:10 - 3:10 - 5:10 - 7:10 - 9:10
4 au 7 jan.: 3:10 - 5:10 - 7:10 - 9:10

LES PILLEURS (18 ans)
26 déc. au 3 jan.: 1:05 - 3:10 - 5:15 - 7:20 - 9:25
4 au 7 jan.: 3:10 - 5:15 - 7:20 - 9:25

MAMAN J'AI ENCORE RATE L'AVION (G)
Dolby Stereo
26 déc. au 3 jan.: 1:00 - 3:30 - 7:00 - 9:30
4 au 7 jan.: 1:00 - 3:30 - 7:00 - 9:30

DRACULA (16 ans) (v. française)
26 déc. au 3 jan.: 1:00 - 3:30 - 7:00 - 9:30
4 au 7 jan.: 3:30 - 7:00 - 9:30

COMPLEXE DES JARDINS 849-FILM
Basilair 1
LES NUITS FAUVES (16 ans) Dolby Stereo
26 déc. au 7 jan.: 1:45 - 4:30 - 7:05 - 9:40

DES HOMMES D'HONNEUR (G) Dolby Stereo
26 déc. au 7 jan.: 1:30 - 4:15 - 7:00 - 9:35

LE CHÊNE (13 ans) Dolby Stereo
26 déc. au 7 jan.: 1:10 - 3:30 - 5:35 - 7:40 - 9:45

MALCOLM X (13 ans) (v. française)
26 déc. au 7 jan.: 1:30 - 5:00 - 8:30

LE DAUPHIN 849-FILM
2398 est, rue Beaubien
DES HOMMES D'HONNEUR (G) Dolby Stereo
26 déc. au 3 jan.: 1:15 - 4:10 - 7:00 - 9:30
4 au 7 jan.: 7:00 - 9:30

MAMAN J'AI ENCORE RATE L'AVION (G) Dolby Stereo
26 déc. au 3 jan.: 1:00 - 4:15 - 7:10 - 9:25
4 au 7 jan.: 7:10 - 9:25

DÉCARIE 849-FILM
Décarie, sud de Jean-Talbot
ALADDIN (G) Dolby Stereo (v. anglaise)
26 déc. au 3 jan.: 1:30 - 3:20 - 5:10 - 7:00 - 8:50
4 au 7 jan.: 7:00 - 8:50

DISTINGUISHED GENTLEMAN (G)
26 déc. au 3 jan.: 1:45 - 4:15 - 7:10 - 9:25
4 au 7 jan.: 7:10 - 9:25

ÉGYPTIEN 849-FILM
1455, rue Peel
TOYS (G) Dolby Stereo
26 déc. au 3 jan.: 2:00 - 4:30 - 7:00 - 9:30
4 au 7 jan.: 4:30 - 7:00 - 9:30

TRESSPASS (18 ans) Dolby Stereo
26 déc. au 3 jan.: 1:15 - 3:15 - 5:15 - 7:15 - 9:15
4 au 7 jan.: 5:15 - 7:15 - 9:15

DRACULA (16 ans) Dolby Stereo (v. anglaise)
26 déc. au 3 jan.: 1:30 - 4:15 - 7:05 - 9:30
4 au 7 jan.: 4:30 - 7:05 - 9:30

Excepté le 6 jan.: 4:30 - 9:40

LE FAUBOURG 849-FILM
1616 ouest, rue Ste-Catherine
HOFFA (13 ans) Dolby Stereo 70MM (v. anglaise)
26-27 déc.: 2:45 - 7:30 - 28-29 déc.: 2:30 - 7:15
30-31 déc.: 2:15 - 7:00

A FEW GOOD MEN (G) Dolby Stereo THX
26 déc. au 5 jan.: 1:25 - 4:00 - 6:35 - 9:15

A FEW GOOD MEN (G) Dolby Stereo
26 déc. au 5 jan.: 1:40 - 4:15 - 7:00 - 9:35

HOME ALONE #2: LOST IN NEW YORK (G) Dolby Stereo
26 déc. au 7 jan.: 2:00 - 4:30 - 7:20 - 9:40

LAVAL 2000 849-FILM
Centre 2000 - 3195 ouest, boul. St-Martin
MAMAN J'AI ENCORE RATE L'AVION (G) Dolby Stereo
26 déc. au 5 jan.: 1:30 - 4:00 - 7:30 - 9:45
6 et 7 jan.: 7:30 - 9:45

DES HOMMES D'HONNEUR (G)
26 déc. au 5 jan.: 1:15 - 4:15 - 7:00 - 9:30
6 et 7 jan.: 7:00 - 9:30

LONGUEUIL 849-FILM
Place Longueuil - 825 o., rue St-Charles
MAMAN J'AI ENCORE RATE L'AVION (G) Dolby Stereo
26 déc. au 5 jan.: 1:30 - 4:00 - 7:00 - 9:25
6 et 7 jan.: 7:00 - 9:25

UNE SECONDE CHANCE (G)
26 déc. au 5 jan.: 2:00 - 4:30 - 7:10 - 9:30
6 et 7 jan.: 7:10 - 9:30

NOUVEL ÉLYSÉE 238-1857
35, rue Milton (angle Clark, une rue au nord de Sherbrooke)
DRACULA (16 ans)
26-27 déc.: 12:15 - 5:00 - 9:45
28-29 déc.: 12:00 - 4:45 - 9:30
30-31 déc.: 12:00 - 4:45 - 9:30

1 jan.: AUCUNE REPRÉSENTATION

2-3 jan.: 12:15 - 5:00 - 9:45
4-5 jan.: 2:15 - 7:00 - 6-7 jan.: 12:15 - 5:00 - 9:45

MARIS ET FEMMES (G)
26-27 déc.: 2:45 - 7:30 - 28-29 déc.: 2:30 - 7:15
30-31 déc.: 12:00 - 4:45 - 9:30

2-3 jan.: 12:00 - 2:20 - 7:00
4-5 jan.: 2:45 - 7:15 - 6-7 jan.: 12:00 - 5:20

TAXI DRIVER (v. française) 2-3 jan.: 4:45
GLENGARRY GLENROSS (v. française) 2-3 jan.: 9:30 - 4-5 jan.: 12:45 - 5:15
6-7 jan.: 9:40

LE VOLEUR D'ENFANTS (G) 30-31 déc.: 9:40
DR. PETIOT 4-5 jan.: 9:40 - 6-7 jan.: 12:20 - 7:40

LES MEILLEURES INTENTIONS (G)
26-27 déc.: 2:05 - 28-29 déc.: 4:00
30-31 déc.: 4:00

LA RIVIERE DU GIÈME JOUR (G)
26-27 déc.: 5:20 - 9:45 - 28-29 déc.: 1:30 - 7:15
2-3 jan.: 12:00 - 2:20 - 7:00
4-5 jan.: 2:45 - 7:15 - 6-7 jan.: 12:00 - 5:20

TAXI DRIVER (v. française) 2-3 jan.: 4:45
GLENGARRY GLENROSS (v. française) 2-3 jan.: 9:30 - 4-5 jan.: 12:45 - 5:15
6-7 jan.: 9:40

LA BELLE HISTOIRE
UN FILM DE CLAUDE LELOUCH
CENTRE-VILLE 849-FILM
2001 Université, Metro McGill
5e MOIS

LES NUITS FAUVES
un film de CYRIL COLLARD
16 ANS +

DES JARDINS 849-FILM
Basilair 1
ALLIANCE VIVAFILM

"C'EST BEAU À COUPER LE SOUFFLE! CE FILM EST UN CHEF D'OEUVRE ABSOLU!"
Le Nouvel Oberateur

LE CHÊNE
UN FILM DE LUCIAN PINTILIE
SELECTION OFFICIELLE FESTIVAL DE CANNES
13 ANS +

DES JARDINS 849-FILM
Basilair 1

FAMOUS PLAYERS

8e MOIS!
INDOCHINE
PARISIEN 866-3856
480 Ste-Catherine O. 1:00-4:30-8:00

Un Coeur en Hiver
PARISIEN 866-3856
480 Ste-Catherine O. 1:45-4:15-6:45-9:15

3e MOIS!
Le Zèbre
PARISIEN 866-3856
480 Ste-Catherine O. 1:10-3:15-5:20-7:25-9:30

ISABELLE PASCO • LISA HÉRÉDIA

Céline
un film de JEAN-CLAUDE BRISSEAU
PARISIEN 866-3856
480 Ste-Catherine O. 12:55-3:00-5:05-7:10-9:20

"Un film émouvant de sensibilité."
- Paul Villeneuve, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

**RICHARD BOHRINGER
ELENA SAFONOVA ROMANE BOHRINGER**
un film de CLAUDE MILLER

L'accompagnatrice
AIR FRANCE
CITE ACTES
VALOIS
PARISIEN 866-3856
480 Ste-Catherine O. 1:30-4:00-6:30-9:00

CENTRE LAVAL 868-7776
Mtl Le Comptoir 12:20-2:30-4:50-7:10-9:30
Lundi à jeudi 7:10-9:30
COUCHE TARD sam 11:50

Bilan culturel 1992

Théâtre: un prince, deux vagabonds, trois bâtards

Robert Lévesque

ROBERT LEPAGE séduit la critique de Londres et de Paris; le Théâtre du Nouveau Monde traverse une crise et passe aux mains de Lorraine Pintal; un nouveau festival de théâtre prend la relève de la Quinzaine internationale de Québec; le Théâtre du Soleil effectue sa première visite à Montréal; Madame Brind'amour meurt; les huisiers saisissent les fauteuils du Théâtre du Bois-de-Coulonge; des *Belles-soeurs* arrivent d'Écosse; le Conseil québécois du théâtre appelle à un boycott du Conseil des arts puis bat en retraite... l'année 1992 fut fertile en événements plus qu'en réussites purement théâtrales.

Une année maigre sur le plan artistique. Avec cinq spectacles qui se détachent du lot d'une centaine, mais cinq spectacles qui sont des réussites d'ensemble évidentes, dont deux productions exceptionnelles du côté du répertoire: le remarquable *Prince travesti* de Molière mis en scène par Claude Poissant au Théâtre du Nouveau Monde, et le tout aussi remarquable *Godot* de Beckett mis en scène par André Brassard au même TNM, une compagnie qui malgré sa situation financière précaire n'en demeure pas moins, avec ces deux réussites en un an, la grande scène de Montréal assurant la défense et l'illustration du répertoire.

Du côté de la création, où il y a un essoufflement des aînés et une effervescence encore brouillonne des cadets, Robert Gravel est le seul à avoir visé juste avec sa décapante *Tragédie de l'homme*. Il a proposé, dans un triple portrait de société, une vue d'ensemble sur la bâtarde québécoise. C'est une matière vraiment explosive qui dépasse la caricature des faiseurs de gags, c'est un ouvrage de poids qui se démarque du piétinement des auteurs plus établis qui ont déçus cette année. Je pense à Michel Tremblay et son *Marcel poursuivi par les chiens*, à Gilles Maheu et son *Café des aveugles*...

Robert Gravel a complété en 1992, avec *Il n'y a plus rien*, sa trilogie amorcée en 1991 avec *Durocher le milliardaire*. La présentation de l'ouvrage complet par le Nouveau Théâtre Expérimental à l'Espace libre, est l'événement de l'année au chapitre de la création québécoise.

Une reprise d'un texte québécois est à signaler, celle de *Provincetown Playhouse, juillet 1919, j'avais 19 ans*, la forte pièce de Normand Charette créée au début des années 80 et qu'Alice Ronfard revisitait à l'Espace Go en mars 92 avec René Gagnon, d'une belle virtuosité dans le rôle de l'auteur interne.

Dans le théâtre contemporain étranger, une réussite au Quat'Sous nous a fait découvrir une dramaturgie américaine, Cindy Lou Johnson. *Traces d'étoiles*, défendu par un duo superbe, Sylvie Drapeau et Luc Picard, marquait par un adroit mé-



En attendant *Godot*, une des grandes réussites de l'année théâtrale 1992. Jean-Louis Millette (accompagné sur la photo de Alexis Martin) y a particulièrement brillé.

lange de sobriété et d'intensité les débuts du directeur artistique du Quat'Sous, Pierre Bernard, à la mise en scène.

Les autres spectacles ont eu, ici et là, certaines qualités d'approche et de jeu, comme *Les Bonnes* de Genet revues par René Richard Cyr, le *Luna Park* de Denis Marleau qui inaugura le nouveau Musée d'art contemporain, *Avant la retraite* de Thomas Bernhard mis en scène par Alexandre Hausvater au Café de la Place, mais l'inachèvement de ceux-ci et la faiblesse des autres les condamnent à l'oubli où seuls les grands échecs comme *Le Roi Lear* de Jean Asselin au TNM ou l'*Iphigénie* de Brassard à la NCT, laissent un certain temps des marques...

Parlons des comédiens. Il faut

nommer les distributions entières de *Godot* et du *Prince travesti* où le TNM, pour une rare fois, affichait la plus grande unité et le plus bel équilibre dans le jeu de tous ses acteurs en scène. Il faut aussi nommer des acteurs qui ont brillé deux fois dans l'année, comme Jean-Louis Millette dans le rôle de Pozzo chez Beckett et dans celui du «père» des *Six personnages en quête d'auteur* chez Pirandello (un spectacle par ailleurs faiblard...), Luc Picard dans *Traces d'étoiles* au Quat'Sous et dans le rôle d'Arlequin du *Prince travesti*, Alexis Martin dans la peau de Lucky chez Beckett et dans ses compositions de libraire, de diable et d'intellectuel dans la trilogie de Gravel, *La Tragédie de l'homme*.

Un comédien peu connu comme

Robert Brouillette s'est imposé lors de la création de la nouvelle pièce de Michel Tremblay, *Marcel poursuivi par les chiens*. Brouillette sauvait en quelque sorte le spectacle platement mis en scène par Brassard.

Je retiens aussi, malgré les réserves sur son texte, la performance sidérante de Pol Pelletier dans *Joie* au Théâtre d'Aujourd'hui; les débuts de Julie McClemons au TNM; Françoise Faucher qui persiste et signe, cette fois-ci la délicatesse ignoble d'un personnage de Thomas Bernhard où elle fut sublime, comme son camarade Gilles Pelletier.

Il faut souligner d'un trait le travail d'un scénographe en passe de devenir l'un des plus inspirés et des plus raffinés que le théâtre québécois ait produit. Stéphane Roy, qui a

signé les décors des deux grandes réussites de l'année, *Godot* et *Le Prince travesti*, est avec Danièle Lévesque (dont on retient cette année un bel ouvrage pour une *Bérénice* sans impact, à l'Espace Go) l'un des deux grands noms du décor de théâtre.

Donc une année mince, mais où les rares réussites sont exceptionnelles. L'année où Robert Lepage a connu à l'étranger ses premières leçons de renommée, montant un *Songe* de Shakespeare au *Royal National Theater* et passant l'examen avec succès, présentant cinq spectacles au Festival d'automne de Paris. L'année où pour la première fois une femme prend la direction du TNM, une compagnie qui, sortie d'une crise administrative mais pas d'une crise financière,

attend toujours du gouvernement québécois un grand coup de main qui serait pourtant si justifié, si mérité. Quand comprendra-t-on qu'il faut doubler les subventions du TNM?

L'année des *Atrides*, bel exemple d'un théâtre accompli, festif et rigoureux, haut placé; le passage de la troupe d'Ariane Mnouchkine à Montréal est celui d'une comète. Les traces en sont perceptibles, j'aime le croire, dans l'éthique du métier comme dans celle de l'art, le théâtre étant à la croisée de ces morales.

Un prince, deux vagabonds, trois bâtards: le théâtre en 1992, à son meilleur, a eu l'intelligence de Molière, le génie de Beckett et l'audace de Robert Gravel. Ainsi il demeure vivant.

Rachmaninov

Le lundi 11 janvier 1993 à 20 h
Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts

R

André Prevost : Ouverture
Concerto pour piano n° 1 en fa dièse mineur, op. 1
Symphonie n° 2 en mi mineur, op. 27

Chef d'orchestre : Agnès Grossmann
Soliste : Alain Lefèvre, pianiste



Agnès Grossmann
Chef d'orchestre



Alain Lefèvre
Pianiste

Une présence

Une invitation de:

Hydro Québec

ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN
AGNÈS GROSSMANN

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

Réservations téléphoniques:
514 842 2112. Frais de service.
Redevance de 1,25 \$ (+ taxes)
sur tout billet de plus de 10 \$.

ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN

Danse: l'année de la maturité

Valérie Lehmann

S'IL FALLAIT compter les pas de danse exécutés durant l'année 1992 dans la seule ville de Montréal, 365 pages ne suffiraient pas. C'est dire combien la danse vit et se meut au Québec à l'approche du deuxième millénaire.

Bien sûr, pour tous les arts, 1992 annonce l'avènement d'une nouvelle ère, de par la mise en chantier d'une véritable politique culturelle. Mais, ce concept, s'il est présent dans les têtes des chorégraphes et des interprètes, ne fournit pour l'instant aucune application concrète. Sur le terrain, excepté l'arrivée

de nouveaux types d'aides aux créateurs décidés par le Conseil des arts du Canada, rien de spécifique ne s'est produit cette année dans le domaine législatif et juridique propre aux arts de la scène québécois. Le regroupement des professionnels de danse du Québec poursuit sa lutte pour la reconnaissance des artistes de la danse en essayant de développer son expertise en information, Diagramme gagne en notoriété en procurant une aide efficace aux compagnies de danse, les organismes spécialisés comme DanseCité, Montréal Danse ou Tangente étendent leurs activités en se diversifiant, les créateurs indépendants s'organisent tant bien que mal au

gré des besoins, le Building Danse s'installe, l'Agora de la danse, qui s'est offert une nouvelle direction, révisé ses positions, le studio 303 s'affirme dans le milieu.

Chacun vit sa danse à sa manière, les uns cherchant encore leur place, les autres inquiets qu'on les déplace.

Ni conformisme, ni excentricité

Ce n'est pas une année de croissance fulgurante, ce n'est pas non plus une année de stagnation. La danse arrive à maturité. À l'image de la chorégraphe Ginette Laurin, la danse québécoise, pose des gestes étudiés. Elle installe ses repères, choisit ses espaces, plante son décor pour les années à venir.

Elle ne se montre

pas craintive en ce sens : sa principale source de préoccupations est représentée par la décision qu'a pris le Festival international de nouvelle danse de devenir annuel. Il s'agit d'un souci tout autant symbolique que concret. À la fois, le *Find* constitue une aubaine et une menace. Sa nouvelle formule peut générer une explosion de chorégraphies mais aussi une compétitivité accrue entre professionnels. Elle peut fournir une opportunité mais également se transformer en exutoire si aucun relais n'y fait suite, si la danse ne «tourne» pas, si le public ne retourne plus après l'automne dans les salles de spectacle.

Bref, derrière les divers scénarios que va proposer à son insu en 1993 le *Find*, se profile le vrai devenir de la danse québécoise, qui se résume



À l'image de la chorégraphe Ginette Laurin, la danse québécoise pose des gestes étudiés.

en une seule phrase qu'ont déjà prononcé plusieurs observateurs avisés : que faire de toute cette bonne danse ?

1992 a montré cette bonne danse à maintes occasions. Chorégraphes de renom, jeunes créateurs, interprètes anciens ou en herbe, danse classique ou nouvelle danse, les scènes montréalaises ont montré beaucoup.

Le palmarès de 1992 ? Les noms à retenir ? Lock, Chouinard, Stamou, Gaudreau, Chagnon, Malenfant, Bergeron, Lechay, Simard, Lemieux, Fortier..., et les autres. Avec une petite préférence pour Ginette Laurin.

Mais simplement parce que Dame Laurin a l'âge virtuel de la danse québécoise, l'âge de la force tranquille.

Bilan culturel 1992

Des festivals tout en musique

Marie Laurier

L'ANNÉE 1992 a été ponctuée de tant d'anniversaires qu'il était tout à fait normal que la musique, l'art d'accompagnement des événements heureux par excellence, fût de la partie.

Le 350^e anniversaire de la fondation de Montréal, par exemple, fut salué par un grand concert Beethoven à l'église Saint-Jean-Baptiste par l'Orchestre Métropolitain. ET aussi par le magistral *Te Deum* de Berlioz à la basilique Notre-Dame, le tribut d'hommage des musiciens de notre plus important orchestre et de son directeur Charles Dutoit à une ville qui n'a pas encore réussi toutefois à doter cette formation prestigieuse d'une salle adéquate, ce vœu formulé de façon insistante, entre autres, par LE DEVOIR, tant par son critique attiré que par la reporter aux nouvelles musicales étant sans cesse reporté aux calendes grecques.

Ce ne sont pourtant pas les nouvelles salles qui manquent désormais dans notre paysage culturel montréalais. Dans la seule année de 1992, on a vu surgir la salle Pierre-Mercure dotée d'une excellente acoustique et qui est devenue le lieu permanent de divers organismes artistiques — la SMCQ, l'Opéra de Montréal — en plus de la Cinquième salle de la Place des Arts toujours sans nom, de la salle multimédia du Musée d'art contemporain qui a si bien servi au Nouvel Ensemble Moderne pour accueillir pendant dix jours Mauricio Kagel, le maître du théâtre musical. L'OSM peut toujours attendre...

Des anniversaires, disions-nous, il y en a eu pléthore: le centenaire de la doyenne de nos sociétés musicales, le Ladies Morning Musical Club qui commanda pour l'occasion une œuvre originale au compositeur québécois André Prévost; les cinquante ans du Conservatoire de musique et d'art dramatique du Québec qui ont donné lieu à de nombreux concerts, récitals et visites publiques du bâtiment de la rue Notre-Dame et de mémorables retrouvailles d'anciens élèves et professeurs; le 60^e anniversaire de l'École de musique Vincent-d'Indy et sa kyrielle de festivités dont un beau concert télédiffusé à Radio-Canada.

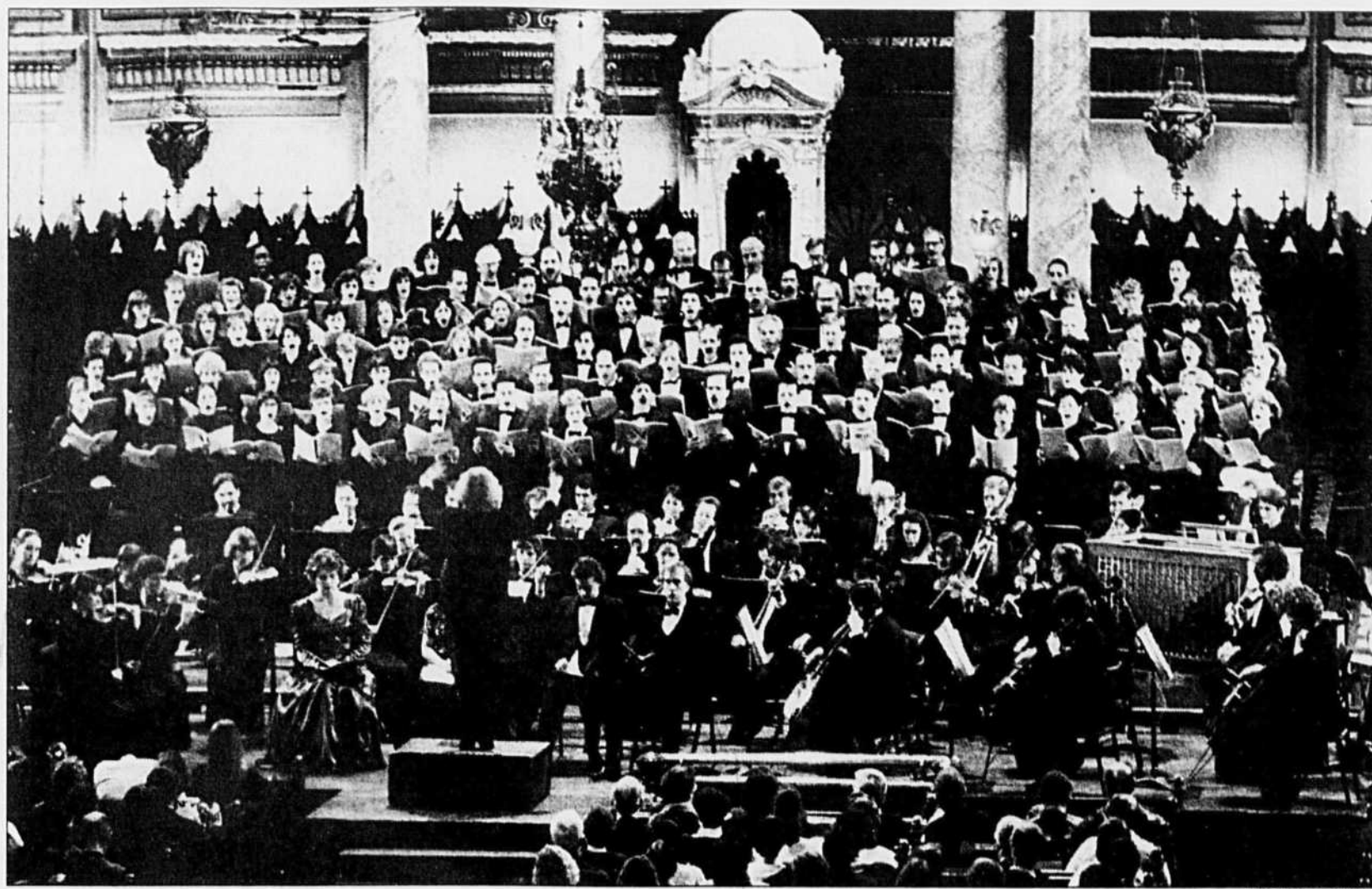
L'Orchestre Métropolitain a célébré le 350^e anniversaire de la fondation de Montréal par un grand concert Beethoven à l'église Saint-Jean-Baptiste.

PHOTO D'ARCHIVES

nada, assorti d'une émission spéciale très réussie qui rassemblait tous les aînés de Vincent d'Indy, les anciens, les nouveaux et les actuels. Une émission signée Evelyn Robidas et que l'on souhaiterait revoir tant elle témoigne de la vitalité et de l'importance de cette institution dans l'évolution de l'enseignement de la musique au Québec.

Les pianistes-duettistes Victor Bouchard et Renée Morisset ont souligné leur 40^e anniversaire de vie musicale commune en donnant des récitals à Québec et à Montréal, interprétant les mêmes prestations qu'à leurs débuts en 1952, de surcroît dans le même lieu, soit l'Institut canadien de Québec.

Le 10^e anniversaire de la mort du pianiste canadien Glenn Gould a

été souligné par la publication d'une partie de sa correspondance, la sortie de nombreux DVD et plusieurs manifestations d'hommage et d'inspection du personnage à travers le monde, notamment à Toronto, sa ville natale. On a aussi célébré le 10^e anniversaire du Festival de musique actuelle de Victoriaville qui songe à démentager ses pénates à Montréal en 1993.

Il y eut la tenue des premières journées d'étude de l'Association des organismes musicaux du Québec (AOMQ) au cours desquelles on a réclamé une plus grande place à la musique dans la nouvelle politique culturelle. Le cinéaste Jean-Claude Labrecque s'est employé à remettre à l'honneur la vie et l'œuvre du pianiste André Mathieu et son film de-

vrait sortir ces prochains mois. Un autre événement remarquable: la télédiffusion en première mondiale d'une œuvre du compositeur Gilles Tremblay, *AVEC, wampum symphonique*, entendue par des millions d'auditeurs par le biais de l'Union européenne de radiodiffusion (UER).

Le 100^e anniversaire de naissance du compositeur français Darius Milhaud fut l'objet d'un traitement particulier. En présence de sa veuve, Madeline Milhaud venue à Montréal spécialement pour cette occasion d'hommage à ce musicien décédé en 1974 à 82 ans.

Beethoven a suscité un nouvel engouement, l'OSM mettant à l'affiche ses œuvres de jeunesse l'été dernier et l'interprétation de ses neuf symphonies dans la programmation de

sa présente saison, suivant en cela le Festival de Lanaudière qui présentait l'été dernier le marathon de ces mêmes œuvres en un seul week-end, des concerts captés par Radio-Canada qui en fera des matinées dominicales au début de 1993.

On se souviendra de cette initiative du jumelage des orchestres symphoniques de Montréal et de Québec qui ont interprété la *Cinquième symphonie* de Beethoven au Stade olympique dans le cadre des fêtes du 125^e anniversaire du Canada. Un endroit pas tout à fait indiqué au plan de l'acoustique mais certainement une manifestation grand public de nature à démocratiser la musique classique.

L'OSM a de nouveau fait des tournées triomphales en Europe et

au Japon et continue sa tradition de se produire au Carnegie Hall de New York, alors que l'Orchestre de Montréal a fait une première tournée en Europe et fut invité aussi à donner des concerts au Mexique; l'Orchestre Métropolitain a poursuivi sa conquête d'un nouveau public en intensifiant sa présence dans les différentes municipalités de la CUM. L'Orchestre symphonique de Québec a le vent dans les voiles avec son nouveau directeur, Pascal Verrot et un public d'abonnés rassurant pour son avenir.

A noter dans ces éphémérides: le Festival d'été de Québec qui a présenté en primeur l'*Oratorio Liverpool* de l'ancien Beatle Paul McCartney; le film *Tous les matins du monde* inspiré du roman du même nom de Pascal Quignard qui a redonné ses lettres de noblesse à la viole de gambe et fait connaître la musique de Marin Marais et Monsieur de Sainte-Colombe.

Le pianiste Richard Raymond fut le lauréat du 23^e Concours international de musique de Montréal, la Société de musique contemporaine du Québec (SMCQ) s'est mérité le Grand prix du Conseil des arts de la CUM et Léopold Simoneau a été le premier lauréat des Prix du gouverneur général pour les arts de la scène.

Quelques heureuses initiatives ont jalonné l'année 1992: des concerts dans le métro par l'Orchestre Métropolitain qui ont ravi le public, la tenue de la première Quinzaine du violoncelle, la relance du Festival de piano, les journées portes ouvertes du conservatoire, des facultés de musique des universités de Montréal et de McGill, l'interprétation de l'intégrale des œuvres pour clavier de Couperin que poursuit l'organiste-claveciniste Yves-G. Préfontaine.

Et en avril 1992, le monde de la musique apprenait avec tristesse la mort d'Olivier Messiaen considéré comme le maître incontesté de plusieurs générations de créateurs. Mais ses œuvres figurent de plus en plus au répertoire de nos sociétés musicales.

Ce bilan n'est qu'un survol bien incomplet d'une année faste et fébrile en musique classique, un genre alimenté par de nombreux organismes musicaux qui se préparent à entreprendre un nouveau volet de leur saison en 1993. Nous suivrons avec attention leurs travaux.

La musique contemporaine à l'honneur

Une année faste pour les compositeurs québécois

Carol Bergeron

RIEN N'EST MOINS ÉVIDENT que de faire le bilan des parutions discographiques de toute une année, lorsque bouillonne l'activité musicale; on a beau restreindre le champ d'investigation à ce qui nous entoure immédiatement, le choix demeure difficile et ce, jusque dans la musique contemporaine, un secteur hier encore peu fréquenté par le disque.

Ainsi, en 1992, la moisson fut-elle particulièrement généreuse, et placer en tête de liste l'importante anthologie de Serge Garant (Doberman-Yppan DO-133, coffret de quatre DC) ne ferait qu'amorcer une succession de réussites qui, à un titre ou à un autre, méritent une oreille attentivement curieuse. Né à Grand-Mère en 1955, Denis Boudreau vit à Cologne (Allemagne) depuis 12 ans, ce qui explique qu'il soit encore peu connu dans son pays d'origine. Pourtant, il a composé des œuvres tout à fait remarquables dont certaines (*Jeux de société*, *Comme un silence entr'ouvert*, *À propos...* et *le baron perché*) ont déjà fait l'objet d'un premier DC sous étiquette SNE. Le second volume (SNE-567) qui vient à peine de paraître, propose trois autres pièces: un *poème symphonique*, *«Le cactus rieur et la demoiselle qui souffrait d'une soif insatiable»*, interprété par Simon Streatfeild et l'Orchestre Symphonique de Québec, un *quintette à vents*, *«A certain chinese cyclopeadia»*, joué par le Quintette Calamus, et un *concerto* pour piano et orchestre, *«Douze tiroirs de demi-vérités pour alléger votre descente»*, avec le pianiste Marc-André Hamelin et l'Orchestre du National Art Centre placé sous la direction de Gabriel Chmura.

Plutôt insolites, les titres de Boudreau renvoient cependant à un programme que le musicologue Harry Halbreich définit comme une «histoire figurative»; encore que la figuration ne soit pas aussi évidente que dans un *poème symphonique* de Richard Strauss, par exemple. Toutefois, en poussant plus loin le rapprochement, on remarque qu'à l'instar du grand symphoniste allemand, le jeune compositeur québécois possède aussi une maîtrise rare de l'écriture instrumentale: il sait, en effet, faire parler un orchestre

avec une aisance confondante. Ses interprètes, les Streatfeild, Chmura et Hamelin, l'ont bien compris, ils s'acquittent admirablement bien de leur tâche.

Pour s'offrir une bouffée d'exotisme, il suffit de faire tourner *Bali à Montréal*, un très beau disque UMMUS (UMM-104) publié dans la collection «actuelles». Les interprètes sont l'Atelier de Gamelan de l'Université de Montréal, le Nouvel Ensemble Moderne et les pianistes Lorraine et Jean-Eudes Vaillancourt. Deux des sept pièces ont été écrites pour le gamelan (ensemble fermé de gongs suspendus, carillons de gongs, métalphones, tambours, cymbales et flûtes) par des musiciens indonésiens; les autres, Colin McPhee, Claude Vivier, José Evangelista et Robert Valin, ont été inspirés par la musique balinaise et, à l'exception du quatrième, ont même séjourné à Bali. Colin McPhee (compositeur américain né à Montréal) fait usage de deux pianos pour transcrire trois pièces authentiquement balinaises; ces transcriptions portent la date de 1940 et laissent penser que la musique «répétitive» des Steve Reich et compagnie leur doit sans doute quelque chose. *Pilau dewata* que Vivier laissa à la fantaisie de ceux qui voudraient bien l'orchestre, est présentée dans la belle transcription de John Rea. Si la partition d'Evangelista fait appel à des instruments occidentaux, celle de Valin conjugue le gamelan aux sons d'une trame électroacoustique sur bande; l'exercice ne manque pas d'intérêt.

Déjà reconnu à travers le monde par sa collection de musiques électroacoustiques (acousmatiques, mixtes et interactives) diffusée sous l'étiquette «empreintes DIGITALes», l'éditeur montréalais Diffusion i Média lançait, cette année, les deux premiers titres de «SONART», une autre marque consacrée à des musiques conçues en studio. Le premier laser réunit des œuvres radiophoniques de Michel-Georges Brégent et de Walter Boudreau et Raoul Duguay. Pour voix, divers ensembles, sons électroacoustiques et sons environnementaux, *Atlantide* de Brégent remporta une «première mention» au prix Italia de 1985; destinée à deux trompettes, deux cors, deux trombones, un tuba, une voix solo échantillonnée, un chœur mixte échantillonné, orgue

et cinq percussions, la pièce *Golgotha* (musique de Boudreau, texte de Duguay) remporta le prix Paul-Gilson en 1991.

Généreuse sans limite, l'inspiration de Brégent peut être qualifiée de profuse, pour peu que la profusion de sons de toutes sortes soit soumise à une pensée musicale rigoureuse... ce qui, avouons-le, n'est pas d'une évidence criarde. Au disque, l'écriture de Boudreau semble plus rigoureuse, mieux construite dans le jeu des plans sonores. Dommage toutefois, que le grave prétexte de la Passion du Christ ait inspiré à Duguay un texte d'une indigence affligeante — ONART IMSO 9201-CD.

Mettre du théâtre musical sur disque n'est pas plus réducteur que de faire la même chose d'un opéra. Mais, dans le cas de *Ne blâmez jamais les bédouins*, l'entreprise pouvait paraître d'autant plus risquée que l'œuvre reposait sur la performance théâtrale exceptionnelle de son unique interprète, Pauline Vaillancourt. Au contraire, rendu invisible, le spectacle ne s'en porte que mieux, puisque le texte, la musique et l'interprétation atteignent un équilibre plus aisément reconnaissable; on constate alors que l'interprète tire son exploit (29 personnages) d'un livret délirant de René-Daniel Dubois et d'une musique monodique (sorte de grégorien réinventé) d'Alain Thibault qui s'accorde à merveille — SONART IMSO-9202-CD accompagné du livret.

La présence d'un compositeur québécois au sein d'un programme varié peut aussi attirer notre attention. Quand, par exemple, l'étonnant altiste Rivka Golani interprète brillamment *Golasse de Jean Papineau-Couture*, une page où le lyrisme et la virtuosité font bon ménage — Centredisques CMC-CD-4492. Lorsque le magnifique *Concerto pour deux pianos* (1964) de Roger Matton renaît sous les doigts du duo Anagnoson et Kinton, le Kit-chener-Waterloo Symphony étant placé sous la direction de Raffi Armenian — CBC Records SMCD-5120. Enfin, lorsque le même chef entraîne habilement ses jeunes musiciens de l'Orchestre du Conservatoire de musique du Québec dans l'espace sonore richement habité de *L'Étoile noire* (allusion au peintre Borduas) que François Morel composa en 1962 — BELL-CD-1992.

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT

LES CONCERTS GALA

Daniele Gatti, chef

Maria Tipo, piano

Mardi 5 et mercredi 6 janvier, 20h00

Concert Schumann:

Manfred, ouverture, opus 115

Concerto pour piano en la mineur, opus 54

Symphonie no 3, en mi bémol majeur, opus 97, «Rhénane»

BILLETS: 9,25\$ 19,25\$ 27,00\$ 37,50\$

GRATUIT

l'ait présente

LES CAUSERIES OSM

Mardi 12 et mercredi 13 janvier à 18h45

Hall central de la Place des Arts

En collaboration avec:

Georges Nicholson
animateur à Radio-Canada

Jean-Jacques Nattiez
spécialiste de Wagner

INVITÉS CETTE SEMAINE:

LES GRANDS CONCERTS

Jeffrey Tate, chef

Elizabeth Connell, soprano

Mardi 12 et mercredi 13 janvier, 20h00

MOZART: Symphonie no 25, K. 183

BERG: Trois pièces pour orchestre, opus 6

WAGNER: Götterdämmerung, extraits

BILLETS: 9,25\$ 19,25\$ 27,00\$ 37,50\$

LES CONCERTS AIR CANADA

Jeffrey Tate, chef

Mardi 19 et mercredi 20 janvier, 20h00

ELGAR: Ouverture «Cockaigne»

HANDEL-HARTY: Water Music

HOLST: Suite «St. Paul»

HAYDN: Symphonie no 104 «Londres»

Co-commanditaire: Succession J.A. DeSève

BILLETS: 9,25\$ 19,25\$ 26,00\$ 35,50\$

SALLE WILFRID-PELLETIER

EN VENTE À L'OSM: 842-9951 ET AUX GUICHETS DE LA PLACE DES ARTS: 842-2112 (taxes et redevance Place des Arts en sus)

Bilan culturel 1992

Des idoles au Forum, une émeute au Stade, le 350e et Beau Dommage...

Sylvain Cormier

SI JE L'OUBLIE quelquefois, répétez-le moi: je fais un métier formidable. Soir après soir, j'assiste à des spectacles incroyablement variés, la

plupart mémorables. Pourtant, quand je repense à l'époque où je m'en payais moins d'une dizaine par an, j'ai le sentiment d'avoir perdu en cours de route une part essentielle de mon plaisir de spectateur. Le plaisir de l'anticipation. Aupa-

vant, je m'excitais le poil des jambes à partir du moment où les billets étaient mis en vente. Pendant des semaines, je jouissais à l'avance du spectacle à venir. Dans les cas extrêmes, j'achetais les journaux de villes étrangères pour y lire des

comptes-rendus des spectacles précédents. Sur place, j'étais fin prêt. Je savais toutes les paroles par cœur. J'étais à la hauteur de mon fanatisme. J'en avais pour mon argent. Aujourd'hui, je suis content

quand j'ai eu quinze minutes, dans l'auto, en cherchant une place pour me garer autour du Spectrum (facile), du Club Soda (de plus en plus ardu) ou du Forum (oubliez ça), pour penser au spectacle de la soirée. Des fois, j'y arrive, quand le show s'annonce exceptionnel. 1992, en cela, fut une riche année, ne serait-ce que parce qu'elle m'a ramené U2 en ville deux fois, d'abord au Forum en mars, puis au Stade Olympique en août. Au Forum, j'étais dans la huitième rangée au parterre, en transe. Et l'amie que j'accompagnais a touché le pantalon de cuir de Bono. Je n'en suis toujours pas revenu. Elle non plus. Sans contredit mon show de l'année à Montréal.

Au chapitre de l'anticipation, les fans de Roch Voisine et de Patrick Bruel en connaissent un sacré bout. Vous auriez dû les entendre avant les spectacles, deux au Forum en mai pour Voisine, quatre au St-Denis en avril et un autre au Forum en novembre pour Bruel: rien qu'à songer que leurs idoles respectives étaient quelque part dans le building, c'était déjà trop. Et tout ça pour quoi? Sur Voisine, l'amour des fans glissait comme sur une patinoire, sans qu'un cheveu n'en soit déplacé. Bruel, lui, disponible, en sueur, assez généreux pour partager sa scène avec Marjo le temps d'un réjouissant *Proud Mary* à la Ike & Tina Turner, recevait tout dans l'estomac: ça se voyait dans son regard. Un bel exemple de réciprocité.

quée par la brève mais vibrante réunion de Beau Dommage) présentaient des programmations si diversifiées que chacun y a trouvé son compte. De fait, pendant ma semaine de jazz, j'ai surtout reçu des coups de guitare rock'n'blues au plexus: Sonny Landreth, Sue Foley, l'extraordinaire trio Réjean Bouchard-Rick Haworth-Jeff Smallwood. Certains instrumentistes avaient le bonheur contagieux: Frank Morgan et ses amis pianistes, Barbara Dennerlein et sa B-3. Aux Francos, vous vous en doutez, j'ai fondu en larmes pour Beau Dommage. Mais j'ai aussi bougé quand MC Solaar, le rappeur le plus détendu de la planète, m'a dit *Bouge de là* au Spectrum, j'ai été électrisé (quoi d'autre?) par un Bécand survolté, et je me suis refait une santé mentale au Grand Café avec les joyeux drilles d'Au p'tit bonheur. Ma consœur Pascale Pontoreau, elle, a craqué pour Jacques Higelin au St-Denis, et pris son pied avec La Bottine Souriante au Spectrum.

Dans la foulée de Richard Desjardins, 1992 aura vu de très grands spectacles occuper de très petites salles avec très peu de moyens: Louise Forestier au Café de la Place, Dan Bigras (avec Luce Dufault) à La Licorne, Plume Latraverse à la Butte St-Jacques. Des voix, une guitare, un piano qui suffisaient au talent, aux mélodies et aux textes: on n'avait pas vu depuis l'ère des chansonniers. D'autres se sont payés en des lieux chaleureux de

LE PHANTOM EST DE RETOUR ET LE SPECTACLE EST MEILLEUR QUE JAMAIS!



"LE PHANTOM N'EST PAS SEULEMENT DE RETOUR, MAIS IL EST ENCORE MEILLEUR!"

UN AMALGAME IMPRESSIONNANT DE MUSIQUE ET D'IMAGES... ET UNE DISTRIBUTION EXTRAORDINAIRE!"

-Pat Donnelly, *The Montreal Gazette*

"À VOIR POUR LES GRANDS FRISONS! UNE PRESTIGIEUSE PRODUCTION OÙ SE MARIENT LA PERFECTION DE LA TECHNIQUE ET LA MAGIE DES VOIX ET DE LA MUSIQUE."

-Charlotte Lemieux, *CHOI, Québec*

"SPECTACLE GÉNIAL ET ENVOÛTANT!"

-Dominique Gagnon, *CJMF Québec*

"MIS EN SCÈNE REMARQUABLE!"

-Ann Smith, *Press Republican/Plattsburgh, New York*

"UNE PRODUCTION ÉBLOUISSANTE!"

-Johanne Dubé, *CFEL, ville de Québec*

"DES AIRS ENVOÛTANTS, DES COSTUMES MERVEILLEUX, DES DÉCORS SOMPTUEUX, DES TRUCAGES ÉBLOUISSANTS!"

-André Dallaire, *NTR Radio*

"ÉPOUSTOUFLANT! DES EFFETS SPÉCIAUX QUI VOUS CLOUENT À VOTRE SIÈGE!"

-Daniel Daignault *CKAC/Le Lundi*

"PRODUCTION MAGISTRALE! INIMAGINABLE! À VOIR ABSOLUMENT!"

-Johanne Boivin, *CITF, Québec*

The PHANTOM of the OPERA

de ANDREW LLOYD WEBBER
mis en scène par HAROLD PRINCE

REPRISE POUR UN TEMPS LIMITÉ! MAINTENANT JUSQU'AU 4 MARS 1993

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts, Montréal
RÉSERVEZ UNE SOIRÉE AVEC LE PHANTOM
(514) 790-2222

Billets également en vente au guichet de la Place des Arts et aux guichets TicketMaster (situés dans certains magasins de La Baie

Groupes (20 personnes minimum) téléphonez : (514) 874-9153 au Québec (416) 925-7466 en dehors du Québec

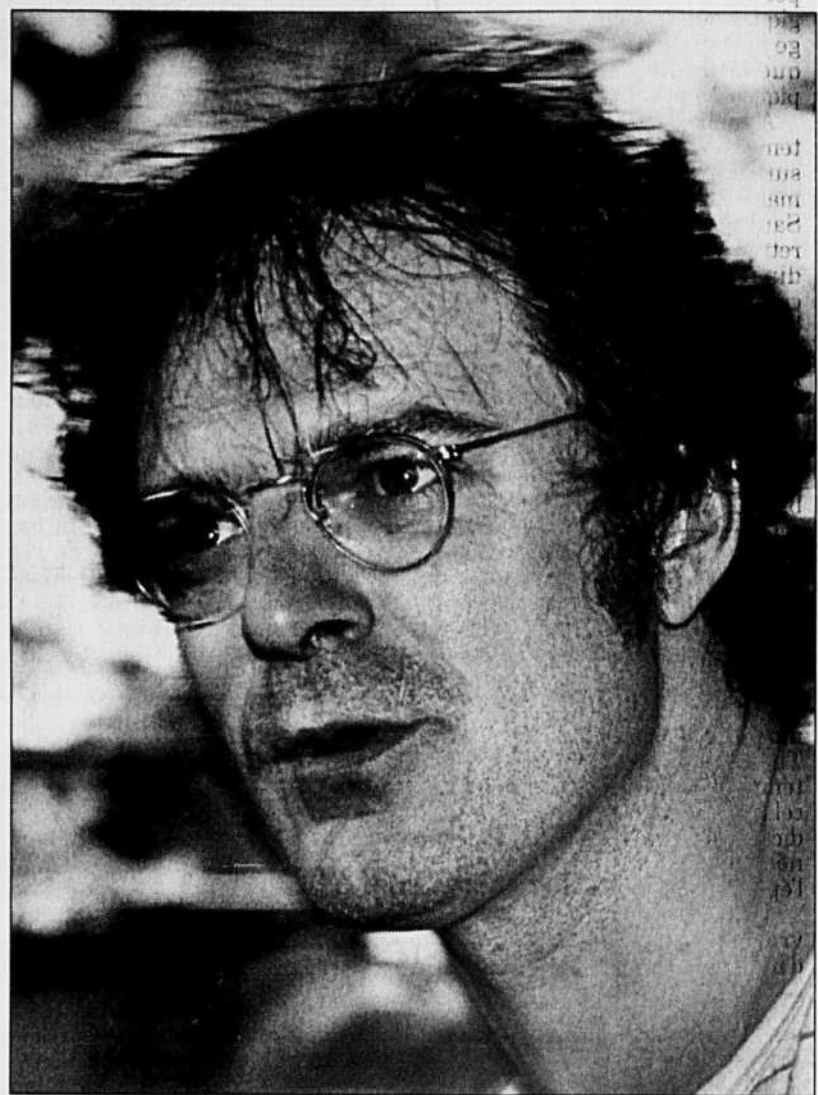
Réservez une place de choix grâce à Avant-première de American Express. Composez le (514) 790-0300

Version originale! En anglais avec des surtitres en français.

Cartes Canadiennes
PEPSI La Presse

PÉDAGOGUES ET DIRECTEURS (TRICES) D'ÉCOLES

Ne tardez pas! Réservez dès aujourd'hui des places pour vos étudiants dans le Programme éducatif du Phantom. Pour obtenir plus de détails et vous renseigner au sujet du transport gratuit par autobus, téléphonez au: (514) 874-9153.



Cassonade, ou Steve Faulkner: le show québécois de l'année.

Les fans de Metallica et de Guns N'Roses avaient également anticipé leur soirée d'août au Stade: six heures de métal en fusion, leur avait-on promis, un show d'enfer. Hélas, le chanteur de Metallica, trop littéral, s'est brûlé alors qu'il devait seulement réchauffer le gros bol à soupe olympique. Et quand le teigneux Axl Rose, le feu au derrière, a mis les bouts après 40 minutes, il n'en fallait pas plus pour mettre le feu aux poudres. Qui ont flambé jusqu'aux petites heures. Moi, je me suis esquivé aux premières flammèches, mais j'ai eu chaud.

Heureusement, Montréal a attiré en 1992 bon nombre de spectacles de qualité supérieure, pour lesquels toute anticipation était superflue. Que l'on ait été voir Lou Reed ou k.d.Lang au St-Denis, Lyle Lovett ou David Byrne au Spectrum, la musicalité, la sensibilité et l'intelligence étaient des acquis: on y allait pour savoir où en est leur travail. On l'a su: il est en nette progression. Personne n'anticipait avec plaisir l'été du 350e anniversaire de Montréal: à vrai dire, on l'appréhendait un peu. La récession qui perdurait, trop de spectacles en même temps, ajoutés aux innombrables festivals, dont les FrancoFolies ramenées de décembre à octobre, ça inquiétait. Tout compte fait, l'industrie du spectacle s'en est tirée honorablement. La Place du 350e, bien conçue et bien programmée, a donné lieu à des programmes-doubles souvent inespérés (Bourbon Gauthier-Stephen Faulkner) et des surprises majeures offertes en toute gratuité (Blue Rodeo, Ginette Reno). Avec un bonheur moindre, on a mis le Parc des îles à contribution pour des shows thématiques en juillet-août qui ont coûté un bras à des contributeurs au dos large, des spectacles-concepts fourre-tout qui noyaient souvent l'excellence (les Neville Brothers, Joe Cocker, Marjo, Richard Séguin) dans un marécage de médiocrité (Murray Head, Peabo Bryson, Alma De Noce).

Valeurs sûres du 350e, le Festival de jazz (en version allongée) et les FrancoFolies (augmentées d'une «Fête à Montréal» au Forum mar-joyeuses sauteries avec l'orchestre au grand complet: Michel Faubert et la Locomotive d'André Duchesne au Lion d'Or, Stephen Faulkner au même endroit (le meilleur show québécois de 1992, à mon sens), Gildor Roy à la Polonoise, Corbach aux Beaux Esprits. Réquisitionnés par les fêtes du 350e, les grosses pointures actuelles ont laissé vacante la rentrée automnale. La vieille garde, pas bête et toujours prête, en a profité. En plus de Forestier, Jean-Pierre Ferland au TNM, Yvon Deschamps au St-Denis, Jean-Guy Moreau au Spectrum (une remarquable rétrospective de la chanson, écrite et conçue en collaboration avec Jacques Beaudry) et Sol au St-Denis se sont tous rappelés à notre bon souvenir par des spectacles brillants, maîtrisés, menés avec aisance. Deschamps accueillant les spectateurs dans le hall d'entrée du St-Denis, c'était simple comme le génie. Des premières successives et des multiples passages-éclairés d'artistes étrangers à Montréal en 1992, il ne me reste souvent qu'une image, un solo, une chanson. Du puissant show de Richard Séguin, vu quatre ou cinq fois, je retiens sa magnifique reprise de *Le monde et les temps changent*, l'adaptation par Pierre Delanoë (pour Hugues Aufray) du classique de Bob Dylan, *The Times They Are A-Changin'*. Des Cowboy Junkies au Théâtre Olympia, la sensation de bien-être que procure la voix de Margo Timmins. De Pierre Flynn au Club Soda, son époustouflant medley de James Brown. De Michel Rivard au St-Denis, les guitares exposées sur scène comme dans une vitrine de la rue St-Antoine. Du groupe folk-rock féminin Lava Hay au Café-Campus, les pieds nus de Suzanne Little qui m'ont rendu gaga. De Santana au Forum, la pertinence intemporelle d'un son de guitare. De *La légende de Jimmy* à la PdA, les immenses projections de Guy Pellaert et la voix de Nanette Workman. De Ronnie Wood à La Brique, la redécouverte du rock'n'roll. Et des Co-Locs, l'avant-veille de Noël au Café-Campus, l'impression que 1993 sera une année folle à lier.

Une enfance à l'eau bénite et aux rigodons...

Paule des Rivières

ONCLES MOUSTACHUS collant de trop près les belles petites nièces, ronde de poignées de mains et de souhaits, bénédiction paternelle, embrassades de grand-mère qui reçoit ce beau monde dans le portique: il y a de tout cela dans *Au matin de notre histoire*. Thérèse Sauvageau nous y rappelle les jours de l'an et autres fêtes d'hier dans un album qu'elle livre pour la mémoire, illustré par elle avec un art naïf. En ce monde rapide qui est le nôtre, où les vestiges du passé disparaissent à une vitesse folle, il faut les recueillir avant leur désintégration complète, nous dit-elle. Causer de traditions en ce premier jour de l'année? Pourquoi pas? L'occasion est trop belle.

Les souvenirs de Thérèse Sauvageau englobent toutes les grandes fêtes mais aussi les personnages truculents ou tragiques qui peuplaient son village au tournant du siècle ainsi que les coutumes les plus typiques d'alors.

À l'aube de ses 60 ans, peu de temps après avoir fermé la page sur 36 ans d'enseignement primaire à l'école du rang, Thérèse Sauvageau entreprend donc de retrouver la mémoire des Grondines, son village natal, bien campé entre les villes de Québec et Trois-Rivières.

Ethnologue à sa manière, elle part à la recherche des vieux du comté et les écoute raconter leurs souvenirs. Sans enregistreuse, sans même un calepin de notes. «Les calepins, ça brime. Alors j'écoutais. Mais en rentrant chez nous, je notais».

Elle a tellement écouté et tellement noté, Thérèse Sauvageau, qu'elle en a tiré *Au matin de notre histoire* divisé en 50 courts chapitres sur la vie des ancêtres et les traditions. Dans un style à la fois suranné et humoristique, naïf et descriptif, Thérèse Sauvageau rappelle le temps de la passée de l'évêque et celui de la quête de l'Enfant-Jésus, la bénédiction des graines et la grande roue actionnée par un chien, la visite du quèteux et l'éperriment.

Il y a beaucoup d'eau bénite dans l'ouvrage de Mme Sauvageau mais la teinte d'ironie qu'elle met dans ses histoires enlè-

ve toute mélancolie envers le bon vieux temps. Et puis que voulez-vous? C'était cela la vie d'alors, le curé qui interdisait que l'on danse aux noces, parce que ça pouvait donner de mauvaises idées, la crêpe sur le parvis de l'Eglise à la sortie de la grande messe et les crucifix qui décoraient les murs du sa-

lon. Le Québec d'hier qui nous a faits ce que nous sommes.

Mme Sauvageau, qui a aujourd'hui 76 ans, ne porte aucun jugement sur notre époque. «Les choses changent. Il faut évoluer; aujourd'hui il y a des divorces, avant, il y avait des martyres», dit-elle en entre-

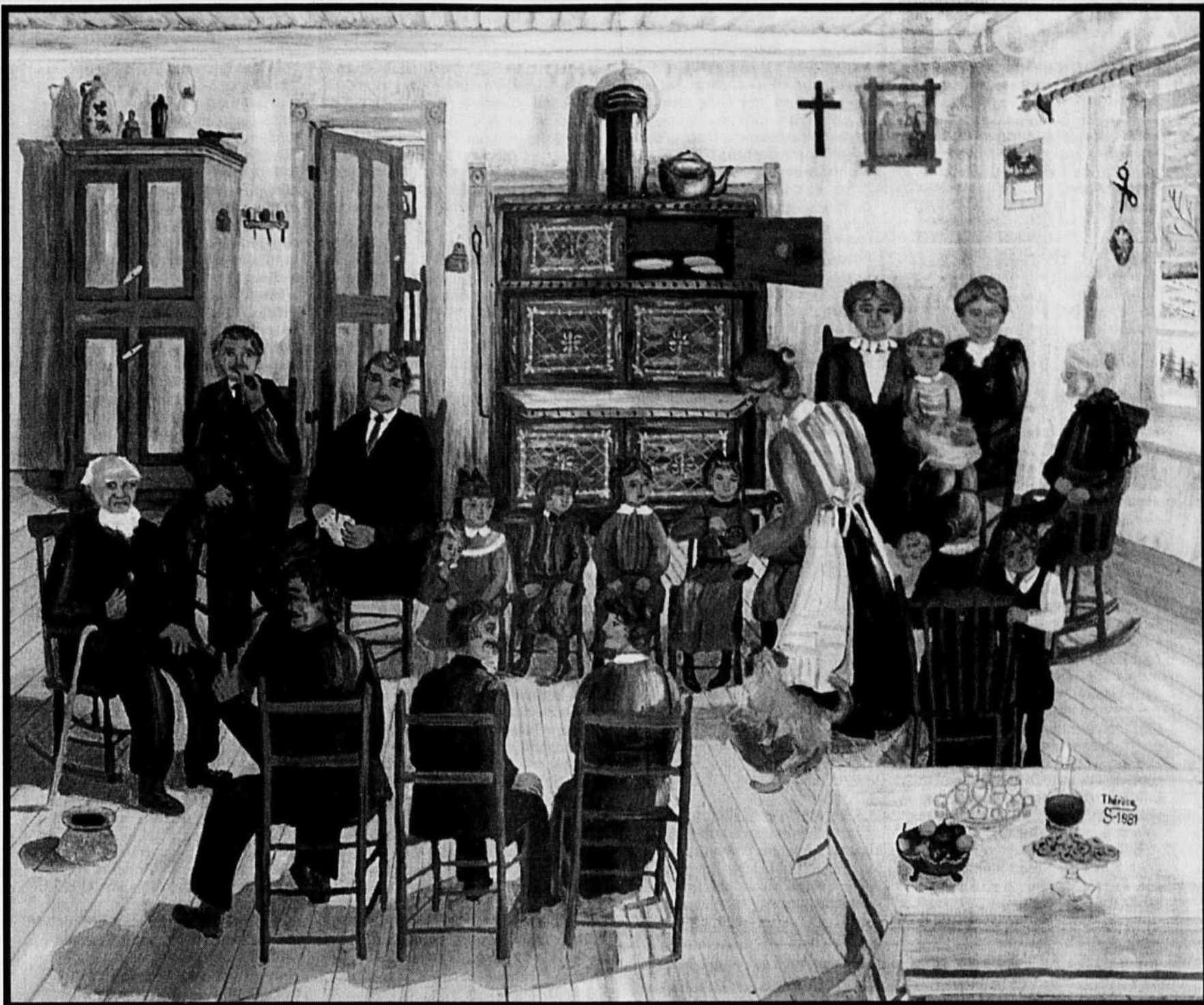
vue. «J'ai simplement voulu rendre hommage à nos ancêtres, à leur passé de labeur, de vaillance et de courage». Ainsi brosse-t-elle les portraits de Délima et de Bernadette qui trimaient dur pour les frères et sœurs et le paternel pas très reconnaissant.

«Elles n'étaient pas malheureuses. C'était

doit-on les qualifier?

Au matin de notre histoire
Souvenirs de nos ancêtres,

Thérèse Sauvageau,
ed. Anne Sigier 1992, 222 p.



La fête du jour de l'An chez grand-père, illustration de Thérèse Sauvageau. Les victuailles répandaient un arôme appétissant. Il y en avait pour tout le monde. Les femmes travaillaient et les hommes papotaient.

Le voyage initiatique de Corto Maltese

BANDES DESSINEES

Mû

Hugo Pratt
Édition Castelman

Pierre Lefebvre

MINE DE RIEN, au fil des ans, Hugo Pratt est devenu une légende. Cet Italien d'ascendances franco-anglaise, judéo-espagnole et turque, ayant brouillé à travers toute la terre, exercé tout les métiers, dont celui de mercenaire, est bien loin de l'image traditionnelle que l'on se fait d'un auteur de bande dessinée. Plus près d'un Jack London ou même d'un Rimbaud post-littéraire que d'un Franquin ou d'un Goscinny, son œuvre est constituée non pas de voyages mais bien de réseaux et de méandres. L'ensemble de ses récits ont tous pour cadre les débuts de ce siècle et bien peu de bandes dessinées nous laissent entrevoir, avec autant de vigueur, le choc de l'ancien et du nouveau, du politique et du mythique, de la magie et de la science.

Bien que l'ensemble de son travail s'impose depuis longtemps, c'est en 1967, avec *La ballade de la mer salée* où apparaît pour une première fois le personnage du marin flegmatique Corto Maltese, que Pratt

prend véritablement son envol.

Depuis le début des années 80, les aventures de Corto Maltese sont entrées, avec *Fables de Venise*, dans un nouveau cycle, où la chronique aventureuse est peu à peu abandonnée au profit du récit initiatique. Bien que l'ésotérisme et l'occultisme aient toujours joué un rôle primordial chez Pratt, ils demeuraient subordonnés à une saga dans la plus pure tradition d'un Stevenson ou d'un Kipling.

Ainsi chez Corto, les cartes et les grimoires ont-ils progressivement pris le pas sur les grands espaces et les armes à feu. L'avant dernier album de la série, *Les hévétiques*, avait pour cadre un congrès d'alchimistes où le héros parcourait diverses traditions ésotériques occidentales, rencontra, entre autres, le chevalier Klingsor, le diable et le saint Grail.

Mû, le tout dernier album, poursuit cette veine. Nous y retrouvons la «famille Maltese» constituée au cours des précédents albums (Raspoutine, Steiner, Tristan Bantam, Bouche Dorée, Lévi Columbia et Soledad) à la recherche du fameux continent disparu. Cette quête est pourtant rapidement interrompue par l'enlèvement de Soledad. De celle du continent disparu, la recherche obliquera vers celle de l'amie disparue. De Charybde en Scylla, Corto est entraîné dans un labyrinthe magique où il retrouvera, finalement tout ce qu'il cherchait.

Le passage d'une période à une autre à l'intérieur d'une série est un exercice périlleux. Voilà pourquoi

sans doute la plupart des auteurs de BD s'en tiennent-ils scrupuleusement à la formule qu'ils ont élaborée au fil des ans. Hergé lui-même au cours d'un tel processus a fait du meilleur (*Tintin à Tibet*, *Les bijoux de la Castafiore*) mais également du pire (*Vol 714 pour Sydney*, *Tintin et les Picaros*).

Mû de Hugo Pratt se situe malheureusement, à mon avis, du côté du pire. Tout comme dans *Les hévétiques*, la majeure partie du récit est consacrée à une série d'affrontements initiatiques entre son personnage et un monde magique qu'il a pénétré. Mais tout se passe comme si, sous prétexte de mettre en scène un univers imaginaire, Pratt se permettait de faire fi de toutes structures. Corto traverse ce labyrinthe à la va comme je te pousse et les diverses rencontres qu'il y fait sont beaucoup plus des occasions pour lui de s'adonner au *name dropping* ésotérique que de nous dire quelque chose.

Si le scepticisme de Corto face à la magie qu'il côtoie a toujours été l'un des ingrédients majeurs de la série, Pratt a ici doublé la dose et détruit le charme et la subtilité auxquels nous avait habitués la série.

Depuis les tout débuts, la représentation du monde chez Pratt fraye avec la magie et les fables. L'œuvre apparaît cette fois non seulement décharnée, ce qui déjà est triste, mais également prétentieuse, ce qui est plus difficilement pardonnable.

Mû est disponible en deux éditions: l'une en couleurs et l'autre en

noir et blanc. Mais contrairement à l'ensemble des *Aventures de Corto Maltese* (mis à part *Les Hévétiques* qui ne connut pas de version noir et blanc) Mû n'est pas un album qu'on a coloré par la suite. Pratt est avant tout un dessinateur noir et blanc. C'est la raison pour laquelle, avant celle-ci, toutes les versions couleurs de ses albums étaient par comparaison avec le foisonnement du noir et blanc, d'une pauvreté navrante. Emule de Milton Caniff (*Terry and the Pirates*) Pratt a su faire de son dessin une affaire de contrastes, de jeux de forces et d'équilibre. Le blanc n'y est jamais du vide mais un plein au même titre que le noir. Les

mises en couleurs, malgré le soin qui leur fut apporté, brisent cette tension entre le noir et le blanc à l'origine de l'âme de l'œuvre de Pratt.

Si le passage de l'un à l'autre se fait ici sans heurt, je comprends par contre plus difficilement, outre un impératif commercial, le besoin de nous présenter deux versions de Mû. Lors des albums précédents cela pouvait se justifier dans la mesure où la couleur était une réédition de luxe avec couverture cartonnée, papier glacé et l'ajout d'un dossier didactique sur le thème du récit. La version noir et blanc, quoique plus économique, demeurait la version originale, non entachée. Ici,

elle devient l'édition du pauvre où le blanc est un vide en attente d'être rempli. Toute l'atmosphère de l'œuvre, déjà pauvre, s'en ressent.

Je tiens à mentionner en terminant l'extraordinaire richesse du dossier didactique — dont la version en noir et blanc est privée. Les reproductions consacrées au codex troianien et au codex borgia (qui comptent parmi les plus beaux, et plus précieux témoignages sur la civilisation Maya) pourraient justifier à elles seules l'acquisition de Mû. Mais si cette édition demeure incontestablement un bel objet, un merveilleux *coffee table book*, Mû en elle-même se révèle une bande dessinée bien décevante.



Corto Maltese flirte avec le mythe, la culture et le mystère.

LE QUÉBEC EN JEU Comprendre les grands défis

« Un tableau complet du Québec contemporain »

49 experts expliquent les changements SOCIAUX, CULTURELS, ÉCONOMIQUES ET POLITIQUES du Québec depuis 1960

37 \$
811 pages

Pauvreté

Les Presses de l'Université de Montréal

Sous la direction de GÉRARD DAIGLE
avec la collaboration de GUY ROCHER

Éducation

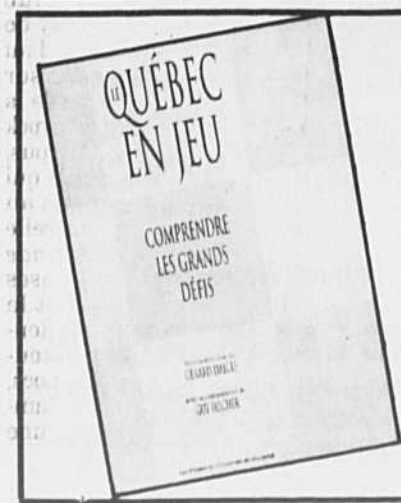
Chômage

Langues

Santé

Nationalisme

Maintenant en
librairie ou au
(514) 449-7886



le plaisir des Livres

Une totale désespérance



Gilles Archambault
Livres jaunis

QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS

Jean Rhys
Paris, Denoël, 1979

CE N'EST PAS D'HIER que je tente de répandre le culte de Jean Rhys. Les livres de cette romancière, dont le nom véritable était Ella Gwendoline Rees Williams, baignent dans une tristesse fondamentale. Peu d'oeuvres apparaissent comme moins superflues que celle-là.

Jean Rhys était une femme traquée. Née à la Dominique en 1890, elle mourut à Londres en 1979. Elle préféra Paris aux bords de la Tamise. Arrivée dans la capitale anglaise à 16 ans, elle ressentit son exil de façon brutale. Elle quittait un pays de lumière et de chaleur pour une contrée étrangère et froide. D'où un sentiment d'exclusion qui devait marquer sa vie et ses livres.

Quai des Grands-Augustins est la traduction d'un roman de 1930 intitulé *After Leaving Mr Mackenzie*. Comme toujours chez Jean Rhys, il s'agit d'un roman à forte teneur autobiographique. L'héroïne, Julia Martin, vient d'avoir 36 ans. Abandonnée par son amant, elle habite un petit hôtel de la Rive gauche, à Paris.

Elle souffre de cette solitude que rien ni personne ne peut meubler. Ses ennuis d'argent ne sont que le symbole d'un trouble plus profond. Des hommes s'essaient parfois à l'aider, mais ni leurs paroles ni leurs gestes ne lui paraissent convaincants.

Pour échapper à sa détresse, elle regagne Londres. Sa famille l'accueille fraîchement. Elle ne s'en étonne pas. Tout est dans l'ordre des choses. Sa mère mourra. Depuis longtemps, elle s'était sentie rejetée par elle. Elle retourne à Paris où

rien pour elle n'a changé. Elle est pauvre, elle a froid, la vie ne l'atteint que pour la blesser.

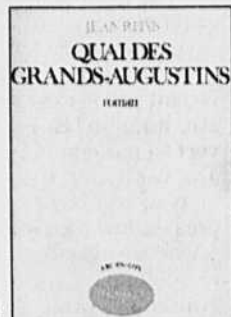
Ce roman est le deuxième qu'ait écrit Jean Rhys. Comme dans les pièces de Tchekhov, il ne se passe à peu près rien dans la vie de Julia. Elle se réfugie dans la solitude de sa chambre comme elle converse avec un homme dans un café. C'est le même désarroi. On la croit folle ou du moins dérangée. Elle ne vit que dangereusement, frôlant les précipices.

Que Jean Rhys soit un grand écrivain, on ne peut en douter après lecture de ce roman où seul l'essentiel est suggéré. Les conversations sont à peine esquissées et n'abordent pas de sujets dits importants. Il n'empêche que l'on sent à chaque page un frémissement qui nous atteint jusqu'au cœur.

L'oncle de Julia a plus de 70 ans. Il assiste au service funéraire. «Il avait l'air terrifié. Oui, il y avait dans son regard un éclair de terreur. «Pauvre homme, se dit-elle». Julia lit un extrait de la *Folie Almayer* de Conrad: «L'esclave n'avait aucun espoir, ne connaissait aucun changement... Elle était sans désir, sans espoir, sans amour... Le bonheur pour elle, c'était de ne pas souffrir...»

Jean Rhys a beaucoup souffert. L'écriture l'a soutenue par intermittences. Elle a eu recours à l'alcool avec une plus grande régularité. De 1939 à 1966, elle ne publia pas. Elle faisait partie de ces écrivains qui n'écrivent que poussés par un impérieux besoin intérieur. Qui écrivent parce qu'il n'est plus possible de ne pas écrire. A David Plante, à la fin de sa vie, elle devait confier: «Vous êtes jeune. Vous avez la vie devant vous. N'écoutez pas ce que je vous dis. Ne m'écoutez pas, cela vous enlèverait tout courage».

Il faut pourtant écouter et lire Jean Rhys. Comme s'il était possible de lui apporter, à travers la mort, un peu de paix.



Poésie

LITURGIE

Robert Marteau Seyssel,
Champ Vallon, «Recueil», 1992.

Lucie Bourassa

DANS *LITURGIE*, les familiers de l'oeuvre de Robert Marteau reconnaîtront le patient artisan qui, tel Corot, aime à se rendre «sur le motif», pour croquer dans une langue aussi précise que vive tel ou tel visage de Paris ou du Poitou, telle ou telle figure du Mont-Royal ou du Saint-Laurent¹.

Les lecteurs d'ici se souviendront combien l'écriture de ce poète français, qui vécut plusieurs années au Québec et y revient souvent, transfigure, par sa vision et sa musique, la perception de leur environnement proche, sans pourtant le rendre méconnaissable; et ceux qui ont vu la France retrouveront, lisant *Liturgie*, semblable métamorphose et pareille adéquation. Écrit entre 1987 et 1989, ce nouveau recueil, fidèle au principe de travail sur le vif, marque ses textes d'une date et souvent d'un lieu de compo-

sition; mais il a ceci de particulier que cette fois le «journal» s'égrené sous la forme d'une série de sonnets.

Deux poèmes liminaires, exceptionnellement, omettent la datation et s'inspirent de tableaux plutôt que de paysages: ils se comparent à ces bémols ou à ces dièses qui apparaissent «à la clé» d'une partition, donnant la tonalité d'ensemble de l'oeuvre. Le premier, «La pie», par Claude Monet, emblématise la préhension des lumières, des couleurs et des bruissements du monde par une langue sensuelle dont les riches sonorités et la phrase mobile creusent le vers de mille variations. Le second se réfère au classicisme de «La vierge de douleur au pied de la croix», peinte par Philippe de Champaigne, et montre le caractère spirituel de la démarche, que matérialise l'ascétique alexandrin.

Après une période d'éclipse, les formes classiques, en particulier les vers comptés, suscitent aujourd'hui un regain d'intérêt en France. La NRF notamment, sous l'impulsion de Jean Grosjean et de Jacques Réda, publie depuis quelques années plusieurs poètes oeuvrant dans ce sens. Autant, chez certains, ce «retour» ressemble à un repli sécurisant, autant, chez d'autres, il constitue une véritable rénovation et réinterprétation de la tradition. Tel est le cas des sonnets de Marteau, dont

l'harmonie est constamment perturbée de diverses coupures, claudications et dissonances. C'est que les deux aspects représentés par les poèmes liminaires, sensualité et intimité, sont inséparables dans *Liturgie*. Si la facture, réglée, et le propos, lié à la recherche d'une origine, risquent d'entraîner les poèmes vers un absolu et une «obéissance» rébarbative au non-croyant, ils sont toujours travaillés par le présent de la sensualité, la proximité du vivant, le désordre des coupes qui font «voir/physiquement qu'il n'est de salut qu'en la perte».

Le lecteur sera étonné, peut-être agacé, par la quantité de noms d'arbres ou d'oiseaux qui fusent dans certains poèmes. Ils permettent en fait une première approche des choses; comme il est dit pour la tourterelle. «Nous qui nommons, nous ne savons pas / Son vrai nom, ni comment elle vint sur la terre, / Ni quelle main l'empluma pour son premier vol, / Ni pourquoi sa soeur la tortue a des écailles, / Écritures que nous voudrions déchiffrer...» L'essentiel des poèmes de Marteau réside, bien plus que dans la nomination, dans les multiples associations, matérielles, culturelles et langagières que suscitent l'être et son nom, car «Aucune / Comparaison ne rend compte de la tournure / Des choses ni de leur état», et qu'il faut, dirait-on, en épuiser tous les visages

de langue et de monde pour que commence enfin leur déchiffrement.

C'est ce que fait admirablement l'auteur dans une suite consacrée à la corneille, seule partie du livre écrite ici, à Saint-Laurent-du-Fleuve. «Phénix noir», «coqueau» de nuit ou «aide-couturière», cet oiseau évoque toute une série de visions et verbalises, qui jouent entre le haut verbe «cornélien» et les croassements «enroués» du corps: «Ce que nous croyons / Des cris prolonge un message inconnu de nous / Qui les nommons, qui la disons cornicula, / Petit corbeau, quand elle est oiseau couronné / Qui a de la corne et de la gorge et des cordes / Vocales, oiseau coronaire inscrit au coeur / De la Création, et journalier des quatre / Saisons qui vole, va, se consume, nettoie».

On ne cherchera pas, dans les trois cent soixante-six sonnets qui composent *Liturgie*, le ton confidentiel et émotif qui caractérisent souvent le journal. L'intimité ici n'est pas relation à soi mais proximité de ce qui survient. On a ainsi une sorte d'almanach des menus événements de chaque jour, qui reforment sans cesse le paysage, et dont l'écriture essaie de broder «un lavis divin tant on les ressent terrestres».

¹ Voir *Sur le motif*, Champ Vallon, 1986; *Mont-Royal*, Gallimard, 1981; *Fleuve sans fin*, Journal du Saint-Laurent, Gallimard, 1986.

Écrire sur le motif

Des histoires pas comme les autres



Lisette Morin

Le feuillet

LE DOS

Alain Lercher
Éditions Verdier,
Lagrasse 1992.

LE PLAISIR D'ALLER à la pêche. L'auteur m'était parfaitement inconnu, mais pas l'éditeur. Les couvertures canari, plutôt rigides, de chez Verdier m'ont procuré quelques vrais plaisirs de lecture.

L'enterrement, de François Bon, *Le balcon d'Angelo*, de Hugo Marsan, mais également une déception: *La vie est un village*, de Pierre Du-mayet.

Mais Verdier, c'est aussi l'éditeur, de temps à autre, de Pierre Mertens, qui publie aussi ailleurs. Bref, en la fin d'année, alors que les gros canons ont déjà tonné, dans tous les magazines, découvrir un écrivain, pourquoi pas? Il se nomme Alain Lercher et son livre est un recueil de 10 histoires. Pas des nouvelles, au sens très littéraire du mot; plutôt des récits insolites, très brefs, pour la plupart d'entre eux, mais aussi un presque roman de plus de 40 pages intitulé: *Un paradis perdu*.

Alfredo, chanteur populaire, qui a vécu au Chili tout le temps de l'Alliance populaire, était aussi un conteur extraordinaire. Mais la

meilleure des fables qu'il raconta au narrateur n'en était pas une. C'était un épisode de sa vie, ou plutôt de son enfance. Élevé par sa mère, il n'avait connu de son père qu'une image floue, alors qu'il s'en allait pour toujours. De fait, il n'aura connu de l'auteur de ses jours «que le dos». Voilà donc l'histoire courte, même pas triste, qui a donné son titre au livre d'Alain Vercher.

«Le cahier de réclamation» est une histoire de voyageur, d'après un rêve d'Ernst Jünger. Qui attend son train, qui doit le mener à Marseille, dans un bourg nommé Néan, «petit village cénéval au sud des gorges du Tarn». Mais quel bled, et quel en-quinquisme que ce Gérard Blanc, professeur de philosophie à Albi! Et qui a bien mérité ce qui lui arrive, aux mains du personnel de cette gare minuscule. C'est de l'absurde à l'état pur, digne d'Ionesco.

Et ce cimetière «révê» par un homme dont la mère vient de mourir. Les morts de cet endroit s'écrivent des lettres. Cette mère, qui a des lettres, est toute fière «d'habiter la même allée que Proust...» D'autres célébrités traversent aussi le cimetière dont un certain Nietzsche... ou un mort atrabilairé qui lui ressemble comme un frère!

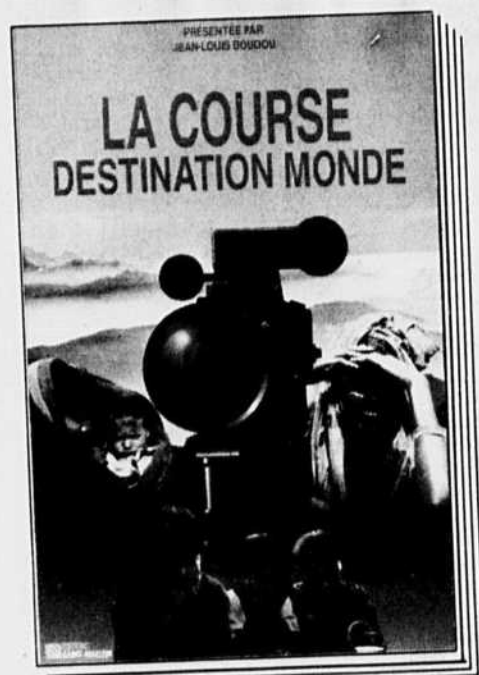
Mon préféré, sur les 10: «Le plaisir de l'insomnie», qui débute ainsi: Mon ami B. prétend que «l'insomnie est la forme la plus humble de la spiritualité». On y voit un insomnieux pas du tout malheureux, dont la femme est télépathe. «Nous fonctionnons, dit le mari, à longueur de journée comme Holmes et Watson ou Dupin et son compagnon...» Fidéle, cet insomnieux rêve néanmoins à une autre jeune femme. «Je

ne suis pas porté à l'adultère», avoue-t-il. «Ça n'exclut pas que je puisse rêvasser à la beauté de telle ou telle femme, et au plaisir que je pourrais prendre avec elle...» Cette collègue de bureau ne deviendra jamais sa maîtresse, mais il imagine qu'il et elle ont une double vie. «Le jour au bureau, dans le travail commun et dans les limites de la cordialité. Le soir au lit, dans cette tendresse spirituelle. Mais nous sommes condamnés à tout faire pour que ces vies ne se rencontrent pas».

On voit le ton, cette langue naturelle presque trop normale mais qui atteint son but: intéresser sans jamais lasser. Quant au dernier conte: «Un paradis perdu», on lui a donné en exergue un quatrain de Heine, dans la langue originale et sans traduction. Il s'agit, et il est rare que les deux termes puissent s'accorder, d'une bleuette érotique, et par moments, triviale et même scatologique. Curieux exemple d'une passion juvénile («Le vert paradis des amours enfantines», de Baudelaire) qui n'atteindra jamais son terme normal. Bizarre!

L'Alfredo du début, qui est sans doute l'auteur lui-même, avoue qu'il n'aime pas beaucoup «tous les brouillons d'auteurs dont les éditeurs nous accablent aujourd'hui». Ils succèdent aux notes de blanchisserie, mais ces papiers sans forme ont le même public, celui des professeurs, j'imagine, qui semblent obligés, pour donner un sens à leur vie, de chercher dans les livres autre chose que le simple trésor de la lecture.

Le dos, d'Alain Lercher, me paraît très évidemment tiré de ce «simple trésor de la lecture».



UN NOËL D'AVENTURES

LA COURSE DESTINATION MONDE

En 1991-1992, ils étaient huit à faire le tour du monde en 182 jours. Ils nous livrent ici leurs impressions, leurs joies, leurs peurs. À la suite de leur périple, voici un dernier regard sur les visages qu'ils ont croisés et un premier diagnostic de leur rêve devenu réalité.

Avant de partir, les participants de cette année nous disent ce que représente, pour eux, cette folle aventure.

218 pages, 19,95 \$

Dans toutes les bonnes librairies



NOUVEAUTÉS



Marc-André Delisle
UN ÂGE À DORER
ISBN 2-89084-074-3
288 Pages — 24,95\$



Renée Vaillancourt
LE CHANT DE TES BRISES... ORLÉANS
ISBN 2-84084-077-8
128 Pages — 12,95\$



Jean-Louis Bourque
DEMAIN, LA RÉPUBLIQUE
Le Projet du Québec profond
Préface de Bernard Landry
ISBN 2-89084-075-1
224 Pages — 19,95\$



Fernande Goulet Yelle
L'HIBISCUS ÉTAIT EN FLEURS
ISBN 2-89084-061-1
126 Pages — 14,95\$



Louise Paré
L'ÉTRANGE ODYSSEE
ISBN 2-89084-073-5
96 Pages — 8,95\$



René OUELLET
LE CHEMIN DU PRINTEMPS
ISBN 2-89084-069-7
188 Pages — 14,95\$

en vente chez votre libraire

LES ÉDITIONS LA LIBERTÉ inc.

3020 Chemin Sainte-Foy, Sainte-Foy, Québec, Canada, G1X 3Y6
Téléphone et télécopieur: (418) 658-3763

du 3 au 17 janvier

VOTRE "LIBRAIRE-CONSEIL"

Raffin

VOUS OFFRE SON SPÉCIAL "DÉBUT 93"

15% 15% 15% 15% 15% 15% 15% 15% 15% 15%

SUR TOUTE LA MARCHANDISE EN MAGASIN * ET SUR TOUTES LES COMMANDES SPÉCIALES *

25% 25% 25% 25% 25% 25% 25% 25% 25% 25%

SUR LES 10 TITRES SUIVANTS:

• Livre Guinness Records '93 rég.: 34,95 \$ — 25% = 26,20 \$ • Compagnons de voyage rég.: 79,95 \$ — 25% = 59,95 \$ • Dictionnaire Québécois d'Aujourd'hui rég.: 39,95 \$ — 25% = 29,95 \$	• Simenon rég.: 29,95 \$ — 25% = 22,45 \$ • Coffret Pennac (3 titres) rég.: 29,95 \$ — 25% = 22,45 \$ • Coffret "Le Fléau" (3 tomes) rég.: 29,95 \$ — 25% = 22,45 \$ • Goût des jeunes filles rég.: 16,95 \$ — 25% = 12,70 \$	• Jour des Fourmis rég.: 26,95 \$ — 25% = 20,20 \$ • Un si grand Amour rég.: 16,95 \$ — 25% = 12,70 \$ • Harlot et son Fantôme rég.: 49,95 \$ — 25% = 37,45 \$
---	--	---

LIBRAIRIE **Raffin** (90) INC. * SAUF MANUELS SCOLAIRES

MONTREAL 6722 ST-HUBERT 274-2870	REPENTIGNY GALERIES RIVE-NORD 581-9892	LAVAL DANIEL-JOHNSON 682-0636
---	---	--

Sur la route... institutionnelle



Robert Saletti

Essais
québécois

LES MOTS DES AUTRES (La pratique intertextuelle des œuvres romanesques de Hubert Aquin)

André Lamontagne,
Presses de l'Université Laval, 311 p.

LE DÉSIR DU ROMAN (Hubert Aquin, Réjean Ducharme)

Anne Elaine Cliche, XYZ,
«Théorie et littérature», 214 p.

DU MYTHE AU ROMAN (Une trilogie ducharmienne)

Franca Marcato-Falsoni, Traduit de
l'italien par Javier Garcia Méndez,
V.L.B. éditeur, 264 p.

J'AIMERAIS PRENDRE cette dernière chronique de l'année pour ajouter quelques remarques à la réflexion entreprise la semaine dernière à propos d'une certaine critique littéraire spécialisée. Traitant de deux de ces ouvrages collectifs et globalisants qui confinent la littérature québécoise à une périodicité calquée sur le socio-politique - par exemple 1960 comme entrée dans la modernité - et lui présument une homogénéité qu'elle n'obtient que par une sorte de décret institutionnel - la littérature québécoise existe parce qu'il existe des écrivains québécois qui sont analysés par des universitaires spécialisés en littérature québécoise -, je laissais entendre, un peu cavalièrement, que cette critique tournait en rond. Peu importe la valeur intrinsèque des ouvrages cités en rubrique aujourd'hui, j'aimerais les considérer dans leur ensemble comme une preuve indirecte ou inattendue de ce que je viens d'évoquer.

Une première remarque s'impose. Pour moi qui ai flirté avec la littérature québécoise, dans son versant savant (lire: universitaire), pendant une dizaine d'années et ce jusqu'à récemment, la critique m'est souvent apparue comme redondante et assez scolaire en définitive. Ainsi, on a beau multiplier les méthodes d'analyse, ce sont à peu près toujours les mêmes écrivains et romanciers qui sont appelés à la barre pour témoigner de la modernité, voire de la postmodernité, de notre littérature. Les sous-titres des ouvrages de Lamontagne, Cliche et Marcato-Falsoni ne mentent pas: Réjean Ducharme et Hubert Aquin se partagent l'espace critique du roman québécois contemporain. Dans les deux ouvrages dont j'ai parlé la semaine dernière, Aquin et Ducharme étaient les plus sollicités. Parmi les romans récents, un titre revenait plus que tout autre: *La Québécoise* de Régine Robin. On sait que Mme Robin est une théoricienne hors pair dont peut s'enorgueillir la communauté montréalaise.

Or, les romans d'Aquin et celui de Régine Robin (cela est nettement

moins vrai pour les Ducharme) ont cette particularité d'appeler le méta-discours critique, d'anticiper les commentaires, de procéder à une hybridation du narratif et du commentatif (selon les termes mêmes d'André Lamontagne). La question que je me pose est la suivante: quel est l'intérêt réel de chercher à disséquer le fonctionnement intertextuel de romans qui s'en proclament presque ouvertement? Ou, quel risque la critique prend-elle à appliquer des méthodes d'analyse qui sont pratiquement contemporaines des œuvres analysées? Ou, comment penser la postmodernité qui est interrogation des frontières de tous genres, y compris celle qui oppose sujet et objet, à partir de monographies d'auteur? Ou, mieux encore, comment continuer à inscrire le discours critique dans un arrière-plan nationaliste (non avoué) tout en faisant continuellement ressortir l'originalité postmoderne de l'un ou l'internationalisme de l'autre?

Comprenons-nous bien. *Les mots des autres*, pour prendre cet exemple, est un excellent ouvrage spécialisé qui démontre une connaissance approfondie de l'œuvre d'Aquin et de la problématique de l'intertextualité. Le dernier chapitre est un modèle de clarté, qui situe cette problématique dans le débat sur le postmodernisme. Mais surtout, ce chapitre, qui est le seul à ne pas donner l'impression que la théorie y est avancée en grande partie pour elle-même, est véritablement comparatif, l'œuvre d'Aquin s'éclairant à la fois de l'esthétique et de la vision du monde (deux «vieux» termes) particulières de Borges. Ce n'est pas très original en soi, le grand écrivain argentin étant une figure de proue de la postmodernité, mais on parle de deux œuvres qui sont décalées d'une vingtaine d'années au moins. Et, puisqu'on en est à évoquer la scissiparité d'une certaine théorie, qui pour se reproduire se nourrit d'elle-même, mentionnons le cas de l'essai d'Anne Elaine Cliche, un ouvrage où la littérature est violentée par un vocabulaire psychanalytique «hard-core». Malgré l'intérêt que j'ai toujours porté à la psychanalyse en général, je n'ai personnellement jamais rien compris à Lacan. Si j'étais méchant et que nous n'étions pas à la veille de la nouvelle année, je dirais que *Le Désir du roman*, c'est du sur-Lacan: aride et extra sec.

Outre la théorisation qu'elle supporte, la littérature québécoise existe pour une autre raison: le regard de l'Autre (la psychanalyse toujours...). Les études québécoises fleurissent, entre autres, en Belgique, en Italie et au Brésil. *Du mythe au roman* est le fruit, traduit, de cet intérêt. L'approche est malheureusement traditionnelle et le travail d'édition un peu bâclé. Un essai qui ne révolutionnera rien et qui montre, *a contrario*, la nécessité pour la critique savante québécoise de sortir de sa fixation pour le contemporain et le simultané au profit d'études comparatives plus diversifiées dans l'espace et dans le temps. Question aussi de ne pas prendre la littérature québécoise pour acquise et d'éviter à l'occasion la route institutionnelle. De laisser de côté la «machine» à concepts pour prendre le pouls d'une lecture plus ordinaire, pour marcher avec les œuvres au lieu de voler au-dessus.

Marie-Claire Blais

▲ Parcours d'un écrivain

CE SONT DE VIEUX PEINTRES, des graveurs, des sculpteurs qui vivent retirés sur les collines feuillues, de Truro, toute l'année, dans les brumes de l'hiver, à Provincetown où, de la lucarne de leurs ateliers, dans leurs maisons de bois, ils voient l'arrivée des paquebots sur une mer que le brouillard capture de sa lumière diaphane, au crépuscule, comme dans les tableaux de Turner lorsqu'on y sent passer l'orage, la tempête.



Ils ont fui les persécutions contre les Juifs en Europe, et sur cette terre de leur ultime refuge, l'Amérique, ils ont encore été persécutés pour leur idéologie, leur esprit de dissidence, lorsqu'ils ont choisi de devenir communistes, socialistes. Je rencontre Eugène et Ella, le peintre Carl Knaths, aux côtés de Mary qui les visite souvent pour acheter leurs tableaux; dans les années 60, ils sont pacifistes et croient au témoignage de leur art pour exprimer leur indignation contre la guerre du Vietnam qui a plongé tous les campus universitaires, de Harvard à Berkeley, dans l'inquiétude et le deuil.

Leurs œuvres qu'ils accomplis-

sent en silence, trottant à pas menus dans leurs ateliers, dans leurs blouses bleues de peintres, évoluant comme eux, sans bruit, dans une douce constance, une quiétude imperméable aux changements de notre époque. Monastiques et recueillis, ils sculptent des statuettes dans leurs jardins, lorsqu'ils sentent un élan de fantaisie, ils peignent des sirènes sur les murs de leurs maisons. En été, la table au milieu du jardin près de la fontaine où viennent boire et se baigner les hirondelles, est souvent servie avec ses boissons aux cerises dans des verres rutilants au soleil, des assiettes de fruits et de fromages, car revient chez ses parents ce fils qui a longtemps séjourné en Russie, où il écrivait un essai sur Dostoïevski; viennent aussi des petits-enfants qu'Eugène, Ella, voient brièvement, leurs pinces à la main, dans une délectation boudeuse car leurs pensées sont ailleurs, vers ce ciel aux changements subtils qu'ils cherchent du regard, qu'il faut vite peindre d'un jet de gouache bleue turquoise sur la toile encore blanche, sur le chevalet, sera bientôt envahie.

Pour le peintre Carl Knatz qui est un vieillard aux yeux d'un gris clair sous une broussaille de sourcils blancs, le symbole de l'oiseau de paix apparaît souvent, telle la colombe de Picasso; le peintre Willy Putnam et le peintre Léonid qui dessinent de longues heures sur la plage, peignent ce même oiseau en silhouette, oiseau minuscule dont les pattes traînent sur le sable, créature isolée dans l'immensité d'un paysage que renversent les vents dont les ailes ne peuvent voler.

Dans le brouillard qui s'épaissit autour de la ville de Provincetown, avec la durée de l'hiver et le froid, on ne voit pas les peintres, le vent océanique bat les volets clos, personne ne vit ici en hiver, à part ces quelques êtres cachés avec leurs gouaches et leurs huiles qui ne sortent dans les rues, semble-t-il, que pour faire leurs provisions de couleurs au Studio Shop où soudain, devant les carnets, les toiles, encore intactes, les tubes dont ils ne connaissent pas encore les mystérieuses radiations sur le papier ou

la rugosité de la toile, ils rayonnent sous leurs casquettes de marins, et les uns près des autres, autour d'un poêle à bois, l'âme au chaud soudain, ils échantonnent quelques propos d'une voix terne sur leurs matériaux de travail, car la solitude pèse un peu à chacun et qui sait si le vieux peintre Carl sera encore ici l'hiver prochain? Chacun retourne à son pèlerinage dans la brume jusqu'à sa maison où l'odeur de la peinture encore fraîche sur les tableaux les ramène fébrilement vers leurs chevalets et leurs outils.

Ella et Eugène dans leurs studios contigus sur les collines, se critiquent mutuellement devant leurs travaux. Eugène dont les cheveux sont blancs comme la neige, dont la peau est laiteuse et rose, écoute, tête inclinée, sur l'épaule de sa femme, les conseils qu'elle lui prodigue avec un amour acharné; pourquoi Eugène a-t-il débuté l'étude de la gravure si tard, lui qui est si talentueux, demande Ella, et quelle est cette forme dans ce dessin dont Ella ne sait pas si c'est un animal ou un être humain? Eugène qui a découvert sa passion pour la gravure à 80 ans, car avant, il était grammairien, on peut voir sur la table du salon, près du foyer les ouvrages qu'il a écrits pour les étudiants, grammaire allemande, grammaire russe, grammaire grecque, ces livres qui l'ennuient aujourd'hui dans sa vieillesse, dit-il, et qui ont des relets de moisissures car il les a écrits depuis si longtemps déjà. Eugène définit la chose, dans sa gravure, cette chose qui n'est pas humaine ou ni animale ni humaine comme étant lui-même assiégé par les vicissitudes de l'âge et Ella, qui est solide, plantureuse, auprès de ce mari chétif et tout blanc dont elle est pourtant l'amie et le géant amour, dit en maugréant que son mari exagère, que rien n'est aussi sinistre que ce qu'il voit dans les noirs fantômes de ses gravures.

Mais c'est Eugène qui a raison, lui qui partira le premier avec Carl vers ces brumes de l'hiver d'où ils ne reviendront pas. Et longtemps seule dans son jardin, en été, Ella nous attendra avec ses boissons à la vodka et aux cerises, et la table prête parmi les tableaux sous les arbres, les statuettes et les sirènes

sur les murs de la maison, elle nous attendra, Mary et moi, ouvrant les bras sur des tableaux où nous retrouverons cette même table dans le jardin, et des jonquilles aux effervescentes couleurs dans leurs vases de porcelaine.

Un accident, pendant que je marche avec Mary, dans les bois de Pamet Point Road, cette route qui mène à la baie de Truro, à la petite ville de Provincetown dans les brumes, l'hiver, un incident en apparence banal mais qui semble faire basculer la vie, la modeler autrement, où je perds presque l'usage de l'œil gauche pendant quelque temps, cet accident qui me forcera au repos, à un arrêt subit dans l'écriture de mon roman, m'incitera pourtant à découvrir dans le dessin, la peinture, le jeu avec les formes et les couleurs, une exploration durable de cet art d'où peuvent surgir tant de féeries et d'heureuses surprises.

Et, en cet hiver de nuit où je peux à peine me servir de mes yeux, où je suis désorientée à Cambridge, comme à Cape Cod, où je perçois toute l'extrême vulnérabilité du corps qui est liée à ce que nous ne savons apprécier lorsque nous la possédons; la vue. L'enseigne rouge, à la porte du Studio Shop, à Provincetown, dans ce brouillard de la mer, m'appelle, me guide, comme si c'était le signe de la guérison et du désir de voir, je descends plus loin vers ces ateliers de peinture où de vieux peintres à la vue basse, bientôt éteinte, courbés vers leurs dessins, leurs toiles, m'apprennent qu'un brazier de couleurs resplendit là, sous leurs doigts, que voici le retour de la lumière.

Par la blessure de l'œil gauche, pénètre aussi la connaissance, celle de la douleur et de la patience qu'elle exige pour soi-même, parfois il me semble que tout passe, par la brèche aiguë, le péril de ce pays en lutte dans lequel je me suis avancée, la joie d'ouvrir les yeux dans le soleil un matin, la peine soucieuse aussi de savoir que Barbara jeune dans cette affreuse prison de Birmingham, près du professeur Yvonne Klein, et de plusieurs de ses compagnons militants, et même sans la connaître, de ne pouvoir l'assister, dans ce malheur.

Champigny solde!

Champigny
UNE BONNE IDÉE:
LES CERTIFICATS-CADEAUX

33% sur tout achat de plus de 250\$

30% sur tout achat de 150,01\$ à 250,00\$

25% sur tout achat de 75,01\$ à 150,00\$

15% sur tout achat de 20,01\$ à 40,00\$

10% sur tout achat de 20\$ et moins

20% sur tout achat de 40,01\$ à 75,00\$

Valable du 2 au 8 janv. 1993 sur toute la marchandise en magasin à prix régulier sauf les revues, les livres des Éd. Gallimard et les produits déjà soldés.

Illustr. Hans de Beer, Éd. Nord-Sud

Champigny
4380 ST-DENIS
MONTRÉAL, QC
(514) 844-2587

OUVERT 7 JOURS
DE 9 H À 22 H
METRO MONT-ROYAL

STATIONNEMENT ET ENTRÉE À L'ARRIÈRE RUE DROLET

CARON
LIBRAIRIE

LIVRES RÉCENTS
ANCIENS - RARES
ET D'AUBAINE

LA OÙ VOUS RISQUEZ
LE PLUS DE TROUVER
plus de 100 000 titres
sur tous les sujets

ACHETONS LIVRES
ENCORE UTILES
TÉL: 845-7307

1246 rue St-Denis

Prix Pulitzer 1992

MAUS
d'Art Spiegelman

Sous forme de bande dessinée, un récit bouleversant sur l'horreur nazie et surtout l'histoire émouvante d'une relation père-fils hantée par le souvenir de l'Holocauste.

«Un chef-d'œuvre»
Boston Globe

Flammarion

RESTAURANT / chronique

Pétillant comme c'est pas permis



PHOTO JACQUES NADEAU

De la lampe au pied affreusement rococo jusqu'aux murs volontairement criards, rien n'a été laissé au hasard dans ce cadre moderne et d'un autre temps.

Josée Blanchette

GINGER COMME dans Ginger Rogers, comme dans gingerbread, comme dans ginger ale et comme dans gingembre. Ce nouveau venu n'est autre que le cousin du Bazou (rue Hôtel-de-ville) et on y présente une cuisine qui se veut originale, eurasiennne, mais sans verser dans l'excès. Le décor par contre est excessivement captivant et on y retrouve beaucoup d'objets dégoutés chez les brocanteurs «fifties» de la rue Amherst.

Ces salières et poivrières dépareillées sur chaque table, ces cendriers en verre aux formes élanées, ces tentures en panne de velours couleur rubis qui ceignent l'entrée, ces banquettes délicieusement surannées (on laisse toujours la banquette aux dames disent les manuels de bonnes

manières), cette lampe sur le comptoir à l'abat-jour gingembre et au pied affreusement rococo, ces murs volontairement criards, rien n'a été laissé au hasard dans ce cadre à la fois moderne et d'un autre temps.

Le menu est limité à une table d'hôte et tourne volontairement le dos à ces cartes-fleuves si populaires dans les années '50. Deux ou trois entrées en sus du potage et de la salade, quelques plats de viande et de poissons et trois desserts complètent l'expérience.

Comme entrée en matière, un potage au brocoli, poireaux et carottes ou une salade d'endives et cresson fortement relevée d'une vinaigrette à la moutarde démarre le repas servis dans des assiettes disparates aux dorures fanées.

Les steaks de cuissot de cerf sauce genièvre, saignants à souhait,

et d'une saveur plus domestiquée que leurs homonymes des boisés sont accompagnés de petits légumes sautés au wok et relevés à l'huile de sésame et à la sauce soja. La sauce, succulente, est faite de jus de marinade, de fond de gibier et de baies de genièvre écrasées.

Quant à la cuisson de canard à la compote d'oignons, cari et raisins, elle se défait sous la fourchette comme si elle était confite mais on l'a plutôt braisée. La compote (oignons rouges, blancs et poireaux) ajoute une touche sucrée et exotique à l'ensemble. Les mêmes légumes sautés tiennent lieu de garniture.

La carte des vins, succincte, est présentée dans un cadre doré. Un Beaujolais (le Puits d'Amour à 28\$) arrosait ce repas. Quant au pain dans la corbeille il manque un peu de caractère et brille par sa légèreté. Le beurre, aux herbes ou

nature, est rance pour sa part.

Au rayon des desserts, la marquise au chocolat est trop sucrée sur sa crème anglaise au café. Quant au gâteau au fromage sur la même crème anglaise (faute de coulis aux bleuets) il fait revivre un classique sans vraiment y ajouter une touche de modernité (lire de légèreté). Un repas pour deux personnes vous coûtera environ 40\$ avant le vin, la taxe et le service.

POUR: Un restaurant fort sympathique à deux pas de Radio-Canada. Une cuisine colorée comme ce décor des années cinquante.

CONTRE: Des desserts qui font retomber l'enthousiasme. GINGER 1271 rue Amherst tél. 526-4940 fermé jusqu'au 4 janvier Ouvert du mardi au samedi soir et du lundi au vendredi midi Ouvert le dimanche de 11h à 17h pour le brunch

VINS / chronique

Château de Seguin: un bordeaux supérieur!

Noël Masseau et Pierre Séguin

POUR LE VIGNERON désireux de s'assurer un anonymat éternel au quatrième sous-sol du temple de la renommée du vin, il n'y a probablement pas moyen plus infallible que celui de produire un vin rouge d'appellation bordeaux ou bordeaux supérieur.

Dans la grande région de Bordeaux, environ 1000 viticulteurs revendiquent le droit à l'appellation bordeaux supérieur. Pour ce faire, ils doivent respecter certaines normes concernant les cépages autorisés dans la région, les rendements (50 hectolitres à l'hectare), le degré minimum d'alcool (10,5) et soumettre leurs vins à une dégustation d'agrément (avec droit de reprise en cas d'échec). En somme, ils doivent faire du vin potable.

Sur les tablettes de la Société des alcools du Québec (SAQ), on rencontre une douzaine de vins rouges d'appellation bordeaux supérieur. Depuis quelques années, si on fait exception des très beaux vins de Château Parenchère et du Domaine de l'île Margaux, on ne trouve guère matière à s'extasier. Pourtant, depuis les années 80 en particulier, des efforts ont été faits et certains producteurs ayant droit à cette modeste appellation produisent maintenant des vins de très belle qualité qui se sont mérité de nombreux éloges en France et même à l'étranger. C'est le cas du Château de Seguin.

Le Château de Seguin est une immense propriété de 170 hectares située dans la région de l'Entre-Deux-Mers. En 1985, un marchand de vin danois, Erhling Carl, l'achète. Il reste à peine 23 hectares de vigne mal entretenue et des installations encore plus mal en point. Le nouveau propriétaire, aidé de ses deux fils, refait tout de A à Z comme s'il s'agissait d'un grand cru classé, et replante environ 60 hectares de vigne en cabernet sauvignon (55 %) et merlot (45 %) avec un peu de cabernet franc.

Au Château de Seguin, absolument rien n'est négligé pour faire le meilleur vin possible. Comble du luxe, Erhling Carl élève son vin en barrique et, dans les meilleurs millésimes comme 1988, 1989 et 1990, il produit une cuvée de luxe, la cuvée Prestige, pour laquelle il ne retient que les meilleures cuves, principalement de cabernet sauvignon, et il élève le vin environ douze mois en barrique neuve. Le genre de traitement qui, appliqué à un vin d'as-si modeste appellation, fait craindre le pire. Eh bien ! il suffit de goûter la cuvée Prestige 1989 pour que ces craintes disparaissent totalement.

En effet à 18,98 \$ (MV), ce vin constitue une découverte rare et un excellent achat. Sa robe est foncée

sans être vraiment opaque. Le nez est absolument magnifique. Il n'a ni l'ampleur ni la complexité des grands crus de 1989 que nous avons déjà commentés ici, mais quel charme ! De la cerise noire mûre, un peu de cassis, une très discrète note végétale et une vanille-épice juste à point. La bouche est extrêmement fidèle au nez, pas très ample, mais tout de même très bien structurée, fraîche, bien dessinée, parfaitement équilibrée, avec des tannins soyeux et une finale qui, à défaut d'être longue, est parfaitement nette et savoureuse. Un vrai beau vin, très agréable à boire dans son état actuel, mais qui sera encore en belle forme dans cinq ou six ans. Un vrai régal et un très bon achat. 16,5/20

Les bons vins d'une grande dame

Zelma Long n'est ni veuve ni champenoise, mais elle est une grande dame du vin, au sens propre et au sens figuré. Après avoir été oenologue principale de la maison Robert Mondavi dans les années 1970, Zelma Long est devenue responsable de la vinification chez Simi en 1979. Depuis 1991, elle est la grande patronne de cette entreprise viticole centenaire dont la production annuelle approche les 200 000 caisses. Cinquante pour cent du vignoble de Simi est planté en chardonnay et le cabernet sauvignon accapare un fort pourcentage de ce qui reste. C'est d'ailleurs les vins de ces deux cépages que l'on retrouve au Québec présentement.

Le Chardonnay 1990 (24,78 \$ MV) est un assemblage à parts égales de vin vinifié en barriques et en cuves inox. Le nez est typiquement californien avec son côté mûr (ananas et pamplemousse frais) mais nullement caricatural. Au contraire, on y décèle un belle bouche florale et une note de miel. La bouche est ronde, d'une certaine ampleur, juste bien boisée et équilibrée malgré une additivité moyenne. A boire. 16,5/20

Le Cabernet Sauvignon 1988 (24,78 \$ MV) est plus frappant, si on peut dire. Les cabernets de Simi (la réserve et le régulier ont la réputation d'être des vins fort polis, aux tannins plutôt soyeux. Ce 1988 régulier est surprenamment bon pour le millésime, mais assez costaud et il faudra le laisser vieillir de trois à cinq ans avant de le boire. Sa robe est très foncée. Le nez est plutôt puissant et encore un peu compact. Il abonde en arômes de fruits noirs (la mûre surtout). L'épice du bois est également sensible. En bouche, il s'agit d'un vin fort concentré, bien fruité mais un peu carré pour l'instant, avec des tannins qu'on ne peut pas rater. Plus puissant que fin, mais très bon. Bonne aptitude au vieillissement. 17/20

TOURISME EN BREF

Techniciens en tourisme, unissez-vous!

Normand Cazalais

UNE NOUVELLE association a vu le jour le 24 octobre dernier, celle des techniciens et techniciennes en tourisme du Québec. Sa création répond aux attentes exprimées depuis longtemps dans le milieu. Comptant déjà une centaine de membres, elle regroupe, outre des

techniciens et techniciennes, des étudiants en tourisme et des employés du CCA-Québec, d'associations touristiques régionales et d'autres entreprises.

L'Association des techniciens et techniciennes en tourisme du Québec a pour objectif de faire connaître et de promouvoir la profession au sein du milieu et d'assurer la formation et l'information de ses

membres en favorisant les échanges professionnels. Elle travaillera également à l'essor de l'industrie touristique québécoise.

Renseignements: Association des techniciens et techniciennes en tourisme du Québec, a/s Daniel-Gilbert Bertrand, (514) 687-6024, 689-7900

Par ailleurs cet hiver, Air Canada a modifié son horaire et aug-

menté la fréquence de certains vols. Il y a ainsi sept vols par semaine vers Francfort, deux vers Berlin et un vers Bruxelles et Lyon. Quant au service quotidien entre Montréal et Fort Lauderdale, il est assuré par des gros-porteurs.

Renseignements: Air Canada ou toute agence de voyages autorisée.

POUR LES ENFANTS

À la télévision

VENDREDI 1er JANVIER (suite)

■ 4 quatre Saisons: 17h. Bugs Bunny

■ 18h. Charlie Brown, dessins animés

■ 18h.30 Ciné Cadeau: Le prince et le pauvre, dessins animés

■ 20h. Le monde merveilleux de Disney: Les aventures de Ringo le raton laveur

■ Radio-Canada: 9h. Pacha et les chats

■ 9h.30 Babar, dessins animés

SAMEDI 2 JANVIER

■ Radio-Canada: 12h.30 La bande à Munsch, dessins animés

■ 13h. Ciné-Famille: Capitaine Johnno

■ Radio-Québec: 18h.30 Ciné Cadeau: Voyage à Melonia, dessins animés

EXPOSITIONS

Ateliers et galeries

ATELIER-GALERIE LA GUILDE GRAPHIQUE: 9 ouest St-Paul, Montréal (844-3438) — Oeuvres récentes de Richard La-croix — Impressions et collages de Danièle Despl an — Techniques mixtes de Kittie Bruneau, du 15 déc. au 15 janv.

B-312 ÉMERGENCE INC: 372 ouest Ste-Catherine, ste 312, Montréal (874-9423) — Oeuvres de Kevin de Forest, du 9 au 30 janv.

MIREILLE BRISET ART ARTISTES: 1640 ouest Sherbrooke, Montréal (937-1761) — Oeuvres de Andrée Beauregard, huiles et pastels, sam. et dim. de 12h. à 17h.

CENTRE DES ARTS VISUELS: 350 ave Victoria, Westmount (488-3163) — Expo-vente des artistes de Farfelu, du 3 déc. au 2 janv.

CENTRE SAÏDE BRONFMAN: 5170 chemin Côte Ste-Catherine, Montréal (739-2301) — Oeuvres sur papier de Lazare Markovitch Khidkei, du 1er déc. au 7 janv.

CENTRE COMMÉMORATIF DE L'HOLocauste À MONTRÉAL: 5151 chemin de la Côte Ste-Catherine, Montréal (345-2605) — Splendeur et destruction: la vie juive qui n'est plus, 1919-1945 — Les enfants de l'Holocauste: legs d'une génération disparue — Visites guidées sur demande, des expositions, dim. au jeu. de 10h. à 16h.

CENTRE COPIE-ART: 813 est Ontario, Mont-

DIMANCHE 3 JANVIER

■ Radio-Canada: 20h. Le cirque du Soleil

■ Radio-Québec: 18h.30 Ciné Cadeau: Le Lac des Cygnes, dessins animés

Au cinéma

Aladin au Centre Eaton, Laval, Versailles et

Berri, Dauphin, Place Longueuil, Laval 2000,

Cinéma Langelier, Cinéma Du Plateau.

Maman j'ai encore raté l'avion au Cinéma

Berri, Dauphin, Place Longueuil, Laval 2000,

Cinéma Langelier, Cinéma Du Plateau.

Au théâtre

THÉÂTRE BISCUIT: 221 ouest St-Paul,

Vieux-Montréal (845-7306) — «Opéra fou»

spectacle de marionnettes, conception et m.

en s. Vladimir Ageev, jusqu'au 3 janv., sam.

et dim. à 15h.

réal (523-4830) — Oeuvres de Jacques

(CH20) Charbonneau, jusqu'au 9 janv.

COMPLEXE DESJARDINS: Montréal — Plus

de 200 boules de Noël de Mme Yveline Bern-

ard, en exposition du 13 nov. au 10 janv.

GALERIE D'ART STEWART HALL: 176 La-

keshore Road, Pointe-Claire (630-1254) —

Oeuvres de Eva Landori et Service de prêt

et de vente, la nouvelle collection, du 9 déc.

au 10 janv.

GALERIE DES ARTISANS DU MEUBLE

QUÉBÉCOIS: 89 est St-Paul, Vieux-Mon-

tréal (866-1836) — Exposition de Noël 92,

scènes de nativité et décoration, du 22 nov.

au 18 janv.

GALERIE RENÉ BLOUIN: 372 ouest Ste-Ca-

therine ch 501, Montréal (393-9969) —

Oeuvres de Pierre Dorion et Sarah Steven-

son, du 12 déc. au 6 fév.

GALERIE CHRISTINE MARIE: 952 est rue

Roy, Montréal (522-4856) — Exposition d'es-

GALERIE JEAN-PIERRE VALENTIN: 1434

ouest Sherbrooke, Montréal (849-3637) —

Oeuvres de Riopelle, Fortin, Pellin, Tanobe,

et autres.

GALERIE BRENDA WALLACE: 372 ouest

Ste-Catherine ch 508, Montréal (393-

4066) — Oeuvres de Roberto Pelleggruzzi —

Oeuvres de Gu Xiong, du 5 déc. au 16 janv.

GALERIE WESTMOUNT: 4912 ouest Sher-

brooke, Montréal (484-1488) — Bronzes de

Liardi, du 14 au 31 déc.

L'INSPECTEUR ÉPINGLE: 4051 St-Hubert,

Montréal (598-7764) — Toulouse-Lautrec vu

par les élèves de 4e année de l'École La-

naudière, du 20 déc. au 8 janv.

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MON-

TRÉAL: 185 ouest Ste-Catherine, Montréal

(847-6228) — La Collection: second tableau,

220 oeuvres de la collection du Musée, jus-

qu'au 25 avril — Champs libres: métaphores

et réalités dans l'art hongrois contemporain,

jusqu'au 3 janv. — Art et sida: des médias à la

métaphore, jusqu'au 3 janv. — Michèle Wa-

quant: impression débâcle, du 16 déc. au 31

janv.

MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS

(CHÂTEAU DUFRESNE): rue Pie 1X et

Sherbrooke est, Montréal (259-2575) — Syl-

vain Dubuisson, designer — Impressions et

imprimés, foulards par The Fabric Workshop,

jusqu'au 24 janv.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:

1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-

1600) — Pavillon Jean-Noël Desmarais:

Construire: un art, jusqu'au 2 mai 93 - Fi-

gures dans l'espace, jusqu'en avril 94 - Tou-

cher du bois, jusqu'au 26 sept. 93 - Pop Art,

jusqu'au 24 janv. 93 - Collection permanente

- Pavillon Banalash Gibb: La peinture au Qué-

bec 1820-1850, nouveaux regards, nou-

velles perspectives, jusqu'au 3 janv. 93 —

Photos choisies parmi la collection de Carole

et Howard Tanenbaum, jusqu'au 10 janv.

Ouvert du mar. au dim. de 11h. à 18h., les

mer, et sam. jusqu'à 21h.

MUSÉE (CENTRE) CANADIEN D'ARCHI-

TECTURE: 1920 Baile, Montréal (939-7026)

- Musée consacré à l'art de l'architecture:

20 000 dessins et estampes de maîtres,

120 000 livres, 45 000 photographies, ainsi

que des fonds d'archives importants. —

Montréal, ville fortifiée au 18e siècle.

MUSÉE DE LA CIVILISATION: 85 Dalhousie,

Québec (418-643-2158) — Objets de civilisa-

tion, exposition permanente - La barque à

voile, exposition permanente - Mémoires, ex-

position permanente - Messages, exposition

sur les moyens de communication entre les

individus et les sociétés, en permanence -

Être dans son assiette, jusqu'au 31 janv. 93 -

Mi-vrai, mi-faux, jusqu'au 31 janv. 93.

MUSÉE MARC-AURÈLE FORTIN: 118 St-

Pierre, Montréal (845-6108) — Oeuvres de

Marc-Aurèle Fortin en permanence - Force

et couleurs, rétrospective des oeuvres de Al-

bert Rousseau (1908-1982) jusqu'au 31

janv. - Ouvert du mar. au dim. de 11h. à 17h.

MUSÉE DE LACHINE: 110 chemin LaSalle,

Lachine (634-3471 poste 346) — Maison Le-

Bel-Lemoyne: Collections du Musée, mises

en situation, jusqu'au 3 janv. - Acquisitions

récentes, jusqu'au 3 janv. - Dessins et cro-

quis de Adrien Hébert, jusqu'au 3 janv. - Pa-

villon Benoît - Verdickt: Une ville, un musée,

une collection, jusqu'au 3 janv.

MUSÉE MCCORD: 690 ouest Sherbrooke,

Montréal (396-7100) — Mont-Royal, Ville-Ma-

rie: vues et plans anciens de Montréal -

1900: le Québec au tournant - Formes et

modèles: le costume à Montréal du 19e siècle

- Question de goût: arts décoratifs et beau-

arts au McCord - Le pont Victoria, un lien vi-

tal - La famille McCord: une vision passion-

née, exposition sur le fondateur du Musée -

Premières actions du Canada: expositions

thématiques en collaboration avec diffé-

rentes communautés autochtones - Le Ca-

nada de la fin du 18e siècle: images repro-

duites à l'étranger.

MUSÉE POINTE-À-CALLIÈRE: 350 Place

Royale, angle de la Commune, Montréal

(872-9150) — Musée d'archéologie et d'histo-

ire de Montréal, site historique - Vestiges,

TOURISME / chronique

Les attraits connus de Montréal... et les autres

Le verdict des touristes recèle quelques surprises intéressantes

Normand Cazalais

LES TOURISTES nous renvoient une autre portrait, une autre perception de nous-mêmes. Notre décor n'est pas leur décor, notre quotidien n'est pas leur quotidien. Les références et l'angle de saisie n'étant pas les mêmes, l'évaluation qui en est faite est souvent fort différente de celle qu'en font les résidents et varie tout aussi souvent selon l'origine des visiteurs.

Dans le dernier numéro (décembre 1992) de L'Indicateur Touristique, l'Office des Congrès et du Tourisme du Grand-Montréal (OCTGM) publie les résultats d'une enquête menée par l'Université du Québec à Montréal au cours des premier, deuxième et troisième semestres de l'année qui vient de se terminer.

Cette enquête auprès des touristes québécois, canadiens, américains et issus des autres pays s'est faite dans le cadre d'un projet appelé Baromètre Touristique et fut

commanditée par les gouvernements fédéral et provincial, la ville de Montréal et l'OCTGM.

Riche d'une grande variété d'informations sur le taux d'occupation hôtelière, la fréquentation des principaux attraits touristiques de la métropole et sur leur indice de fréquentation, sur les caractéristiques et les retombées économiques des circuits en autocar, elle révèle en outre que, durant cette période, 93,8% des visiteurs ont aimé leur séjour à Montréal, 94,5% y reviendraient et que 97,1% recommanderaient à leurs parents et amis d'y venir. Autre donnée intéressante, l'importance de la culture française suit assez loin derrière, avec un taux de 81,3%.

Ces taux de satisfaction sont globaux et peuvent nous donner des motifs de nous flatter la bedaine. Toutefois, l'analyse plus détaillée des réponses recèle quelques surprises qu'il vaut de relever. Regardons, par exemple, les variations du taux de visiteurs s'étant déclarés très satisfaits.



PHOTOS JACQUES GRENIER ET JACQUES NADEAU

Les récents aménagements du Vieux Port de Montréal semblent séduire tout autant les touristes américains que canadiens, mais pour les visiteurs du Québec et d'Europe, ce sont d'autres facteurs qui prédominent.

Taux de visiteurs étrangers s'étant déclarés très satisfaits de Montréal

	visiteurs québécois		visiteurs canadiens		visiteurs américains		visiteurs d'ailleurs	
	%	rang	%	rang	%	rang	%	rang
Variété des choses								
à faire et à voir	71,8	1er	65	6e	56,8	13e	49,6	5e
Activités culturelles	70,5	2e	45,1	9e	47,5	15e	54,2	2e
Qualité des restaurants	57,1	7e	59,8	7e	79,9	1er	47,8	6e
Qualité de l'hébergement	65,4	3e	67,8	4e	76,8	2e	51,3	4e
Attrait général de Montréal	60,2	5e	52,4	8e	67,3	8e	47,8	6e
Magasinage	65	4e	71,3	3e	75,2	4e	40,6	11e
Vie nocturne et divertissements	60,2	5e	79,5	1er	53,9	14e	47,4	8e
Attrait historiques	42,9	11e	67,5	5e	61,8	10e	51,7	3e
Coût de l'hébergement	45,6	9e	33,3	13e	60,3	12e	34,8	13e
Information sur place	48,9	8e	40,7	11e	68,2	6e	30,9	14e
Efficacité du transport local	45,5	10e	33	14e	63,5	9e	28,9	15e
Sécurité	29,5	15e	35,2	12e	67,9	7e	43	10e
Propreté	17,9	18e	23,1	16e	74,2	5e	35,9	12e
Choses à faire pour les enfants	18,9	17e	75	2e	76,2	3e	64,5	1er
Attrait de la culture française	36,2	12e	41,7	10e	61,2	11e	26,2	16e
Coût de la restauration	33,4	13e	31,4	15e	40,9	17e	45,7	9e
Signalisation routière et touristique	31,6	14e	17,3	17e	47,2	16e	21,7	17e
Température et climat	29,6	15e	14,4	18e	30,8	18e	10,3	18e

Lecture instructive, n'est-ce pas? Si vous habitez la grande agglomération de Montréal, faites l'exercice, juste pour voir: qu'auriez-vous répondu? Quel serait, par conséquent, votre classement? Se rapprocherait-il des visiteurs québécois?

D'autre part, nul besoin d'être grand clerc pour constater l'écart existant entre les visiteurs québécois et les autres. Pour constater aussi que les réponses des personnes venant du reste du Canada et des autres pays s'ordonnent selon une progression similaire, que les Américains font plutôt bande à part. Force est enfin de constater que les visiteurs issus de pays autres que le Canada et les États-Unis se montrent nettement plus exigeants.

Un tel tableau illustre à quel point le tourisme est un phénomène complexe, qui joue sur des choses aussi intangibles et délicates que les valeurs et les attentes.

Phénomène d'autant plus complexe que ses artisans doivent régulièrement essayer de satisfaire tout le monde et son père. Ce qui n'est pas évident.



À LA DÉCOUVERTE DU QUÉBEC

MONTÉRÉGIE-RIGAUD

AUBERGE DES GALLANT: Les chevreuils sont arrivés! Gâtez-vous en profitant de notre forfait romantique — chambre luxueuse avec foyer, repas gastronomique, petit-déjeuner et pourboire, seulement 199\$ pour deux personnes. Sauna, salle d'exercices, ski de fond, ski alpin. Brunch champêtre à l'érable le dimanche 15,95\$. Forfait féérique pour Noël et Jour de l'An. Certificat-cadeau à partir de 40,00\$. Réservations: 514-459-4241 (Montréal 451-4961). Direction 40 Ouest vers Ottawa, sortie 17.

LANAUDIÈRE

AUBERGE DE LA MONTAGNE COUPÉE: Pour l'amour de la nature, en profitant de notre forfait romantique — chambre luxueuse avec foyer, repas gastronomique, petit-déjeuner et pourboire, seulement 199\$ pour deux personnes. Sauna, salle d'exercices, ski de fond, ski alpin. Brunch champêtre à l'érable le dimanche 15,95\$. Forfait féérique pour Noël et Jour de l'An. Certificat-cadeau à partir de 40,00\$. Réservations: 514-459-4241 (Montréal 451-4961). Direction 40 Ouest vers Ottawa, sortie 17.

CHARLEVOIX



FORAITS: Prix exceptionnel en semaine et fin de semaine à partir de 65 \$ p.p. (P.A.M.) par jour, occ. dbl. 30 chambres toutes catégories. Salles à manger réputées, 4 fleurs de lys et 4 fourchettes. Piscine intérieure, saunas, bain tourbillons. Boîte à chanson. Centre de santé-beauté. Boutique d'art. Au cœur du Baie St-Paul artistique, 23, rue Saint-Jean-Baptiste, Baie Saint-Paul, (418) 435-2255.

Dans un haut-lieu de la gastronomie au Québec offrez-vous cette vacance d'hiver dont vous avez toujours rêvé. Vue exceptionnelle sur le fleuve. Chambres romantiques et luxueuses, la majorité avec bain tourbillon et foyer. Skiez le Massif et Grand Fonds. Ski de fond, motoneige, traîneau à chiens. P.A.M. à compter de 93 \$ pers. occ. d. tous taxes et pourboires inclus. 418-665-3731

MONT SAINTE-ANNE



A cinq minutes du Mont Sainte-Anne combinez gastronomie et sports d'hiver au confort moderne de nos 31 chambres, la plupart avec foyer et couette. Gagnant provincial du Grand Prix Québécois de la Gastronomie 1992. Forfait "Évasion" à partir 149,00\$ p.pers. occ. double en basse saison incluant: 2 nuits, un souper, 2 grands déjeuners, les pourboires, le service privé de navette à la montagne. Aussi forfait "Plein air et Affaires". Réservation (418) 827-5703, acceptons frais d'appel.



LA FINE FLEUR DES MAÎTRES HÔTELIERS

CHARLEVOIX / CAP À L'AIGLE

LA PINSONNIÈRE: Sous un même toit: Un relais de campagne au confort incomparable, un grand restaurant et une cave exceptionnelle. Piscine intérieure, sauna et centre équestre classique. À proximité du Mont Grand Fonds. N'ATTENDEZ PAS LA SAINT-VALENTIN POUR LUI PROUVER VOTRE AMOUR... PROFITEZ DE NOS TARIFS SPÉCIAUX DE JANVIER. (418) 665-4431. Télécopier: (418) 665-7156.

LAURENTIDES

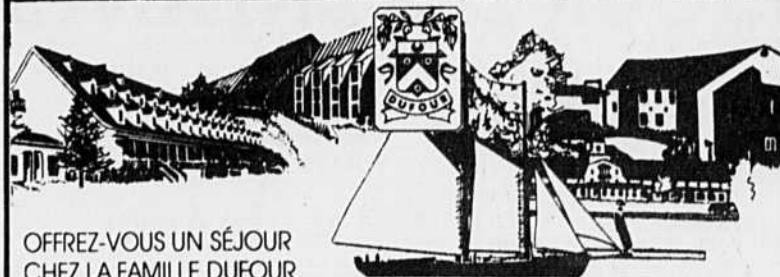
HÔTEL-RESTAURANT L'EAU À LA BOUCHE: Ste-Adèle, Hôtel 5 fleurs de lys, 4 diamants CAA. Organisez votre RÉVEILLON DU JOUR DE L'AN: Forfait 2 nuits 3 jours. Vendredi 31 décembre: Cocktail - dîner gastronomique 8 services - musique - danse et cotillons. 1er janvier: BRUNCH - SLEIGH RIDE en après-midi - Au retour - vin chaud - bouchées du coureur des bois. 2 janvier: Petit déjeuner à la carte. 225\$/par personne, plus taxes (pourboire inclus). Occupation double - chambre-salon. Aussi disponibles: Forfait Gastronomique, Forfait Voyages de Noces, Anniversaire de mariage — Forfait SKI: À partir de 210\$ par personne, 2 nuits - 2 petits déjeuners - 1 dîner Table d'Hôte - 2 jours de ski alpin - pourboire inclus (taxes en sus). Tél. sans frais de Mt 514-227-1416 ou 514-229-2991.

MONTÉRÉGIE / SAINT-MARC-SUR-RICHELIEU

HÔTELLERIE LES TROIS TILLEULS: A St-Marc-sur-Richelieu. Une hôtellerie paisible et confortable, dans une demeure d'un autre âge, sur le bord de la rivière Richelieu et où le personnel n'a qu'un seul désir: satisfaire. Lauréat national «Mérite de la Restauration». Nous avons différents forfaits à vous proposer. 584-2231.

ESTRIE / NORTH HATLEY

AUBERGE HATLEY: Plein air et gastronomie dans un décor d'autrefois. Un relais pour les gourmets-gourmands, classifié 4 fourchettes, une cave à vin de plus de 300 étiquettes. Prix d'Excellence 1992, The Wine Spectator. Le charme d'une vieille demeure bourgeoise perchée sur une colline dominant le Lac Massawippi. 25 chambres dont plusieurs avec foyer et bain tourbillon. 30 km de pistes de ski de randonnée à la porte de l'Auberge, ski alpin, promenade à chevaux en traîneau, équitation. Forfaits disponibles incluant les soupers, petits déj. et service. Pour profiter au maximum des plaisirs de l'hiver, venez vous faire dorloter à l'Auberge Hatley. (819) 842-2451



OFFREZ-VOUS UN SÉJOUR CHEZ LA FAMILLE DUFOUR

BEAUPRÉ / MONT SAINTE-ANNE

HÔTEL VAL-DES-NEIGES: Centre de villégiature de congrès situé au pied du Mont Sainte-Anne. 110 chambres de luxe, cuisine réputée, piscine intérieure panoramique, sauna, bain tourbillon, salle d'exercices, salles de réunions (12). Demandez nos avantageux forfaits: «Évasion à la montagne», «Coeur à Coeur», «Douce Vacances», «Réunion d'affaires», «Ski à la carte», «Noël d'Antan», «St-Sylvestre», «Cadeau», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 827-5711. FAX (418) 827-5997, sans frais: 1-800-463-5250, HÔTE: 1-800-361-6162.

BAIE SAINT-PAUL

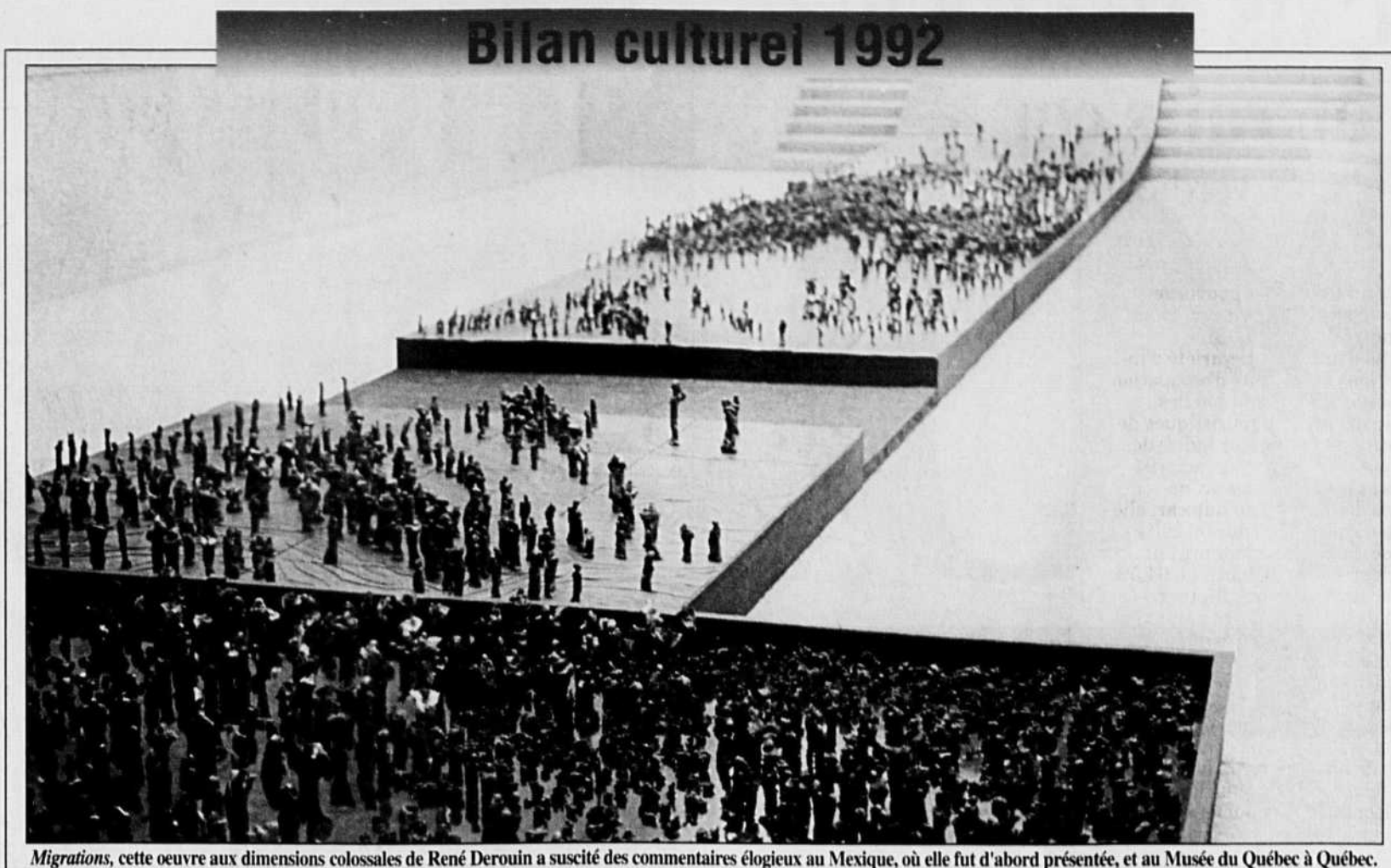
AUBERGE LA PIGNORONDE: Auberge à flanc de montagne avec vue magnifique sur le Saint-Laurent. 27 chambres tout confort, fine cuisine, salle de réunions et de jeux, piscine intérieure panoramique, bar-détente, ambiance chaleureuse, etc. Demandez nos forfaits: «Évasion vers l'Art», «Coeur à Coeur», «Douce Vacances», «Réunion d'affaires», «Ski Envoutant», «Noël d'Antan», «St-Sylvestre», «Cadeau», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 435-5505. FAX (418) 435-2779, sans frais 1-800-463-5250. HÔTE: 1-800-361-6162.

ISLE-AUX-COUDRES

HÔTEL CAP-AUX-PIERRES: Dans une ambiance familiale, 46 chambres et 52 motels tout confort, cuisine exceptionnelle, piscine intérieure et extérieure, billard, ping-pong, tournois sportifs, soirées animées, folklore, ambiance familiale. Demandez nos forfaits: «Évasion dans l'île», «Coeur à Coeur», «Réunion d'affaires», «Val des Neiges-Cap aux Pierres», «Douce Vacances», «Randonnées en traîneau à chiens», «Cadeau», «Détente», «Noël d'Antan», «St-Sylvestre», «Pâques», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 438-2711. FAX (418) 438-2127, sans frais 1-800-463-5250. HÔTE: 1-800-361-6162.

VIEUX-QUÉBEC

HÔTEL CLARENDON: Construit en 1870, situé au centre des fortifications du Vieux-Québec, entièrement rénové, climatisé en ses murs le restaurant Charles Baillairgé, le plus ancien restaurant au Canada. 93 chambres tout confort, cuisine raffinée, Bar l'Emprise où le jazz est à l'honneur, directement relié à un stationnement intérieur. Demandez nos avantageux forfaits dont le forfait «Cadeau» à offrir pour Noël. Tél.: (418) 692-2480. FAX: (418) 692-4652 — 1-800-463-5250. HÔTE 1-800-361-6162.



Migrations, cette œuvre aux dimensions colossales de René Deroin a suscité des commentaires élogieux au Mexique, où elle fut d'abord présentée, et au Musée du Québec à Québec.

Plein feux sur les musées

1992 s'inscrit dans les annales montréalaises comme l'année des musées. Déménagement du Musée d'art contemporain au centre-ville, rénovation du pavillon Benaiah Gibb du Musée des beaux-arts et agrandissement du Musée McCord, ouverture du Musée d'archéologie de Pointe à Callière lors du 350^e anniversaire de Montréal. Mais 1992, c'est aussi l'acquisition de la collection Lavalin par le Musée d'art contemporain (qui fit couler beaucoup d'encre), l'année des remises en question éthiques et esthétiques pour les centres autogérés en voie de redéfinition, l'année (Colomb exige) où s'est manifesté le début d'un intérêt justifié pour l'art des Premières Nations.

C'est bien sûr l'année des galeries qui luttent contre les vents et les marées de la récession. Il y a celles qui ouvrent (Centre d'art Morency), celles qui devaient fermer leurs portes mais qui poursuivent heureusement leur trajet sous des raisons sociales modifiées (Lacerte, Palardy et Associés), d'autres qui déménagent pour le mieux (Oboro) ou qui changent de nom (Jean-Clau-

de Rochefort remplace Chantal Boulanger). Et puis, dans ce quadrillage systématique de la ville culturelle, il y a des organismes comme le CIAC qui parcourent les diagonales et poursuivent un travail d'éclairer dans le milieu des arts visuels, tandis qu'un autre comme Michel Tétrault tente de rallier la masse à ses idées du haut de ses points de vue... mégalomanes.

1992 n'a pas été folle, ni exceptionnelle mais elle aura, à défaut de remettre les pendules à l'heure, permis de réitérer ce message: si le marché de l'art est poussif et l'ambiance morose, les artistes d'ici comme d'ailleurs continuent de créer. Une bouffée d'oxygène dans un monde anémique qui se fragmente sous les querelles en attendant des jours meilleurs. Quant à nos choix, ils portent sur les expositions que nous avons vues et couvertes, ou que nous avons vues et dont nous aurions aimé parler, depuis janvier 1992, sans hiérarchie d'ordre, de lieux, de médiums ni de noms. Nous vous souhaitons, par ailleurs, une excellente année 1993.

Marie-Michèle Cron et Jean Dumont

Visites au 7^e ciel

Marie-Michèle Cron

POUR LA suite du monde au Musée d'art contemporain de Montréal (Conservateurs: Gilles Godmer et Réal Lussier). Une exposition d'ouverture dont le titre poétique emprunté au film de Pierre Perrault a rassemblé sous les ailes du désir, une phalange d'artistes de réputation internationale qui se sont penchés sur les problèmes éthiques, politiques, identitaires, écologiques de cette fin de siècle avec beaucoup d'intensité. Certaines œuvres qui débordaient du cadre du Musée venaient nous rappeler que l'art doit s'immerger dans les lieux les plus connotés de la cité.

Jerry Pethick au Centre International d'Art Contemporain de Montréal (Conservatrice: Louise Dompierre) et à la galerie Brenda Wallace (qui le représente). Univers énigmatiques où se croisaient des références autobiographiques, naturelles et culturelles, les œuvres de ce joyeux ludion entraînaient l'œil dans le lisse et le rond, le pointu et le caillouteux, le flou et le clair avec un rare plaisir existentiel.

Stephen Schofield au Centre International d'Art Contemporain de Montréal et à la Galerie Christiane Chassay (qui le représente). Le corps, les dysfonctionnements physiques, les désordres psychiques, Schofield ne lésine pas sur les moyens pour arriver à ses fins. Tubes en toile remplis de sable ou patrons de couture soufflés jusqu'au paroxysme concentraient toute l'anxiété de l'enfance à l'orée de l'âge adulte. Ses œuvres atteignaient ici une pleine maturité.

Jocelyne Allouche au CIAC Montréal (Conservateurs: Claude Gosselin et Sylvie Parent). Une rétrospective sculpture-photographie qui dialoguait avec le temps, le silence, l'ombre et la lumière. Des installations introspectives dont l'apparente douceur cachait des tempêtes sensorielles.

Betty Goodwin à la galerie René Blouin. Ici, et encore une fois, avec une sculpture-baignoire devenue tombeau ouvert, des pastels éclaboussés de goudron, du géofilm comme une seconde peau, Betty Goodwin s'impose comme une des plus grandes artistes des deux dernières décennies. Une genèse vraiment bouleversante de toutes les mémoires du corps.

POP ART au Musée des beaux-arts de Montréal. (Conservateur: Marco Livingstone). Passons sur les clones de Snoopy et les fatuités de Michel-Ange. L'exposition sur le Pop Art est pantagruélique, Hénarum, autour de 300 œuvres, enrichissante. Rarement aura-t-on vu autant de pièces célèbres en un même espace.

De la curiosité: petite anatomie du regard à Dazibao qui nous a gâtés cette année avec deux volets consacrés respectivement au regard scientifique de Paul den Hollander et ironique de Lynne Cohen, à la cruauté magique de Joel Peter Witkin, puis aux macrophotographies de Robert Pellegrinuzzi et de John Coplans, à l'hybridité végétale de Joan Fontcuberta. Crimes passionnels, cinq faits divers photographiques d'André Martin qui nous a démontré, avec raffinement, que la

photo est une menteuse et une veuve noire qui tue son amant pour garder son âme et son cœur. Et deux découvertes dans l'exposition de groupe *En dehors de soi* (Conservateurs: André Martin et Martine Meilleur): David Greig pour sa fiction oswaldienne et Marisa Portolense pour son intelligent et esthétique discours féministe.

Serge Murphy à la galerie Chantal Boulanger. Avec des matériaux pauvres recyclés, à partir de formes qui délirant et racontent des histoires d'amour sur fond sexuel et politique, les objets de Serge Murphy sont des caméléons clownesques. De petits bouts de pierres précieuses dans le vaste réservoir des images anonymes. Et Gilles Mihalcean pour les jeux d'échelle et les matériaux incongrus de ses pièces que hantent les souvenirs, en particulier pour ce baiser éclairé d'un lustre scintillant et plongé dans une ronde étourdissante.

Jean Lantier à la Galerie Christiane Chassay. Une lecture rigoureuse sur les liens dialogiques entre la peinture et la sculpture dans des œuvres qui explorent l'équilibre précaire de notre corps et la mobilité incessante de notre regard.

Mariella Borello à la Galerie La Centrale. Une nouvelle venue à surveiller de près. Avec quelques éléments seulement, une lame de rasoir, une vitre, des lettres emblématiques, un film, l'artiste élaborait un discours sensuel où primait la loi du désir.

Irene Whittome à la Galerie Samuel Lallouz. La musicalité de panneaux recouverts de cire, des objets trouvés liés à la vie, un musée blanc qui répondait à une œuvre au noir: les voyages d'Irene Whittome au centre de la matière étaient d'une extrême sobriété. Et Naomi London. Avec ses tricotés en laine aux couleurs vives, prototypes de vêtements formes fabriqués par des personnes âgées encore actives, Naomi London renversait les règles discriminatoires de la société américaine. Ironique et frappant!

Denis Juneau à la Galerie Riverin-Arlogos. Retour d'un grand plasticien qui n'a pas perdu la main. Ni l'esprit. Une architecture douce où les éléments figuratifs se télescopaient dans des fonds mangés par des couleurs flamboyantes. Et Norman Blum, un autre grand artiste, américain celui-là, une sorte de monstre sacré, indépendant, rebelle dont les toiles se lisaient comme des palimpsestes multicolores aux lignes pleines et italianisantes.

Mireille Baril à la Galerie Vox. À partir de la notion de Camera Obscura, par l'entremise de la vidéo, l'artiste a réussi à créer des univers parallèles où le spectateur se faisait l'acteur émerveillé de mises en scène hypnotiques. Mireille Baril a des lendemains prometteurs.

A mille lieux au Marché Bonsecours. La vidéo s'expose en grand, en particulier avec Joanna Kotkowska (aidé de Christophe Flambar) et sa croix totemique qui épinglait les moments socio-politiques du Nouveau Monde. Un grand sens de l'humour et une impeccable maîtrise vidéo graphique. Et Michel Lemieux (aidé de Victor Pilon) qui nous a entraîné au septième ciel grâce à d'incroyables astuces technologiques.

Jean Dumont

AUTANT commencer cette revue de l'année par une exposition dont les circonstances m'ont empêché de parler, et qui a pourtant inauguré magistralement la série «Projet» au nouveau Musée d'art contemporain de Montréal. En effet *Territoires mobiles*, l'exposition de François-Marie Bertrand, dont Josée Bélisle était la conservatrice, remettait en question avec une remarquable efficacité les notions de composition de l'œuvre et de son unité avec le lieu d'exposition.

En jetant un coup d'œil sur cette rétrospective 92 on s'aperçoit d'ailleurs que nombre des expositions qui ont retenu l'attention sont celles qui ont posé un regard neuf sur les sentiers, passablement battus par l'histoire, de la zone qui lie l'art et la société. La dizaine d'artistes réunis par la conservatrice Claire Gravel au Centre Saidye Bronfman dans le cadre de l'exposition *Le dessin rebelle* faisaient justice aussi bien de la vision étroite que nous avons du dessin, que du rôle trop souvent préparatoire dans lequel on s'obstine à le cantonner. Les mannequins d'acier tissé, exposés par François Morelli dans les nouveaux locaux de la Galerie Christiane Chassay posaient d'insidieuses questions sur les identités respectives du corps et de son environnement et sur l'extrême fragilité de l'image dans laquelle le monde nous est donné.

C'est autour de ce changement d'angle dans nos relations avec le réel que s'articulaient également deux expositions importantes présentées par le CIAC dans le cadre des «Cent jours d'art contemporain de Montréal». Gaston St-Pierre, conservateur de *Vues d'ensemble* a, dans cette exposition, réuni les œuvres de dix artistes ayant marqué la scène montréalaise au cours des 15 dernières années, autour de la notion de cercle, une figure chargée, entre autres, d'une forte connotation mythique symbolisant la volonté qu'a toujours eu l'homme de nommer le monde dans lequel il vivait pour en évacuer la peur. Les deux conservatrices de *Diagonales Montréal*, la seconde exposition, Thérèse St-Gelais et Colette Tougas ont choisi, elles, de présenter le parcours des huit jeunes artistes montréalais qu'elles exposaient sous le signe libre, bruisant et riche de la diagonale, symbole de l'errance et de l'irruption du sensible.

En passant de la couleur à la richesse des noirs profonds et à celle de la palette des gris, Jocelyn Jean démontrait dans deux expositions tenues conjointement à la Maison de la culture Côte-des-Neiges et à la Galerie Graff, que l'on pouvait poser un regard neuf sur un médium traditionnel sans sacrifier à la cohérence de l'œuvre, et sans oublier qu'interroger aujourd'hui une peinture qui n'a jamais fini de dire ce qu'elle a à dire, c'est interroger du même souffle la société qui la voit naître. On peut faire une niche au sein de la même problématique aux deux expositions présentées simultanément par Marcel Saint-Pierre à la Galerie Graff et à la Galerie de

l'UQAM. L'artiste est en effet persuadé que le sens critique des œuvres dépend autant de leurs modes et conditions de production que de leur forme même, puisque dans son cas c'est dans ces processus que se trouvent inversées les valeurs normées de l'histoire de la peinture occidentale. Cette constance critique s'enrichit dans les dernières œuvres de données sensibles que l'artiste avouait beaucoup plus facilement aujourd'hui que par le passé.

Champs Libres. Métaphores et réalités dans l'art hongrois contemporain obligeait le visiteur du Musée d'art contemporain de Montréal à sortir du cadre spécifique de l'histoire de l'art pour réfléchir sur les terreaux qui lui donnent naissance, et sur les différentes valeurs, responsabilités et conséquences de ce que l'on pourrait appeler l'engagement social et politique. Il ne faut pas oublier qu'en Hongrie, les effets sociaux et culturels de la politique se faisaient sentir jusqu'au seuil des ateliers, quand ce n'était pas en leur intérieur même. Et ne pas oublier non plus que le poids des pouvoirs est toujours insidieux, et que cela est vrai en n'importe quel lieu du monde.

Deux expositions conjointes également pour Peter Krausz, à la Galerie Samuel Lallouz et au Centre Saidye Bronfman. Deux expositions qui confrontaient les notions de mémoire et d'oubli bien sûr, mais qui surtout obligeaient n'importe quel visiteur tant soit peu honnête à accepter son poids de responsabilité dans la misère morale du monde. Des œuvres de plomb et de larmes qui disaient qu'il faut se

rappeler l'horreur commise par les autres, mais se persuader aussi que la possibilité de cette même horreur loge au cœur de chacun d'entre nous.

Quelques expositions ont témoigné en 92 de la remarquable vitalité de l'art du Québec ou des racines de ce dynamisme. Et elles l'ont fait parfois, et c'est heureux, hors de Montréal. Ce fut le cas particulièrement de *Naissance et persistance. La sculpture au Québec 1946-1961* présentée au Musée du Québec, à Québec, et qui racontait en une merveilleuse histoire visuelle l'avènement de notre sculpture moderne. Il faut peut-être noter aussi le rôle que prend dans cette vitalité le Musée lui-même dont la programmation avec *Escobedo/Deroin, L'Effet Lemieux, Jacques Villon Graveur* et aujourd'hui *Toulouse Lautrec*, commence à faire des envieux à Montréal.

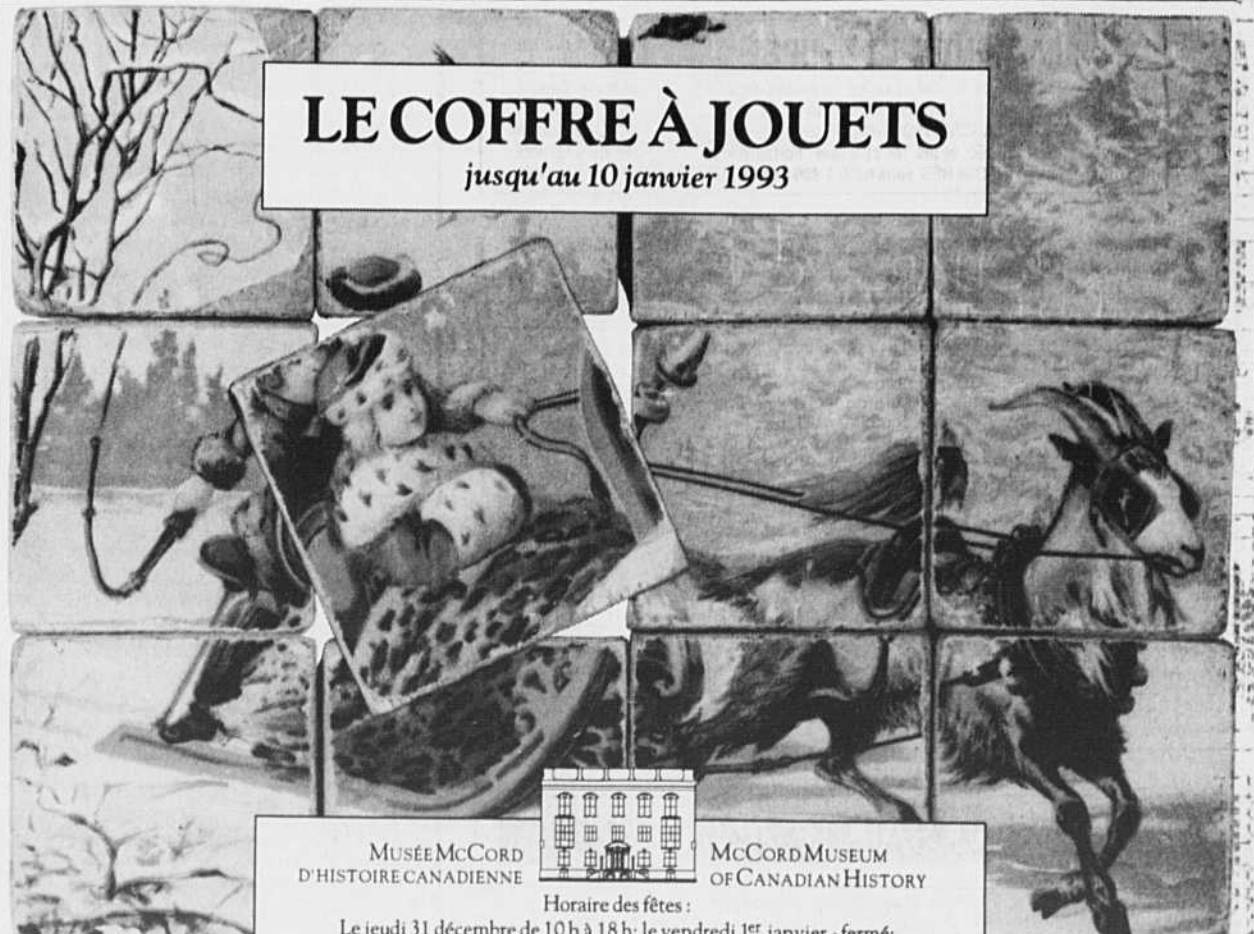
On peut retenir aussi, dans la même veine, *Montréal 1942-1992, l'Anarchie resplendissante de la peinture*, la belle exposition montée par Gilles Daigneault à la Galerie de l'UQAM, qui se voulait tisser un lien entre la «tempête automatisée» qui secoua le Québec de la fin des années 40, et les recherches apparemment plus sages de nos jeunes artistes actuels. On pourrait également citer *Mille plateaux photographiques*, un événement qui a réparti les œuvres de dix artistes multidisciplinaires entre la Galerie de l'UQAM, la Galerie du Collège Édouard-Montpetit et la Maison de la culture Mercier. Les trois expositions témoignaient de la montée et de la force de l'hybridité, et de la nécessité pour nous d'aborder les œuvres sans aucune idée précon-

cue. Ce n'est pas pour rien que l'événement faisait référence au Maître-livre de Deleuze et Guattari.

Enfin, pour conclure, deux manifestations qui entretiennent avec le passé des relations différentes de celles que nous avons habituellement. Charles Gagnon a signé, chez René Blouin, une exposition qui en a fasciné plus d'un, tant y étaient sensibles les relations curieuses que ce pilier de la peinture montréalaise entretient avec l'histoire. Une histoire qu'il semble porter devant lui, comme un prétexte au mouvement. Un passé qui l'a culturellement enrichi sans l'enfermer dans des définitions. Ce n'est pas pour rien que Charles Gagnon considère la photographie comme un exercice de perception et la peinture comme une activité de conception. Et puis, dans le réseau des Maisons de la culture, *Nouveaux Territoires, 350/500 ans après*, une suite d'événements sur l'art des Premières Nations conçus par Pierre-Léon Tétrault et Dana Williams, et complétés par un colloque riche de possibilités de compréhension mutuelle. L'art des Amérindiens est fortement ancré dans une culture que nous ignorons pour la plus grande part, pourtant dans le côté un peu touffu et encombré des présentations du 350^{ième}, les œuvres de certains de leurs artistes sont apparues comme un vent de fraîcheur et d'efficacité contemporaines. Nous pourrions bien être moins loin les uns des autres que nous le pensons: logée à l'exacte jonction du passé, du social et de l'art cette idée n'est peut-être pas plus mauvaise qu'une autre pour aborder 1993...

LE COFFRE À JOUETS

jusqu'au 10 janvier 1993



MUSÉE McCORD D'HISTOIRE CANADIENNE
McCORD MUSEUM OF CANADIAN HISTORY
Horaire des fêtes:
Le jeudi 31 décembre de 10 h à 18 h; le vendredi 1^{er} janvier - fermé;
le samedi 2 janvier de 10 h à 17 h; le dimanche 3 janvier de 10 h à 17 h;
le lundi 4 janvier - fermé
690, rue Sherbrooke ouest, Montréal, Québec H3A 1E9
Métro McGill • Autobus 24 • Renseignements : (514) 398 7100

DES IDEES, DES EVENEMENTS

LE FRANÇAIS AU QUÉBEC

20

ANS PLUS TARD

La commission Gendron a modifié en profondeur les rapports de groupes linguistiques

Jean-Denis Gendron

Professeur émérite à l'Université Laval et ex-président de la commission d'enquête sur la situation de la langue française et sur les droits linguistiques au Québec

LE 31 DÉCEMBRE 1972, la commission d'enquête sur la situation de la langue française et sur les droits linguistiques du Québec remettait son rapport au gouvernement du Québec qui avait créé celle-ci en décembre 1968. Le 20e anniversaire de cet événement appelle quelques commentaires sur la transformation socio-psychologique collective engendrée par la mise en oeuvre des propositions de la commission.

La commission a proposé en 1972 qu'on proclame le français langue officielle au Québec, ce que les gouvernements ont fait en 1974 et en 1977. Il s'agissait là d'un renversement des rapports traditionnels entre les langues anglaise et française. De quel ordre était-il? Il s'agissait d'un simple renversement des «rapports de préséance» entre les deux langues. Mais, cela allait conduire à un chambardement du rapport minorité-majorité et à une conception linguistique du Québec différente de celle qui avait cours depuis la Conquête.

Malgré le cheminement assez cahoteux de la question linguistique québécoise au cours des années 60 et 70, il est résulté des propositions de la commission et des gestes posés subsequmment par les gouvernements du Québec, un des changements les plus significatifs provoqués par la Révolution tranquille.

Comme chacun le sait, la question linguistique québécoise est d'abord et avant tout un problème social posé en termes linguistiques. Elle se compose de trois problèmes, dont le fondement n'est pas linguistique, même si les conséquences peuvent avoir certains effets proprement linguistiques.

Le premier problème pourrait être qualifié de démo-linguistique. C'est en réalité un problème de clientèle scolaire, avec des effets à long terme sur le nombre de locuteurs de langue française au Québec: selon que les enfants des immigrants allophones (d'une langue première autre que la française ou l'anglaise) fréquentaient les écoles de langue anglaise au lieu des écoles de langue française, il y avait risque, à long terme, d'une modification sensible du rapport numérique entre les communautés de langue anglaise et de langue française, au Québec, à cause de la baisse draconienne du taux de natalité chez les francophones et du peu d'attraction de la langue française sur les immigrants, en Amérique du Nord.

Le second problème est d'ordre socio-professionnel avec des conséquences immédiates sur l'utilisation du français. Il s'agissait de la prédominance massive des anglophones dans les postes de commande supérieurs et intermédiaires de l'entreprise privée — surtout de la grande entreprise — prédominance qui, d'une part, engendrait un blocage de l'ascension professionnelle des francophones, dans une province où ils représentent quelque 80% de la population et, d'autre part, une sous-utilisation difficilement acceptable de la langue française dans la gestion des entreprises.

Le troisième problème est d'ordre symbolique, au sens où la langue se présente comme le symbole par excellence de la communauté qui la parle: le refus ou le rejet de la langue figure le refus ou le rejet des personnes. La majorité des francophones, surtout à Montréal, n'étaient touchés dans leurs sentiments personnels que par l'oubli, le refus ou le rejet du français par les non-francophones dans leurs communications de service avec eux ou encore dans l'annonce publique écrite de produits ou de services.

Ces trois problèmes constituaient — et constituent toujours — la question linguistique québécoise; ils sont, ensemble ou séparément, à la base du mécontentement ou de l'inquiétude qui refont constamment surface dans la population de langue française.

Quant au problème linguistique proprement dit, c'est-à-dire ayant trait au corpus ou au système de la langue, il existait sous le couvert de ce qu'on a appelé la «qualité» de la langue. Sous le chapeau de cette expression vague, l'Office de la langue française s'était efforcé de procéder à l'épuration du français québécois. Mais, il s'agissait de bien d'autres choses quant on abordait la question sous son aspect fonctionnel: remplacer la langue anglaise dans ses fonctions traditionnelles, c'est-à-dire comme moyen d'expression des choses de la gestion, de la production, de la technologie, de la publicité, des sciences et des affaires, supposait la mise en place de moyens considérables et, surtout, une politique linguistique d'envergure. Ce n'est cependant pas le problème de la qualité de la langue qui avait suscité le grand émoi linguistique des années 60, mais bien le triple problème socio-politique précédemment évoqué.

Au début, c'est le problème démo-linguistique qui avait accaparé toute l'attention et galvanisé les énergies. Aussi, s'était-on attaqué d'abord à la solution de ce problème par le truchement du projet de loi 85 et de la loi 63. Mais, outre que ces pièces législatives ne donnaient pas satisfaction aux francophones, le cheminement de la réflexion, alimenté par les aspects socio-économiques de la question linguistique, devait conduire à un élargissement de celle-ci, à une volonté populaire et politique d'aborder de front le contentieux majorité-minorité, au Québec.

La qualité, ainsi que les positions idéologiques des principaux protagonistes, allaient mener à cette remise en cause fondamentale, à cette re-définition des relations linguistiques entre les francophones et les anglophones.

Deux adversaires l'emportaient sur les autres par leur nombre et par leur cohérence dans la défense des positions des anglophones et des francophones: pour les premiers, l'élite traditionnelle des hommes d'affaires anglo-canadiens de Montréal, pour les seconds, l'élite de la nouvelle classe dirigeante, en voie de développement rapide au Québec. La conception des choses de ces deux protagonistes était diamétralement opposée.

Les hommes d'affaires avaient une conception économique de la gestion linguistique, ainsi qu'une vision canadienne et nord-américaine des affaires qu'ils géraient. On ne saurait concevoir, selon eux, que le Québec fit exception à la règle de l'utilisation de l'anglais, sans nuire grandement à son insertion si bénéfique dans le circuit des affaires nord-américain, donc, à son développement économique.

Quant aux représentants de la nouvelle classe dirigeante francophone, ils se faisaient une conception politique et culturelle de la question. Tout en cherchant à régler à l'avantage des francophones les problèmes évoqués précédemment, ils visaient essentiellement à faire du Québec une terre à forte prédominance française et francophone par l'occupation, à terme, de toutes les positions clés dans la société québécoise et par l'imposition du français comme langue officielle et comme langue commune. Ce qu'on visait, consciemment ou non, c'était de développer une conception nouvelle du Québec comme milieu de vie essentiellement français.

Ainsi, pour les hommes d'affaires anglophones, il devait y avoir préséance de l'économique sur le linguistique alors que l'inverse représentait la po-

sition du groupe francophone le plus articulé et le plus dynamique.

Le problème se trouvait posé en termes de préséance. Mais, à supposer qu'il fût justifié et légitime de donner préséance aux valeurs linguistiques sur les valeurs économiques, jusqu'où pouvait-on aller dans cette voie, si l'on voulait tenir compte de l'environnement nord-américain? Pouvait-on, par ailleurs, donner préséance à la langue française sur la langue anglaise au Québec? Quelle était la situation réelle des relations linguistiques et des pouvoirs de la province pour accorder préséance au français? Quels effets pouvait résulter d'une intervention législative en ce sens, sur l'utilisation de l'anglais et les droits des anglophones?

Coup d'oeil sur les usages

Vers 1960, l'usage de l'anglais au Québec était plutôt l'effet d'une pratique ancienne qu'un droit reconnu par la loi, si l'on excepte les dispositions de l'article 133 de la Constitution de 1867, lesquelles ne touchent l'emploi de cette langue qu'à l'Assemblée législative du Québec ainsi que dans la promulgation des lois et dans les procès devant les tribunaux. Dès après la Conquête, en effet, la capitale de l'Empire britannique d'Amérique du Nord se trouvait située à Québec, puis à Montréal, l'anglais avait été la langue de l'administration et de la justice avec, bien sûr, des accommodements de toutes sortes pour le français. Par la suite, l'anglais était resté comme langue d'usage d'une minorité puissante par son pouvoir économique et ses liens avec la majorité anglo-canadienne, sans que cette situation ait fait l'objet d'interventions d'ordre législatif de la part des gouvernements. Autrement dit, personne n'avait pensé à remettre en cause la légitimité de l'usage de l'anglais au Québec, ou même à encadrer cet usage dans des limites définies légalement, en dehors des dispositions de l'article 133.

Par ailleurs, les francophones du Québec s'étaient vu reconnaître le droit à l'usage du français par une pratique constante depuis 1759, mais aussi par des gestes officiels, comme en 1774 et en 1791, et par des actes législatifs, comme en 1848 et en 1867. Là aussi, on prenait pour acquis que l'emploi du français par les francophones était chose réglée et qu'il n'y avait pas à intervenir davantage. La coutume et la reconnaissance légale déjà accordée suffisaient.

Ce qui était remis en cause par la Révolution tranquille, ce n'était pas cet acquis dans son ensemble, mais bien «l'ordre de préséance» des langues dans «les situations de contact» linguistique. Ce problème, réglé depuis longtemps dans la pratique par la prédominance indiscutée de l'anglais, était posé de façon aiguë depuis le début des années 60. La vieille entente tacite était en fin de compte rejetée, quelles règles de comportement langagier fallait-il adopter? Les francophones avaient-ils le droit, sur le territoire du Québec, d'étendre l'usage de leur langue à tous les secteurs d'activité et de donner préséance au français sur l'anglais dans chacun de ces secteurs? Les francophones avaient-ils le pouvoir, non plus de «se faire reconnaître» des droits linguistiques, comme dans le passé, mais bien, pour la première fois, de «s'attribuer» de tels droits à titre de majorité?

Les juristes, consultés, dirent qu'il était dans le pouvoir et le droit de la majorité francophone de donner préséance à sa langue sur toute autre, au Québec, dans des limites raisonnables, c'est-à-dire dans les emplois officiels et certains emplois publics des langues et que ce droit, si le Québec avait compétence sur la matière, pouvait s'étendre à la langue de travail de l'entreprise privée par-delà le droit de gérance du propriétaire, car le droit à la langue pour les employés pouvait



En haut, une manifestation contre la loi 101, en 1982. À gauche: Jean-Denis Gendron à la présidence de la commission d'enquête sur la situation de la langue française au Québec en 1972.



faire l'objet d'une intervention législative à l'instar du droit à négocier les conditions de travail que les États avaient reconnu aux employés dans le courant des 19e et 20e siècles.

Il pouvait donc y avoir, au Québec, une préséance linguistique du français comme langue de la majorité. On pouvait, partant du vieil état de chose, évoluer vers un état nouveau où, essentiellement, se trouverait modifié le rapport de préséance entre le français et l'anglais. Mais, comment y arriver en s'en tenant justement à l'essentiel et en respectant autant que faire se peut les droits de la minorité?

La préséance du français

Posé en termes de préséance économique et linguistique, le problème appelait une solution en rapport avec les griefs de la majorité, en grande partie confirmés par les enquêtes, mais aussi avec les droits de la minorité et les impératifs des communications d'affaires orientées vers le Canada et les États-Unis. On ne pouvait échapper à la perspective de renforcer le fait français au Québec même, mais dans des limites acceptables au plan des droits fondamentaux, des relations intergroupes et des exigences linguistiques posées par l'environnement économique.

Un objectif linguistique paraissait résumer tous les autres en vue de donner à la langue française le rôle qui devait être normalement le sien à l'intérieur du Québec: faire du français la «langue commune» de tous les Québécois, c'est-à-dire une langue qui, étant connue de tous, puisse servir avec le temps d'instrument de communication dans les situations de contact entre non-francophones et francophones.

Défini de cette façon, cet objectif ne privait en rien les non-francophones du droit à leur langue maternelle. Tout au plus leur était-il demandé d'avoir une connaissance d'usage du français et de donner préséance à cette langue dans les situations de contact avec les francophones. Au lieu que ce soit ces derniers qui, dans de telles situations, fassent le sacrifice de leur langue, ce devait être à l'avenir les non-francophones qui assureraient la communication par le truchement du français. Ce qui serait demandé aux non-francophones, ce serait de renverser les rôles en trouvant normal que le français, au lieu de l'anglais, leur serve de moyen de communication avec la population francophone. L'apprentissage et l'utilisation de la langue de la majorité des citoyens du

les Québécois, il devenait clair qu'il fallait:

■ proclamer le français comme langue officielle du Québec, en prenant soin de tenir compte de l'article 133 de la Constitution de 1867 et de circonscrire les domaines d'activité où les effets de cette proclamation se feraient sentir;

■ proclamer le français comme langue du travail, en veillant à définir celle-ci comme la langue des communications internes des milieux de travail, de façon à ne pas empêcher l'emploi d'une autre langue dans les communications dirigées vers l'extérieur du Québec;

■ faire obligation, dans les affaires et les services, de communiquer en français avec les francophones.

La proclamation du français comme langue officielle du Québec devait avoir pour effet de ne plus laisser de doutes, aux yeux de tous, de l'intérieur comme de l'extérieur, sur la position du français au Québec et sur l'originalité linguistique de cette province dans la fédération canadienne, en confirmant par la loi le caractère majoritairement français du Québec, compte tenu des dispositions de l'article 133 de la Constitution de 1867. Le geste ne visait donc pas à diminuer, en soi, les droits linguistiques de la minorité mais bien à établir un équilibre satisfaisant, au Québec, entre les langues française et anglaise, dans un contexte socio-économique général peu favorable à l'épanouissement du français et des francophones.

Mais, un tel geste n'atteindrait pas le commun des gens dans leur vie quotidienne. Pour motiver les non-francophones à apprendre et à utiliser le français, pour fortifier les francophones dans leur fierté et leur volonté d'employer leur langue, il fallait de toute évidence aller plus loin et mettre les Québécois en situation de se servir régulièrement du français. Et, on ne pourrait atteindre cet objectif que dans les communications de travail. Il devenait nécessaire de proclamer le français langue du travail, en spécifiant qu'il s'agissait de la «langue des communications internes» dans les milieux de travail. Ainsi, se trouveraient respectées les nécessités linguistiques des communications externes avec le Canada, les États-Unis et les autres pays.

Enfin, en prenant soin de limiter la préséance du français à certaines situations de contact linguistique, on laisserait intacts les acquis de la langue anglaise dans les autres situations. Ces situations de contact se pré-

sentaient surtout dans les activités de travail et de service. Et encore, si les deux interlocuteurs étaient anglophones, l'emploi de la langue anglaise allait de soi; comme il allait de soi que la langue anglaise avait toute chance d'être l'instrument de la communication, si celle-ci était orientée vers New York, Chicago ou Toronto. C'est-à-dire, en dehors du Québec.

Bref, l'ensemble des institutions, développées par les anglophones ou mises à leur service, éviterait à ceux-ci, hors certaines activités de travail ou de service, d'avoir à utiliser la langue française. C'est que la coexistence des «deux solitudes» leur était, au plan des échanges linguistiques, tout autant, sinon plus favorable qu'aux francophones.

Ce qui était visé, ce n'était pas la diminution en soi de l'usage que les anglophones faisaient de leur langue, mais bien l'emploi des langues dans les échanges interlinguistiques, lorsque ceux-ci avaient lieu entre un francophone et un anglophone dans des situations de travail ou de service. Celles-ci étaient donc considérées comme les situations de contact par excellence. Ce qui était visé, c'était les rapports de préséance entre les deux langues dans ces situations de contact, et dans celles-là seulement.

C'est là, et là seulement, que le changement pourrait se révéler radical et difficile à accepter pour la minorité. Les justifications à l'appui de ce changement étaient cependant apparemment suffisantes pour qu'on en arrive à cette solution.

L'aménagement linguistique au Québec a donc visé essentiellement à définir de nouvelles règles de comportement langagier touchant l'emploi des langues dans les situations de contact entre francophones et non-francophones. Cela devait avoir pour effet de modifier la vieille règle tacite de prédominance de l'anglais, qu'on visait à remplacer par la prédominance du français. Des deux moyens fondamentaux utilisés pour arriver à cette fin, le plus audacieux a été la proclamation et l'implantation subsequmment du français comme langue du travail. C'était une nécessité pour rendre le français quotidiennement utile et indispensable aux non-francophones et le bilinguisme individuel acceptable aux francophones.

En tout ceci, on veillait à protéger les communications du Québec vers l'extérieur et à préserver autant que faire se pouvait les droits des anglophones à l'emploi de leur langue: s'ils devaient accepter d'employer le français avec les francophones, ils conserveraient néanmoins un très large usage de l'anglais dans toutes les autres circonstances.

Comme résultat majeur de cette opération, on peut dire que se sont cependant trouvés modifiés en profondeur les rapports de groupes au Québec et que ce changement a été le résultat, pour la première fois depuis 1759, d'un acte unilatéral et libre de la volonté de la majorité francophone. Le geste se présente comme suffisamment important dans l'Histoire du Québec, pour qu'on ait jugé opportun d'en esquisser le cadre et les fondements, à l'occasion d'un anniversaire qui en marque le point de départ.

L'équipe du DEVOIR

LA RÉDACTION Journalistes : à l'information générale et métropolitaine : Claude Beauregard, Sylvain Blanchard, Paul Cauchon, Pierre Cayouette, Jean Charrier, Louis-Gilles Francoeur, Jean-Denis Lamoureux, Louis-Guy L'Heureux, Caroline Montpetit, Bernard Morrier, Isabelle Paré, Laurent Soumis, Guy Taillefer, Danny Veat; Jacques Grenier et Jacques Nadeau (photographes); à l'information culturelle : Michel Bélar (responsable), Yves d'Avignon, Paule Des Rivières, Marie Laurier, Robert Lévesque, Odile Tremblay (Le Plaisir des livres); à l'information économique : Gérard Bérubé (responsable), Robert Dufresne, Catherine Leconte, Jean-Pierre Legault, Serge Truffaut, Claude Turcotte; à l'information internationale : Jocelyn Coulon (responsable), François Brousseau (éditorialiste), Sylviane Tramière, Clément Trudel; à l'information politique : Josée Boileau, Jean Dion, Pierre O'Neill, Gilles Lesage (correspondant parlementaire et éditorialiste à Québec), Michel Venne (correspondant parlementaire à Québec), Chantal Hébert (correspondante parlementaire à Ottawa); à l'information sportive : Roland-Yves Carignan, Suzanne Marchand (adjointe à la direction), Marie-Josée Hudon, Jean Sébastien (commis), Danielle Cantara, Thérèse Champagne, Christiane Vaillant (clavistes), Marie-Hélène Alarie (secrétaire à la rédaction), Isabelle Baril (secrétaire à la direction), LA DOCUMENTATION Gilles Paré (directeur), Manon Scott, Sylvie Scott, Serge Laplante (Québec), Rachel Rochefort (Ottawa), LA PUBLICITÉ Lise Millette (directrice), Jacqueline Avril, Brigitte Cloutier, Francine Gingras, Johanne Guibeau, Lucie Lacroix, Christiane Legault, Lise

Major (publicitaires): Marie-France Turgeon, Micheline Turgeon (maquettistes); France Grenier (secrétaire). L'ADMINISTRATION Nicole Carmel (coordonnatrice des services comptables), Florine Cormier, Céline Furoy, Jean-Guy Lacas, Marie-France Légaré, Raymond Matte, Nathalie Pernier, Danielle Ponton, Danielle Ross, Linda Thériault (secrétaire à l'administration), Raymonde Guay (responsable du financement privé). LE MARKETING ET SERVICE À LA CLIENTÈLE Christiane Benjamin (directrice), Monique Corbeil (adjointe), Nathalie Thabet (responsable du marché institutionnel), Monique L'Heureux, Lise Lachapelle, Olivier Zuda, Rachelle Leclerc-Verne, Jean-Marc Ste-Marie (superviseur aux promotions des abonnements), Louise Paquette. LA PRODUCTION Johanne Brunet, Lynda Di Cesare, Richard DesCormiers, Michael Schneider, Louis Simoneau. LES ANNONCES CLASSES ET LES AVIS PUBLICS Yves Williams (superviseur), Manon Blanchette, Serge César, Dominique Charbonnier, Marlène Côté, Françoise Coulombe, Josée Lapointe, Sylvie Laporte, Jean Laurin, Pierrette Rousseau, Micheline Ruelland, Olivier Spéciale. LE DEVOIR est publié par l'Imprimerie Populaire Limitée, société à responsabilité limitée, dont le siège social est situé au numéro 2050, rue de Bleury, Montréal, H3A 3M9. Il est composé et imprimé par l'imprimerie Dumont, 7743 rue Bourdeau, une division des imprimeries Quebecor Inc., 612 ouest rue St-Jacques, Montréal. L'Agence Presse Canadienne est autorisée à employer et à diffuser les informations publiées dans le Devoir. Le Devoir est distribué par Messageries Dynamiques, division du Groupe Quebecor Inc. située au 775, boulevard Lebeau, St-Laurent. Envoi de publication - Enregistrement no 0658. Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Québec. Téléphone général: (514) 985-3333. Le Devoir (USPS) is published daily by l'Imprimerie Populaire, Limitée, 2050 De Bleury, 9e étage, Montréal, Québec H3A 3M9. Subscription rate per year is \$ 439.00 USD. Second Class Postage paid at Champlain, N.Y. US POSTMASTER: send address changes to: Insa, P.O. Box 1518, Champlain, N.Y. 12919-1518.